EUGÈNE STANDAERT
Député de Bruges
Bâtonnier de l'Ordre des Avocats

Une Mission Belge au pays des Boers

BLOUD et GAY
Paris - Barcelone

Une Mission Belge au Pays des Boers

EUGÈNE STANDAERT
DÉPUTÉ DE BRUGES
BATONNIER DE L'ORDRE DES AVOCATS

Une MISSION BELGE au Pays des Boers.

PARIS
Publications BLOUD & GAY
7, PLACE SAINT-SULPICE

1916

— *Tous droits réservés.* —

A mes Quatorze Neveux

DONT DIX SONT AU FRONT, DANS L'ARMÉE BELGE, DONT QUATRE, NON APPELÉS AU SERVICE MILITAIRE, SE SONT FAITS OUVRIERS DANS LES USINES DE MUNITIONS EN ANGLETERRE.

Wimbledon, septembre 1915.

1362327

AVANT PROPOS

Le recul du temps fera mieux voir, en toute son ampleur, le rôle joué par la Belgique dans la guerre mondiale.

Rôle glorieux du Roi, s'imposant à l'admiration du monde par la beauté du geste et la simplicité de la bravoure, assurant, avec une sereine majesté, la permanence de la Belgique régnante.

Luttes héroïques de nos chers et vaillants soldats, de cette Belgique militante, *réinscri-*

vant aux pages de l'histoire, de Liège à l'Yser, les combats épiques de David contre Goliath.

Attitude magnanime de la Belgique souffrante, *indomptée sous la botte Allemande, réalisant, crânement, la parole du premier ministre de Broqueville, à l'heure même de l'invasion, « vaincus peut-être, soumis jamais » ; le cardinal Mercier et le bourgmestre Max, demeurant, pour toujours, dressés sur un même piédestal, le type d'élection du courage civique.*

Exemple de haute et discrète dignité de la Belgique Errante, *suscitant de toutes parts des prodiges de générosité et une compréhension plus nette — en Angleterre surtout — de la culture et des atrocités allemandes. Légions de réfugiés belges qui donnèrent à l'armée, recrues précieuses, leurs fils et aux usines de munitions foule d'ouvriers improvisés, d'autant plus ardents au travail manuel que leurs mains bourgeoises en étaient plus ignorantes.*

Rôle de premier plan aussi, des missions belges à l'Etranger, parties pour l'Amérique,

le Canada, la Roumanie, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, et dont les efforts contribuèrent, avec tant de succès, à drainer vers la Belgique, les générosités croissantes des gouvernements et des peuples et vers la cause des alliés, les sympathies mondiales.

Chargé par mon gouvernement d'une mission officielle dans l'Union de l'Afrique du Sud, j'ai recueilli au jour le jour, des notes et impressions écrites pour moi-même et les miens ; je les livre à la publicité, parce qu'on a bien voulu y trouver une contribution, toute modeste d'ailleurs, à l'ensemble, si beau, des œuvres et des faits de « La Belgique Héroïque ».

Du pays des Boers nous sont venues la première victoire décisive et la perte, pour l'Allemagne, d'un vaste Empire Colonial. Du pays des Boers, qui l'eût cru ?

J'ai vécu, de près, les heures émouvantes et incertaines qui précédèrent ce triomphe ; les événements ont voulu que la mission Belge y jouât un rôle efficient.

Si la discrétion nous oblige à beaucoup de

réserve, les pages qui suivent en diront assez, pour faire comprendre quelles furent les péripéties angoissantes et tragiques à travers lesquelles le général Botha sut conduire à la victoire sa vaillante armée. Elles diront aussi, ces pages, combien le peuple boer, un moment égaré par les menées teutonnes, sut reconnaître son erreur du début et vouer à la Belgique des sympathies, un peu tardives peut-être, mais d'autant plus raisonnées, plus généreuses et loyales.

Une
Mission Belge au Pays des Boers

I

Le 29 juillet 1914, l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Berlin, reçut, du chancelier von Bethmann-Hollweg la déclaration suivante : si l'Angleterre reste neutre, dans la guerre qui va s'engager, l'Allemagne ne poursuivra aucune acquisition territoriale aux dépens de la France.

Ainsi donc, repartit l'ambassadeur anglais, même les colonies françaises seraient respectées ?

Quant aux colonies, répliqua le chancelier, je ne puis prendre le même engagement.

Cette déclaration sèche et nette de Monsieur von Bethmann-Hollweg fut comme le voile déchiré mettant à nu l'idée germanique, déchaînant la guerre européenne pour réaliser le rêve obstiné d'un vaste Empire colonial.

Comme cela était loin de la politique de Bismarck, disant que toutes les colonies du monde ne valent pas le petit doigt d'un grenadier poméranien.

Guillaume II avait orgueilleusement posé les bases de sa politique à lui, la Weltpolitik, cette conception impertinente qu'en un discours célèbre prononcé à Aix-la-Chapelle, il résumait en ces mots : « le génie allemand doit aspirer à l'Empire du monde ».

N'avait-il pas, le Kaiser, dévoilé, plus effrontément encore, le rêve de sa vie, lors des fêtes du vingt-cinquième anniversaire de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, quand il s'écriait devant les représentants de l'Empire : « Nous luttons pour une plus grande « Germanie *dieses grossere Deutsche Reich* « — il faut qu'un jour le *Civis Romanus sum* « soit remplacé par : *Ich bin ein deutscher* « *Bürger.* »

Quelle quintessence d'orgueil renfermée dans ces paroles. *Civis Romanus sum* évoque la grandeur de Rome aux temps où César, faisant la conquête de la Gaule et du monde, résumait le succès de ses armes, en la formule

fameuse : *Veni, vidi, vici. Civis Romanus sum* ressuscite, en esprit, la Rome d'Auguste, couvrant l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'au Danube et l'Atlas, la Numidie, l'Asie, l'Afrique, le plus formidable empire que le monde ait jamais connu. Et quand le Kaiser s'adressant à son peuple, proclamait qu'au XXe siècle le *Civis Romanus sum* serait remplacé par *ich bin ein deutscher Bürger,* comprend-on tout ce qu'il y a d'ambition folle dans ce cerveau, ce qu'il y a de menaces dans le rêve d'assujettir l'Europe et un immense empire colonial à la domination germanique.

« La place au Soleil » Guillaume II et ses suivants la veulent aussi large que le monde.

Bismarck prévoyait-il le rôle éminent que pouvait jouer l'Allemagne en bornant ses ambitions à la conquête pacifique des marchés mondiaux sur le seul terrain de la lutte économique ? Avait-il conscience de l'infériorité manifeste de l'esprit colonial des Germains ? Que ce fût l'une ou l'autre de ces hypothèses, ou les deux réunies, l'histoire dira que la puissante maîtrise de Bismarck eût évité au grand empire bâti de ses mains, l'erreur historique qui aboutira à l'humiliation de la Germanie.

L'Allemagne se bat, nous venons d'en souligner l'aveu, pour satisfaire les ambitions de sa Weltpolitik. Et voici qu'à l'heure où la

fortune des armes est encore imprécise en Europe, l'empire colonial allemand s'effondre. Ses possessions en Asie ne sont plus qu'un souvenir, ses importants archipels océaniques, aux îles pompeusement baptisées « Nouvelle Poméranie », « Nouveau Mecklembourg », « Nouveau Hanovre », « Archipel Bismarck » sont, depuis plusieurs mois, aux mains des Alliés, le Cameroun subit le même sort, et la vaste colonie allemande du sud-ouest africain devient Bothaland.

***

Vers l'Afrique surtout se tournaient les regards et les convoitises germaniques en dépit du mot de Bismarck « il faut laisser le sable africain à gratter au Coq gaulois ».

Quand on jette les yeux sur la carte de l'Afrique Australe, on y voit clairement les tentacules de la pieuvre teutonne esquissant un geste d'enveloppement vers la grande colonie britannique de l'Union sud-africaine ; on voit celle-ci serrée entre les colonies allemandes du sud-ouest et de l'est africain qui sont comme les deux branches d'une pince dont le Cameroun, un peu loin au nord, est la vis d'attache.

C'est dans le sud-ouest africain que s'est révélé le génie colonisateur allemand ; cette

colonie fut organisée à la manière forte et le régime s'y manifesta dans son implacable rigueur. La population indigène des Herreros noyée dans un fleuve de sang, fut presqu'entièrement exterminée ; les pauvres natifs étaient condamnés à mort par le seul fait de se trouver sur leur territoire ancestral, devenu colonie allemande. A vouloir faire marcher tout, suivant leurs méthodes, les Allemands s'aliénèrent profondément la race des Bantus, excellents agriculteurs nègres, réputés pour leurs mœurs douces et pastorales. Un jour, les Hottentots, employés à la construction d'un chemin de fer, ayant réclamé une meilleure alimentation, il leur fut répondu à coups de fusils. Il fallut, en réalité, peu de temps, pour que toutes les populations indigènes du sud-ouest africain eussent horreur de la « Kultur » ; au point de vue colonisation, ce fut une faillite retentissante et sanglante.

Par ailleurs, l'outillage économique de la colonie fut poursuivi avec méthode, on y consacra, en peu d'années, trois milliards et demi. A l'époque où Monsieur Dernburg fut ministre des Colonies à Berlin, on décréta le coûteux chemin de fer, traversant les déserts de sable dans la direction de la frontière du Cap, voie ferrée d'ordre purement stratégique, dont le point terminus n'aboutissait à

aucune ligne de communication. Toujours cette même politique de chemins de fer, à laquelle on ne prit pas suffisamment garde et qui, un peu partout, eût dû révéler, avec précision, les plans de conquête des états-majors allemands.

On a coutume de sous évaluer la colonie du sud-ouest africain, c'est une erreur ; les généraux boers Botha et Smuts, dès le début de leur campagne, en ont signalé l'avenir insoupçonné ; nous citerons un chiffre qui en dit long : en 1909, première année d'exploitation régulière, les champs de diamants ont donné un rendement de vingt-cinq millions. Les diamants sont généralement d'un moindre volume que ceux du Cap, mais ils sont d'une belle eau et on prise fort leur remarquable limpidité. Il n'en faut pas dire plus, pour montrer l'immense valeur intrinsèque qu'attache l'Allemagne à la colonie du sud-ouest africain.

***

Mais, c'est vers le Transvaal, l'Oranje Vry Staat et le Cap, qu'obstinément, se fixaient les yeux des paladins de la plus grande Germanie « dieses grossere Deutsche Reich », c'est là, surtout, que se préparaient les travaux d'approche de l'empire rêvé. En termes

lyriques, les Coloniaux teutons parlaient de l'Afrique Australe : « Il nous faut un empire « africain plus beau que les Indes, là où vit « une race énergique et superbe, dont le type « rappelle Rubens, Teniers, Ostade, Van « Eyck, une population d'Afrikaanders, qui, « de l'Atlantique à la Rhodésie ne devrait « former avec les Germains qu'un seul peu- « ple, uni dans une mutuelle et féconde « sympathie. »

Tel était le rêve ; depuis quinze ans, à le réaliser, l'Allemagne s'appliquait sans relâche ; voisine du Transvaal et de l'Oranje Vry Staat, il n'est pas de machinations qu'elle ait négligées, pour aboutir à ses fins. Fidèle à ses traditions d'invasion méthodique, elle a procédé par la voie d'infiltration lente de Teutons, immigrés en plein Transvaal, y installant, au grand soleil de la liberté britannique, leurs villages, leurs écoles, leurs clubs, leurs églises. On ne s'imagine pas jusqu'à quel point le reptile allemand avait accompli en Afrique du sud, son travail souterrain et louche ; ce n'est qu'au moment où éclata la guerre en Europe qu'on vit, tout à coup, l'œuvre de duplicité et de fourberie, l'œuvre de sape et de mine, accomplie par l'Allemagne au pays des Kopjes.

Un empire colonial plus beau que les Indes, quel rêve ! Et de fait, quand on a parcouru

d'un bout à l'autre l'immense territoire de l'Union Sud Africaine, on comprend que ce morceau de choix ait tenté le vaste appétit des Teutons. Avec ses six millions d'habitants, dont un million deux cent mille blancs, l'Union Sud Africaine est la terre coloniale par excellence, aux richesses énormes, aux possibilités indéfinies.

Malgré la nature un peu indolente des agriculteurs et éleveurs, malgré les champs immenses qui attendent l'occupeur, la production agricole donne des résultats étonnants : en la seule année 1912, les paysans récoltaient du maïs pour une valeur d'environ quatre cent cinquante mille livres sterling, les éleveurs d'autruches vendaient leurs précieuses plumes à raison de trois millions de livres, et les éleveurs de moutons, la laine à concurrence de six millions de livres.

Les ressources minières du Transvaal, sont d'une richesse sans pareille : on extrait l'or à raison de quelque quarante millions de livres par an, soit quarante pour cent de la production totale du monde entier, tandis que le diamant donne un rapport annuel de douze millions et le charbon un et demi-million de livres sterling.

La colonie anglaise de l'Union Sud Africaine comprend quatre Etats, dénommés provinces, le Cap, le Natal, l'Oranje Vry Staat et le Trans-

vaal ; ces deux dernières provinces étant les anciennes républiques indépendantes, vassales de l'Angleterre depuis la guerre fameuse des Boers qui se termina en 1902 par le traité conclu, à Prétoria, entre Lord Kitchener et le général Botha. Cette guerre dura trois ans, c'est en effet le dix octobre 1899 que le secrétaire d'Etat M. Reitz, le premier Boer que nous ayons vu en Afrique puisqu'il est venu à bord nous souhaiter la bienvenue — signifia l'ultimatum à l'Angleterre en des termes émouvants qui se terminaient par ces mots : serrons-nous épaule contre épaule, pour faire face à l'ennemi et nous étonnerons le monde.

En effet, ils étonnèrent le monde ! Je n'entends pas discuter, ici, la guerre Anglo-Boer ; elle fut copieusement critiquée même en Angleterre, où le parti libéral invoqua les mânes de Gladstone, l'ami de la paix, le champion des nationalités. Et il me souvient de cette exclamation d'un homme d'Etat anglais, un colonial de marque, me disant : vous ne vous imaginez pas, sans doute, que, si c'était à recommencer, nous ferions encore la guerre des Boers. Quel hommage rendu à ce peuple épique qui, pendant trois ans, tint en échec les forces réunies de la Grande-Bretagne et ne mit bas les armes que quand l'Angleterre eut promis de respecter la langue boer et

d'accorder tous les privilèges de l'autonomie intérieure.

Depuis quinze ans, le génie colonisateur de l'Angleterre a su accomplir des prodiges au sein de cette population aussi fière qu'indomptable. Là où tous les autres eussent, à n'en pas douter, échoué, la Grande-Bretagne vient de doubler le Cap des Tempêtes, non sans périls ni secousses, mais avec un succès qui a suscité une surprise universelle. C'est que l'impérialisme britannique s'entend à merveille à respecter les aspirations nationales de ses Dominions, laissant chaque peuple autonome, libre, indépendant, disposer de son gouvernement intérieur, de ses intérêts économiques, même de sa force armée. Cela est si vrai, qu'on a pu faire cette constatation frappante : l'Angleterre voit flotter son drapeau sur la cinquième partie du globe terrestre et elle dispose d'une armée grande comme celle de la Suisse ! Il eût suffi au Canada, aux Indes, à la Nouvelle-Zélande, à l'Union Sud-Africaine de dire : nous restons chez nous en nous désintéressant de la guerre européenne, pour que l'Angleterre eût à faire face, par ses seules ressources, au conflit formidable où elle se trouve engagée. Mais toutes les colonies, spontanément, se sont solidarisées avec la mère-patrie, donnant ainsi un démenti aux

sarcasmes teutons, se riant de l'impérialisme britannique, « un impérialisme de parade, « sans consistance et sans force, destiné à « s'effondrer au premier choc un peu rude ».

Quel mécompte pour l'impérialisme allemand qui, au rebours de l'autre, a pour base le militarisme et pour but l'absorption des nationalités par la culture germanique — cette horreur. Un colosse aux pieds d'argile, disaient les Germains parlant de l'Angleterre; s'il y a quelque part en Europe, un colosse aux pieds d'argile, il ne se trouve pas sur une île.

Le rêve germanique d'un Empire Africain aussi beau que les Indes s'est évanoui pour jamais, non seulement l'Union Sud Africaine a finalement rebuté les avances de l'Allemand mais elle lui a déclaré la guerre, achevant en quelques mois la conquête du sud-ouest Africain. A l'heure actuelle l'Empire germanique se trouve amputé de près d'un million de kilomètres carrés, soit plus des deux tiers de ses possessions d'Outre-Mer.

C'est le premier acte du châtiment.

II

Au mois d'octobre 1914, la Belgique décida d'envoyer une mission officielle au pays des Boers. Pourquoi ?

Le gouvernement belge avait été avisé par ses représentants consulaires comme par le gouvernement anglais, des menées allemandes en Afrique : de nombreux émissaires teutons sillonnaient le Transvaal et l'Oranje Vry Staat, calomniant outrageusement la Belgique, disant qu'elle avait trahi les devoirs de sa neutralité en attaquant, comme avant-garde de l'armée française, l'Allemagne, obligée de se défendre ; qu'au demeurant les Belges étaient la honte de l'Europe civilisée, les femmes elles-mêmes commettant sur les blessés et les prisonniers les pires atrocités.

Le but poursuivi par cette campagne saute aux yeux. Aux cœurs des Boers il y a des sympathies raciales pour le peuple flamand, il fallait les étouffer, en rendant ce peuple haïssable et en représentant la guerre du colosse contre le nain comme la conséquence inéluctable d'une « odieuse et stupide provo-

cation ». Du même coup l'intervention de l'Angleterre en faveur de la Belgique était injustifiable et les embarras où se trouvait engagée la métropole, donnaient aux Boers une chance unique de reconquérir leur indépendance, par une rébellion en masse.

Ainsi donc, l'arme de la calomnie, que les Teutons manient avec une aisance naturelle, l'infâme calomnie faisait son œuvre en Afrique tout comme en Italie, en Suisse, en Roumanie, en Espagne, en Amérique.

Le gouvernement n'hésita pas ; il voulut bien confier à mon excellent collègue de la Chambre des Représentants, M. le docteur Van de Perre, comme à moi-même, la mission hautement honorable, de venger le nom et l'honneur de la Belgique devant les populations boers. On ne nous cacha ni les hasards du voyage, ni le côté délicat et chanceux de la mission, ni les fatigues probables d'une course précipitée à travers un pays torride, où il fallait se rendre en plein été, les circonstances ne permettant pas d'attendre la saison favorable — mais on nous demandait d'aller défendre par la parole la Belgique attaquée, il n'y avait pas à hésiter.

Au moment de quitter Londres, pour le lieu d'embarquement, sur le quai de la gare de Victoria, j'eus l'impression très nette de l'importance attachée, en haut lieu, à notre

mission; je trouvai réunis, outre les personnalités belges, le Rt honorable W. P. Schreiner, ancien premier ministre du Cap actuellement haut Commissaire de l'Union Sud Africaine, le chef de cabinet du Ministre des Colonies à Londres, plusieurs hauts fonctionnaires de la Downing Street : ils venaient très affectueusement nous serrer la main et nous souhaiter un heureux voyage.

Heureux voyage — il y avait dans ce vœu un rien d'émotion dépouillant le souhait de sa banalité coutumière ; ils évoquaient ces mots, certains vaisseaux fantômes, ayant nom *Gneisenau, Leipzig, Dresden, Karlsruhe, Kœnigsberg,* ces corsaires de la haute mer, qui, depuis le début des hostilités, soit en douze semaines, avaient coulé, au large de l'Océan, cinquante-deux navires de commerce.

***

Lentement, sous la conduite d'un pilote, *Briton,* le transatlantique qui, pour vingt et un jours, devient notre home flottant, sort de la Tamise et s'avance à travers le détroit de Douvres ; de droite, de gauche, des « *mine-sweepers* », ces obscurs mais courageux travailleurs qui font la chasse aux mines flottantes, les engins barbares, lancés par les

Allemands en dépit des conventions les plus formelles. Les conventions — comme ce mot fait pitié, à présent. L'Allemagne a signé, par trois fois l'engagement « de ne jamais faire « usage de mines de contact non amarrées, à « moins qu'elles ne soient construites de « façon à devenir inoffensives, une heure, au « maximum, après que celui qui les aura « placées en aura perdu le contrôle ». Les contrats signés par l'Allemagne, autant en emporte le vent.

Et le juriste voyant là, sous ses yeux cette négation brutale des traités, le juriste qui a consacré sa vie à défendre, en justice, ce qui est, en dernière analyse, la pierre de touche de la civilisation, la sainteté des contrats, le juriste, lui, comprend mieux que tout autre et sent jusqu'à la souffrance, à quel recul des âges et vers quel inquiétant avenir nous mène ce crime de l'Allemagne contre les bases du Droit et de la Civilisation.

Le détroit de Douvres présente une animation intense, mais inquiète et troublante ; d'agiles destroyers surveillent et protègent la navigation, un avion, au-dessus de nous, plane, telle une mouette, un mouvement continu de barques et de navires avive le paysage gris et froid de la mer. Nous saluons, au passage, les pavillons d'Espagne, de Hollande, de Norvège, d'Amérique, tandisqu'aux trot-

toirs de l'horizon, les policemen bardés d'acier et casqués de vapeur, veillent sur la libre circulation du commerce mondial à travers l'avenue maritime de Douvres. A l'entrée de la Manche, le pilote nous quitte et c'est, à toute allure, l'essor vers le large.

Je ne sais si vous êtes comme moi, j'adore la mer et j'ignore son mal ; je ne connais rien de délicieux comme la vie du bord, les journées reposantes et tonifiantes au milieu des océans ; même un grain de gros temps n'a rien qui me déplaise.

Au large du golfe de Gascogne la mer devient maussade, elle a des tons d'encre sous un ciel de plomb, le vent cingle en mugissant, le *Briton* s'agite à mesure ; les uns après les autres, s'accrochant aux portes, aux parois, aux rampes, les passagers se défilent vers les cabines. Bientôt la forte danse s'engage, le navire a des soubresauts de casserole et c'est la tempête. Longuement, me tenant cramponné, sur le pont, je contemple le spectacle sensationnel des flots déchaînés ; les vagues hautes comme le mât de misaine se précipitent sur le navire, si violentes qu'elles paraissent devoir tout balayer, tout engloutir ; à chaque coup, agile comme un fauve et fin comme une lame d'acier, le *Briton* fend l'énorme masse qui se déchire en rugissant. Parfois une vague plus forte, follement hau-

te, massive comme un bloc, s'avance engloutisseuse, avec des allures d'irrésistibilité, toujours le *Briton,* sûr de son élan, enfonce la proue dans le colosse, qui, un moment, retient le navire, tel le taureau secouant sa victime sur les cornes, mais en vain, l'acier passe à travers, des gerbes d'écume éclatent de toutes parts, de l'écume blanche, qui est comme la bave du monstre vaincu. A ces moments, le navire tout entier est secoué d'une vibration intense ; on dirait qu'il frémit sous l'effort, les boiseries craquent, l'ossature tremble. Ce fut très beau et le *Briton* l'emporta de haute lutte dans ce corps à corps formidable et dramatique.

Après quatre jours d'une mer maussade et dure, transformation soudaine ; adieu l'automne gris, grelottant ; adieu les pelisses, les fourrures, les plaids ; l'air est chaud, la brise douce, les passagers souriants et plus d'un, insoupçonné jusqu'ici, sort des ruches du navire, telles les abeilles au printemps.

***

Voici Madère. Etagées en hémicycle, des montagnes délicieusement vertes, papillotées de blanches villas, innombrables comme les pâquerettes dans un pré, ainsi se présente la baie de Funchal en l'aveuglante féerie de son

cadre éternel, l'or du soleil et l'azur du ciel. Nous débarquons. C'est l'hiver à Madère, cela ne se voit qu'aux vieux platanes, à l'écorce tigrée, qui bordent les rives, leurs feuilles roussies gisent à terre ; un chaud soleil nous enveloppe, caressant et moelleux. On monte à travers les jardins embaumés, on monte sous les palmiers et les fleurs et l'âme s'ouvre, d'elle-même, à je ne sais quelle pénétrante douceur ; ce ne sont que boutons de roses, camélias rutilants, géraniums blancs et rouges, iris jaunes léopardés de violet, fluxia aux clochettes pourpres, lys blancs, jasmins crême, vignes aux grappes pesantes, melons pansus, rutilants et dorés. Et les villas surgissent blanches sous l'abri ombellé des pins parasols noirs, dans le cadre des dattiers géants et des décoratifs bananiers. Sur le voyageur qui passe, les enfants Madérois, des enfants espiègles, aux yeux caressants, à la peau mordorée, ont coutume de jeter des fleurs, une gracieuse pluie de floraisons multicolores, odorantes et, pour une heure, dans cette île de rêve, l'étranger qui passe, peut se croire semblable au héros de la légende : la déesse des fleurs s'offrant à lui, dans le satin des pétales et la griserie des parfums. On gravit les dernières côtes et voici qu'au sommet de la route, la scène se transforme étonnamment ; par une singu-

lière illusion d'optique, une manière de mirage, l'Océan aux scintillements diaprés semble monter vers le zénith, se dresser verticalement comme un mur, et les sommets qu'on vient de gravir dévalent brusquement jusqu'au fond, où mouille le *Briton* entre le mont d'émeraude qui est Funchal et le mont d'azur, moiré de nacre, qui est la mer.

Après déjeuner, un excellent repas qui fut comme le régal délicat au milieu du potager un peu monotone de la cuisine anglaise, nous descendons en traîneau, un petit traîneau à deux places, flanqué de guides postés sur les patins d'arrière. Par les pentes rocailleuses où nous glissons à vive allure, c'est une étourdissante plongée dans une nature luxuriante où la végétation du Nord s'allie étrangement à celle du Midi.

Cette route en toboggan, sous un berceau de palmiers, à travers des sapinières bordées d'aloës et des fleurs sans cesse, des fleurs toujours, avec l'échappée de vue lumineuse sur Funchal et l'Océan, c'est comme un rêve qui s'envole, féerique. Des femmes montent droites, gracieuses, retenant élégamment sur la tête la cruche aux provisions d'eau et le beau geste des filles aux yeux noirs, le geste en forme d'anse, les rend joliment picturales, avec leur robe de lilas fané et le corsage blanc où rutile le camélia rouge.

A présent c'est la vie du large sans autre horizon que le cercle indéfini, dont le navire reste le centre. On voyage, la nuit, tous feux éteints et cela jette, sur la traversée, un voile d'inquiétude ; pendant le jour, à chaque fois qu'un panache de fumée, au loin, signale quelque navire, c'est chez les dames une angoisse croissante. Toutes les précautions sont prises ; le *Briton* s'écarte de la ligne de navigation habituelle, les prescriptions, le soir venu, sont observées avec rigueur. Souvent le clairon appelle le personnel à la manœuvre des barquettes ; les passagers convoqués au salon ont reçu les instructions voulues, pour le cas du « sauve qui peut » ; on trouve des bouées et des ceintures de sauvetage un peu partout. La circonspection fut telle, que les noms des délégués Belges se trouvaient omis sur la liste des passagers imprimée à bord et qu'à Londres, la censure avait interdit de signaler, dans la presse, le départ de la mission.

Mais la nature humaine est ainsi faite qu'elle s'accoutume à tout, même au danger; après peu de jours, les dames deviennent moins soucieuses et plus sociables et le soir dans la lueur lugubre des veilleuses, quand elles quittent le hall pour descendre le grand escalier, elles n'ont déjà plus, comme au premier jour, ce frissonnement de tout leur

être, telles sur les plages quand elles vont plonger dans l'eau de mer et que la mer est froide. C'est avec une philosophie souriante, qu'en vue des éventualités possibles, on étale, le soir, à côté de sa couchette, la ceinture de sauvetage.

***

Parmi les passagers du *Briton* se trouve un évêque protestant américain, ami du président Wilson ; il est, pour nous, le personnage important, à bord, et il semble, qu'avant même d'aborder en Afrique, notre mission commence.

L'opinion américaine relative aux Belges et au rôle joué par eux dans la guerre qui ravage l'Europe, nous est révélée dès l'abord. Les atrocités ? On n'y croit pas ou peu ; toutes les guerres amènent des horreurs inévitables, d'ailleurs quand on s'engage dans les combats de francs-tireurs, les représailles s'imposent.

Au point de vue Droit ? Nous avions tort ; la neutralité ne nous obligeait pas à l'impossible c'est-à-dire à la résistance du nain contre le colosse. Il semblait, d'ailleurs, que par sa politique nettement anglophile, la Belgique ait violé, de son propre chef, sa neutralité, de même qu'elle en avait altéré l'essence par l'annexion du Congo.

On le voit, les Allemands, en Amérique, soignaient bien leur propagande. Il nous fallut, tous les jours, matin et soir, discuter, exposer le point de vue Belge. La lecture des principaux extraits de l'enquête sur les atrocités commises par les Allemands, fit grande impression. La prétendue alliance de la Belgique avec l'Angleterre, cette stupide invention allemande, bâtie sur les propos du colonel Barnardiston, qui déclarait lui-même n'avoir aucun pouvoir spécial, cette légende inepte, nous pûmes la réduire à néant, grâce à la documentation, fournie par le gouvernement belge. Il nous fut possible de prouver, texte en main, que de convention anglo-belge il n'y en eut jamais et que les déclarations relatives à un débarquement d'une armée anglaise en Belgique ne visaient qu'une seule hypothèse, celle d'une invasion *préalable* de la Belgique par l'Allemagne. D'ailleurs, le chancelier allemand n'avait-il pas déclaré au Reichstag à Berlin, le 4 août 1914: « nécessité fait loi, nos troupes ont occupé la Belgique *contrairement au droit des gens ;* il ne nous est pas possible d'écouter *les justes protestations* des Belges. *L'injustice* commise *sera réparée* aussitôt que pourra. » Est-ce clair ? Ce langage du chancelier n'aurait pas le sens commun, si la Belgique avait eu violé sa propre neutralité. Quant à l'annexion du

Congo, l'Allemagne fut la première à la reconnaître sans protestations ni réserves et de longs mois après l'annexion, soit le 29 avril 1913, l'actuel secrétaire d'Etat von Jagow déclarait au Reichstag : « La neutralité de la Belgique est déterminée par des conventions internationales et l'Allemagne est décidée à respecter ces conventions. » Il nous fallut gagner le terrain pied à pied, discuter longuement la question de Droit où nous acculâmes l'évêque à la théorie du « scrap of paper » qui est comme la borne frontière entre la civilisation et la barbarie. On voyait peu à peu la conscience droite de cet intellectuel se remettre de son erreur, se redresser vers la justice ; graduellement, les raideurs de l'indifférence se muèrent en l'effusion d'une réelle sympathie. Quelle émotion pour nous, quel sentiment de la beauté de notre cause, lorsqu'un jour l'évêque nous fit mander au salon et nous donna lecture d'une longue lettre au président Wilson, dans laquelle, après avoir exposé la vérité sur les atrocités commises par les Teutons, il priait le président, au nom des lois de l'humanité, de prendre en main la cause de la Belgique martyre.

Le dimanche suivant, à l'office du bord, présidé par le capitaine, dont la voix rude,

faite pour commander, s'adoucissait, étrangement, dans les invocations graves de la prière, l'évêque prit la parole : *Et exaltavit humiles* tel est son texte ; il dénonce l'orgueil, fléau des nations comme des hommes, qui, à travers les âges, fit couler des fleuves de sang, l'orgueil, auquel Dieu inflige le châtiment de ravaler celui qui s'idolâtre au rang du barbare et de la brute. Et il conclut : des cataclysmes surgissent les régénérations ; je salue l'Europe de demain, une Germanie rénovée, grande encore, mais guérie à jamais des erreurs du militarisme et des folies de l'orgueil, une France raffermie marchant dans une auréole nouvelle de tolérance et de belle latinité vers ses riches destinées, une petite Belgique, elle aussi grandie par le malheur, conduite à un glorieux avenir par un Roi qui a su montrer au monde ce qu'est la Majesté du Droit. Au sortir de l'office un Anglais me glisse à l'oreille : « *You did not lose your time* » Vous n'avez pas perdu votre temps.

Il fait idéalement doux, le navire est bercé en un roulis lent presque fatidique, à l'allure du balancier décrivant sa courbe, tous les passagers sont sur le pont étendus dans les chaises longues.

A l'horizon, comme une apparition sur l'eau, le pic de Ténériffe. Surgissant brusque-

ment de la mer à une altitude de quatre mille mètres, en la forme d'un cône parfait à l'arête impeccable; la masse toujours amincie, à mesure qu'elle monte, semble dresser contre le ciel sa pointe hardie saupoudrée de neige. Montagne classique, isolée, d'une forme parfaite ; majestueuse, élégante, elle réjouit la vue et frappe l'imagination. Par moments le pic nous apparaît idéalisé, de légers nuages laiteux viennent flotter autour de la base, on dirait quelque féerie au décor mouvant; l'énorme masse semble se détacher de terre, le blanc de sa neige est d'argent, le brun de son roc est vermeil, une irradiation lumineuse et floue se dégage de son aire ; il plane dans l'espace le beau pic de Ténériffe, il plane auréolé, comme pour une ascension d'apothéose, vers un ciel d'azur de soleil et de rêve.

Emoi à bord ; un marconi venu de Dakar annonce que trois grands croiseurs allemands : *Gneisenau, Scharnhorst* et *Leipzig*, sont coulés par la flotte anglaise ; le *Kœnigsberg* est acculé aux côtes de l'Afrique; le *Dresden* et le *Nuremberg* ont pu s'échapper. Le capitaine, rayonnant, descend de la dunette et crie de sa voix éraillée de vieux marin qui commande : ce soir éclairage *a giorno* — grand bal ! Exactement à huit heures, les dames en riches toilettes de soirée, les mes-

sieurs en habit, arrivent sur le pont, inondé de lumière, au parquet soigneusement ciré. Un lent mouvement des ondes mêle son rythme à l'ondulation de la valse, le bruit des vagues mourantes, ponctue, en sourdine, le point d'orgue de l'orchestre. Les couples sautillent, glissent, tournoient, ondulent et de la pénombre, où, en manière d'abstention, nous nous sommes retirés, les toilettes roses, blanches, aux décolletages un peu africains, les élégants et minces anglais noirs, aux larges plastrons blancs, les paquets de lumière et d'ombre tranchant chaque groupe comme à l'emporte-pièce, font un jeu de clair-obscur, d'un art saisissant. Elles sont subtiles et souples ces jeunes anglaises, elles volettent semblables à de légers oiseaux :

Comme l'hirondelle
A la mer se mêle,
Agaçant de l'aile
Les flots en courroux.

Et voici que l'orchestre, allumé par des rafraîchissements au whisky, entonne en air de valse : « Il is a long way to Tipperary », la chanson de guerre si populaire à Londres ; la galerie accompagne l'orchestre en chantonnant, au fond du navire les gens de service, soudain immobilisés à leur besogne, dressent la tête vers les cages d'escalier et, en

un instant, jusque dans le troisième dessous, garçons et servantes étreints à leur tour, tourbillonnent follement, chantant et sifflant : « It is a long way... » La brise passe douce, moite, avec les caresses de Zéphyre, par-dessus les couples enlacés, et je songe au vent âpre, glacé, terrible qui souffle, là-bas, sur la terre de Flandre et qui fait se blottir, au fond de leurs tranchées, nos chers vaillants soldats, tapis dans la neige et transis de gel...

***

Le navire passe l'Equateur ; l'on a eu la délicatesse de s'abstenir du fameux baptême, cette brimade des traversées au long cours, qui consiste à ondoyer tout passager franchissant, pour la première fois, la ligne ; on se borne à des histoires drôles et ce sont partout de bruyants éclats de rires. Mon voisin nous conte qu'un jour, devant les instances d'une miss à lui faire voir la ligne de l'Equateur, le vieux loup de mer qu'est notre capitaine, monta à sa cabine, prit la longue vue, passa, en travers les lentilles, un de ses cheveux, puis, ayant remis l'instrument à la charmante curieuse, lui demanda : Eh bien ! la voyez-vous, à présent, la ligne ? Oh oui, répondit miss, je vois même un chameau se promenant tout le long !

A un jour et demi de navigation des côtes africaines, viennent, au devant de nous, messagères de la rive, les premières mouettes ; des ailes noires leur enlèvent le charme délicat du plumage blanc soutaché de gris, mais elles ont, dans le vol plané, la même grâce langoureuse.

Il y a, dans l'atmosphère, une telle limpidité, l'air vibre si pur, que l'horizon paraît reculé, à des lointains illimités. L'azur de la mer et du ciel s'est affiné en des nuances douces d'un bleu céleste diaphane, l'Océan a des tons nacrés, comme un glacis d'opale. C'est le règne triomphant du soleil et de la couleur ; par moments les flots sont pailletés, on dirait des milliards de confettis, multicolores, se mêlant, se confondant, s'irisant. Il fait chaud, quatre-vingt-douze degrés Fahrenheit ; ce matin, l'eau des bains fut extraite directement de la mer, elle était tiède ; tous les passagers ont revêtu le costume blanc, ils se tiennent cois étendus sur le pont. Oh ! la douceur de se baigner de soleil, tel un lézard. L'air est si tonifiant qu'on en vivrait : le clairon qui sonne au lunch n'a qu'un succès relatif, la salle à manger est désertée, les ventilateurs qui font rage, ne déplacent que du calorique, il y fait une chaleur atroce et les garçons transpirent dans les plats.

Ce soir le coucher du soleil, généralement banal, fut d'un riche coloris. Quelques nuages semblables à des draperies festonnent l'Occident, ils sont d'une seule nuance, rouge, avec des éclats de rubis et des décroissances lie de vin ; l'Océan tout entier prend les mêmes teintes, les flots rubescents ont, dans les replis, des ondulations d'ocre, l'ombre de la nuit s'avance amarante, le transatlantique comme les passagers eux-mêmes, ont des aspects flavescents. Accoudé aux bastingages dans la contemplation de cette sanguine tragique, je songe encore, car cela me revient comme une obsession, à la Patrie lointaine, à mes chères plaines de Flandre, rouges aussi à cette heure, rouges de feux dévastateurs, rouges du sang de nos fiers petits soldats, dont les corps jeunes et souples, musclés et beaux, gisent exsangues sur le vieux sol patrial. Une jeune miss, qui parle français, vient s'accouder à côté de moi, elle aussi admire le paysage et, souriante, me dit : C'est joli, n'est-ce pas, Monsieur, la mer est rose comme les beaux jours...

III

On crie : le Cap de Bonne Espérance !

Au loin, se dresse, estompée, dans l'or du soleil et le bleu de la mer, la pointe haute et fine, qui marque le terme de notre route.

Les passagers s'abordent, non sans mélancolie, heureux certes que ce soit la fin d'une traversée émotionnante, mais un peu tristes tout de même de l'imminente séparation.

Il s'établit entre voyageurs, au large, je ne sais quelle camaraderie affectueuse, venant, sans doute, de l'inéluctable nécessité de vivre ensemble, de partager la même table, le même salon, les mêmes dangers ; on est de la même maison et il n'y a pas moyen d'en sortir. De là, l'obligation d'une grande tolérance réciproque, de fermer les yeux sur les défauts et les travers des gens, qu'il ne vous est pas loisible d'éviter en claquant la porte ou en prenant l'avenue à gauche. On se trouve d'ailleurs entre hommes du monde, appartenant à des branches diverses de l'activité sociale, il y a des conversations pleines d'intérêt, chacun y met un peu la sélection de son

entendement et cela dure tout juste le temps qu'il faut pour ne laisser voir que le meilleur de soi.

Je garderai longuement le souvenir des chaudes poignées de mains et des sympathies ardentes de tous ces amis éphémères, qui, sous tant de formes diverses et touchantes multiplièrent les vœux pour l'heureux succès de notre mission, car, depuis dix jours, le capitaine avait fait connaître notre qualité de délégués officiels de la Belgique et il avait ordonné qu'aux concerts du soir, l'hymne belge serait joué immédiatement avant l'hymne anglais.

On a souvent décrit Capetown, le charme prenant de son site ; aucun croquis n'en saurait rendre la grandeur et la grâce. Car c'est d'un alliage de grandeur forte et de grâce délicate qu'est faite l'impression saisissante que laisse le panorama du Cap. On a beau vouloir établir un lien de comparaison avec quelqu'autre point du globe, le Mont de la Table qui encadre et domine la baie est unique. Il est infiniment de montagnes plus haute, peu donnent une impression de masse écrasante et surplombante comme celle-ci ; il en est de plus belles, nulle part, la forme étrange d'une table dressée à trois mille six cents pieds en l'air, n'offre à l'œil autant de surprise et d'imprévu. Cela n'affecte aucune forme de

montagne connue, ce n'est ni un pic ni un dôme, mais plat comme un large établi ; on dirait qu'un artisan géant a cisaillé les sommets en une longue ligne impeccable, qui se détache sur le ciel, là-haut, telle une règle horizontale bien d'équerre, dont la masse noire souligne brutalement le zénith. Deux pics isolés, montent, en forme de pyramide, à droite et à gauche de Table-Mont, à une distance égale, faisant pendant, à la pièce de milieu ; cela donne un décor truqué, quelque chose d'artificiel qui surprend et déconcerte. Si ce n'était l'idée funèbre, on comparerait, volontiers et non sans justesse d'observation, la physionomie étrange de Table-Mont, à quelque titanesque catafalque, flanqué de lampadaires colossaux.

Dans la baie de la Table, ondulée en élégant hémicycle, les vagues de l'Océan viennent mourir aux pieds de la ville en un croissant idéalement bleu, d'où surgit, s'étale, s'étend, s'étage, jusque contre les flancs noirs de Table-Mont, la cité aux mille villas blanches perdues dans la verdure et dans les fleurs.

Le panorama est d'un ensemble si massif et si gracieux que dans les yeux qui l'ont vu le tableau se fixe à jamais, inoubliable.

***

Le *Briton* accoste et aussitôt les autorités viennent à bord : sir David Graaff, représentant le gouvernement ; le vénérable président du Sénat, M. Reitz, ancien président de la République libre d'Orange, dont la grande taille et la barbe de fleuve donnent une vive impression du type vieux boer, si caractéristique ; le bourgmestre de Capetown et son secrétaire communal, M. Jagger, député du Cap, des conseillers communaux, le doyen catholique, un pasteur protestant, le secrétaire du gouverneur, le personnel du consulat de Belgique. Profondément touché de cet accueil cordial et des honneurs rendus à la mission belge, je dis toute mon émotion d'atterrir en Afrique, comme le représentant d'un peuple affreusement foulé aux pieds par un barbare ennemi, qui non content de nous martyriser veut encore nous diffamer, nous voler notre honneur ; mais les Belges sont décidés à ne pas se laisser faire et, dussent-ils aller jusqu'aux confins du monde, la vérité triomphera de la calomnie.

Des photographes accourent, il faut se soumettre et savoir « poser » dans les diverses attitudes qu'imposent la fantaisie de

ces artistes. Voici la presse, le Quatrième Etat ; on l'accueille avec tous les égards dus à son rang, elle est d'ailleurs, en Afrique du Sud, une puissance fortement organisée : nous débarquions à neuf heures du matin et déjà, à midi, se vendaient à Capetown des éditions spéciales, avec une première interview et un portrait, à la plume, des délégués belges.

Notre portrait, un instantané, prouve que les reporters africains n'ont pour la minutie des informations rien à envier à leurs confrères d'Europe : « Le docteur Van de Perre, qui s'offre volontiers et de lui-même à l'interview, est d'une taille un peu en dessous de la moyenne, nerveux et solide, l'œil décidé, chevelure abondante et drue tirant un peu sur le roux, moustache hérissée.

L'avocat Standaert est d'un abord plus réservé, grand de taille, élancé ; barbe en pointe, cheveux en brosse, nuance gris de fer; allure tranquille et pleine de dignité. »

Le soir même, les journaux publiaient nos photographies, avec, en manchette, ces mots: « Les missionnaires de la noble Belgique ».

Le très aimable bourgmestre nous conduit à l'hôtel, en automobile ; la ville de Capetown a une physionomie toute européenne, Aderley Street est une avenue moderne que ne renieraient pas nos grandes capitales, par-

tout de vastes et solennels bâtiments ; de nombreux tramcars mûs à l'électricité sillonnent et animent les rues plus que les piétons qui sont plutôt rares ; il est vrai que le soleil tape dru. Nous faisons nos visites officielles chez le gouverneur sir Frédéric de Waal, le général Thompson commandant la place et le bourgmestre de Capetown ; très protocolairement ils nous rendent la politesse.

Le général, type anglais, grand, sec, moustache grise, yeux clairs, teint bronzé, nous reçoit avec la correction d'un parfait gentleman. Nous causons longuement, il s'informe, avec avidité, des atrocités commises en Belgique, par moments, un éclair de colère passe dans les yeux clairs et une exclamation frémissante lui vient : I can not realise ! — Je ne puis pas comprendre. Le général nous fait, lui-même, les honneurs du château — le fort de Bonne Espérance — qui est sa résidence et celle d'une partie de la garnison. Le fort construit d'après le système de Vauban date du dix-septième siècle, il est l'œuvre des Hollandais, dont le blason décore les frontons des porches. La cour centrale a grande allure et l'hôtel du général est précédé d'un perron orné de colonnes corinthiennes supportant une délicieuse frise gondolée, d'un bon goût surprenant ; au long des marches, de vieilles ferronneries d'un style très pur ; du haut des

glacis, qui s'élèvent de la mer, la vue panoramique sur la baie, la ville et l'océan est grandiose.

En rentrant à l'hôtel on nous présente un plateau encombré de cartes de visite, une aimable avalanche ; dans le nombre je trouve les noms des notabilités de la magistrature et du barreau, avec un mot spécialement affectueux pour le bâtonnier de l'ordre des avocats à Bruges.

Nous recevons la visite de la colonie belge de Capetown ; ils sont une douzaine seulement, habitant la ville et les environs. Dois-je le dire, cette entrevue fut émotionnante ; les questions se pressèrent angoissées : est-ce bien vrai ce qu'on dit ? Et Malines ? Termonde ? Est-ce possible ! Nous qui pensions que tout cela était exagérations ou inventions de journaux.

Nos chers compatriotes se sont entendus pour nous faire les honneurs de la contrée, ils veulent être les premiers à nous fêter. Comme nous nous récrions, n'étant pas venus en Afrique pour être fêtés, ils insistent en s'affolant, tout est arrangé, arrêté, commandé, nous leur ferions vraiment trop de peine en refusant.

Après déjeûner, la colonie belge réunie en trois automobiles pavoisés de drapeaux tricolores, vient nous prendre ; par une attention charmante nos compatriotes nous réser-

vent la primeur d'une excursion qu'on cite parmi les plus jolies du monde. La route qui en corniche, borde l'Océan, s'élève graduellement à deux cents pieds au dessus des flots bleus cotoyant les « douze apôtres » série montagneuse de fantastiques capuchons bruns, se dressant en enfilade. La corniche en serpentant change à tout moment d'aspect, tantôt elle s'avance, en pointe hardie qui surplombe la mer, tantôt elle s'infléchit en des vallonnements sauvages ou idylliques ; les baies se suivent tour à tour verdoyantes ou chaotiques, partout rutile une végétation rare d'orchidées et de bruyères géantes, des floraisons inconnues, tel le Suikerbloem, fleur grande comme le poing, un étonnant filigrane blanc et or. Cette succession de baies, leurs vues panoramiques d'une variété surprenante donnent aux sites une telle mobilité qu'on croirait à un procédé, déclanchant une série de paysages pittoresques éperdûment lumineux. Des rives de l'Atlantique en deçà du Cap on passe aux rives de l'Océan Indien avec dans le fond, le cadre délicieusement flou, des Monts Bleus. De grands arbres tropicaux s'enlèvent en parade, sur l'horizon. Et par dessus tout cela, cet air vibrant, d'une finesse rayonnante et diaphane qui donne aux lointains d'Afrique je ne sais quelle translucidité. Au retour à l'hôtel, après avoir remercié mes

compatriotes, je cours m'enfermer chez moi, je me sens intoxiqué de trop d'air, de trop de lumière ; longuement je ferme les yeux pour regarder encore dans le noir, toute cette débauche de couleur, de fleurs, d'azur et de soleil.

***

Pendant quelques jours nous prenons contact avec les autorités et la population ; il nous faut préparer dans tous les détails nos pérégrinations à travers un pays immense, et avant d'aborder le terrain nous en étudions les approches, les accidents et les détours. Tout de suite nous sommes tiraillés par les deux éléments qui divisent l'Union, l'élément Anglais et l'élément Boer ; tous deux cherchent à mettre la haute main sur nous, tous deux, mûs par des sentiments contraires, s'efforcent d'attirer la mission belge dans leur sillage. Il fallut quelque diplomatie pour se maintenir dans la stricte neutralité qui s'imposait à nous comme un devoir rigoureux.

La situation générale de l'Afrique du Sud nous apparut d'ailleurs sous un jour beaucoup plus inquiétant que ne pouvaient le faire soupçonner les nouvelles parvenues en Europe et passées au crible de la censure.

Un véritable roman vivant et vécu venait de se dérouler là-bas.

Pour juger sainement les hommes et les choses de l'Afrique du Sud il importerait de se pénétrer — et cela n'est certes pas aisé — de la psychologie du Boer. De l'avoir fréquenté pendant quelques semaines, davoir été admis à ses confidences, le Boer m'a laissé cette impression d'être, avant tout, un sentimental et un fier. Il a l'orgueil de son histoire et de ses ancêtres, cette fierté fait qu'il rêve sans cesse d'indépendance et que le joug, si léger soit-il, lui apparaît comme une humiliation, une honte, une tache sur son démocratique blason; il est, en outre, un grand sentimental, qui se mange le cœur à l'idée que l'étranger domine la terre patriale ; même l'essor de la richesse et de la prospérité publiques lui importent peu, si cela lui vient d'un régime qui pourrait substituer un idéal nouveau à l'idéal de sa race. Sa race ! Ce mot a sur lui une puissance magique. Ensemble avec sa femme, ils inculquent à leurs nombreux enfants l'histoire des luttes glorieuses de leurs pères, la légende épique des *voortrekkers,* l'amour et l'espoir de l'indépendance ; il ne m'étonnerait pas qu'ils aient au fond de leur vieille commode hollandaise un « *vierkleur* » le drapeau aux quatre couleurs des anciennes républiques

libres, pour le déployer le soir, en famille, le regarder attendris et le montrer à leur fils en disant : Souviens-toi ! Si la vie au grand air, la chasse, le cheval lancé à travers la brousse, font du Boer un amateur d'expéditions aventureuses, il est, par ailleurs, bon père de famille et fidèle époux, cela refrène l'aventurier, son foyer lui manque dès qu'il s'en trouve quelque temps éloigné. Comme le paysan flamand, le Boer est défiant, mais, chez lui, il y a pléthore ; j'en faisais l'observation à l'un d'eux, il me répondit : c'est un peu la chasse au gros gibier qui donne cela et puis, n'avons-nous pas, assez de fois dans notre vie, été leurrés et bernés ? Il y a, en outre, chez l'Afrikander, un grand bon sens et cette qualité, qui vaut souvent mieux que beaucoup d'esprit, lui sert à rectifier, assez promptement, les erreurs ou les excès, auxquels sa nature impétueuse et un peu aigrie, peut l'entraîner. Par dessus tout la « taal » le vieux langage hollandais, lui tient au cœur et si, comme les Flamands, il s'assimile facilement d'autres langues, ce n'est là ni une abdication ni même un relâchement de l'amour farouche qu'il professe pour sa langue maternelle. On lui a fait cette réputation de manquer d'intelligence, nos entretiens avec lui, protestent contre cette opinion ; que de fois n'avons-nous pas trouvé, dans les fermes, des ouvra-

ges de littérature flamande ou hollandaise — les œuvres de Guido Gezelle par exemple — dénotant un réel souci de culture littéraire.

On conçoit combien les roueries de la politique allemande, exercée à la flatterie et aux fallacieuses promesses, eurent beau jeu dans un tel milieu : « le rêve de l'indépendance des Boers était aussi le rêve de l'Allemagne, ensemble, un jour, ils le réaliseraient et créeraient l'empire africain, allant du Cap au Congo et de Walfisch bay à Delagoa bay ».

On sait comment l'Allemagne a établi, un peu partout là-bas, des hameaux, églises, écoles, fermes, clubs, instituteurs, pasteurs teutons ; tout cela poursuivait, à travers le Transvaal et l'Orange, une œuvre de germanisation.

Personne n'y prenait garde et ce ne fut qu'au moment de la déclaration de guerre, en août 1914, que tout à coup les yeux s'ouvrirent.

Il est aujourd'hui prouvé, à toute évidence, que les phases décisives des intrigues teutonnes, en Afrique du Sud, remontent à 1913 et que les efforts immédiats en vue de susciter une rébellion chez les Boers datent de juin et juillet 1914. Ces faits établissent, à n'en pas douter, la préméditation de l'Allemagne à déclancher la guerre européenne.

Un commandant rebelle nommé Wolma-

rans, lançait à la date du trois août 1914, une proclamation, prévenant ses hommes qu'ils avaient à se préparer pour une mobilisation très prochaine, en vue de se rendre à la frontière du Sud-ouest allemand, où des armes et des munitions étaient préparées pour eux. Que voulait dire ce langage ? On ne le sut que trop bien par la suite.

Dans la région d'Upington, limitrophe de la frontière allemande, au nord de la province du Cap, les forces militaires de l'Union se trouvaient sous le commandement du colonel Salomon Maritz ; politicien autant qu'officier, Maritz était l'adversaire du gouvernement de Botha, il appartenait au parti nationaliste, dont le général Hertzog est le chef parlementaire. Maritz avait, dit-on, déclaré à diverses reprises à qui voulait l'entendre, que le jour où l'Angleterre entrerait dans une grande guerre européenne ou coloniale, serait pour le Transvaal et l'Oranje Vry Staat le jour de l'indépendance.

Dès avant le 2 août 1914, Maritz avait engagé des négociations suivies avec le gouverneur allemand de la colonie voisine ; entre ce dernier et le colonel boer — promu par le Kaiser, en vue de la solennité du contrat, au rang de général — fut signé au début de la guerre un traité solennel en sept articles dont voici la teneur :

« Entre le gouverneur du Sud-Ouest afri-
« cain agissant au nom de Sa Majesté l'Em-
« pereur d'Allemagne et le général Salomon
« G. Maritz, agissant au nom d'un groupe
« d'officiers et de commandos disposés à pro-
« clamer l'indépendance de l'Afrique du Sud,
« il a été convenu :

« 1° Le général Maritz proclamera l'indé-
« pendance de l'Afrique du Sud et déclarera
« la guerre à l'Angleterre.

« 2° Le gouverneur allemand, par tous les
« moyens en son pouvoir, soutiendra les for-
« ces boers dans leur lutte contre l'Angle-
« terre.

« 3° Le gouverneur allemand fera toutes
« les démarches nécessaires pour que l'indé-
« pendance de l'Union Sud Africaine soit
« reconnue par le gouvernement allemand et
« par le traité général de paix à signer en
« Europe.

« 4° En considération de l'aide prêtée par
« l'Allemagne, la baie dite « Walfisch bay »
« et ses îles, deviendront possessions alle-
« mandes.

« Le fleuve Orange sera la frontière entre
« la colonie de l'Ouest allemand et le Cap.

« 6° L'Allemagne ne s'opposera pas à l'oc-
« cupation par les Boers de Delagoa bay, ap-
« partenant au Portugal.

« 7° Si la rébellion échoue, les rebelles qui « se retireraient sur le territoire allemand « seront considérés et traités comme sujets « allemands. »

Il me paraît manquer à ce pacte un article huitième et dernier, stipulant ce qui devait advenir dans le cas où le Sud-Ouest africain cesserait d'être allemand.

Dès la déclaration de guerre en Europe, Maritz, de commun accord avec le gouverneur du South-West allemand, est le négociateur et l'organisateur de la rébellion; pendant des semaines, en août et septembre, il parvient à dissimuler son imposture ; aux injonctions pressantes du gouvernement de Prétoria, il donne des réponses dilatoires.

Mais voici que les troupes allemandes, dans leur impatience d'envahir l'Union Sud Africaine, commettent la faute de franchir les frontières du Cap, à Nakal et à Schuitdrift ; aussitôt Botha convoque le Parlement pour demander les crédits nécessaires en vue de la défense du territoire de l'Union et de la levée d'un corps expéditionnaire pour le South-West allemand.

Le Parlement donne à Botha son entière confiance et c'est alors que surgissent, en protestataires, les généraux Christian de Wet et Beyers, ce dernier commandant en chef de l'armée territoriale de l'Union. De Wet dans

l'Orange et Beyers au Transvaal tentent, partout, de soulever l'indignation populaire contre le gouvernement, coupable de faire la guerre, à une race sœur, une race amie, à laquelle les Boers sont unis par les liens de la plus étroite fraternité. Ecoutons le langage de Beyers: « Porter les armes contre le peuple allemand, si brave, si sympathique, serait nous couvrir d'une honte éternelle ; si cet acte impie devait s'accomplir, la malédiction de Dieu retomberait à jamais sur nous. » Ceci se passait à la veille du 15 septembre et le 15 septembre était « de dag » le jour.

Les plus influents et les plus décidés entre les rebelles, allaient se rencontrer, nombreux, au camp de Potchefstroom, où à leur tête viendrait se placer, espérait-on, de la Rey, le général éloquent et populaire, le guerrier aimé de tous, dont l'ascendant prestigieux entraînerait les masses. Après que de la Rey aurait eu hissé le « « vierkleur » les deux mille Boers en armes, devaient se diriger, par moitiés égales, vers l'Est et l'Ouest, les deux divisions grossissant, à chaque pas, de la foule des recrues se rangeant enthousiastes sous les plis du vieux drapeau de l'indépendance.

Cette date du 15 septembre avait été choisie parce qu'un visionnaire, dont la renommée est célèbre au Transvaal, avait vu, en songe,

sur un nuage sombre, apparaître le chiffre 15 et, en dessous, le général de la Rey suivi d'un char chargé de fleurs.

Le 15 septembre, au soir, Beyers, qui venait denvoyer, le matin même, sa démission de général des forces armées de l'Union, quittait Prétoria amenant, à côté de lui dans son automobile, le général de la Rey ; le chemin vers Potchefstroom les obligeait à traverser Johannesburg. Arrivés aux portes de cette dernière ville, la machine vient se heurter à un cordon de policiers, chargés d'arrêter trois voleurs, qui étaient signalés, fuyant avec leur butin, en automobile. Beyers, voyant la police, croit qu'on veut l'arrêter, il perd la tête et donne l'ordre au chauffeur de passer outre, à toute allure, malgré les sommations ; la police alors fait usage de ses armes et le général de la Rey, transpercé d'une balle, est tué sur le coup.

Au camp de Potchefstroom les rebelles étaient pleins d'ardeur et d'impatience ; la journée entière s'était passée en exercices de parade, car il fallait rendre d'exceptionnels honneurs militaires au grand général si fiévreusement attendu. Mais les heures s'écoulaient et déjà la déception, l'anxiété, le doute surgissaient dans les esprits, lorsque, tard dans la soirée, bride abattue, à l'entrée du camp, arrive une estafette ; bientôt on n'en-

tend qu'un immense cri de consternation : « de la Rey is dood geschiet » de la Rey est tué.

Le malheureux coup mortel qui avait atteint l'infortuné de la Rey semblait avoir touché la rébellion elle-même ; en quelques heures tout le camp affolé s'était dispersé à la débandade et tel major du nom de X..., qui le jour même avait démissionné, enfourchant son cheval se lançait au galop vers le bureau de poste voisin pour rattraper sa démission — trop tard ! le courrier était parti....

La première phase de la rébellion avait échoué.

De Wet dont la ténacité et la volonté sont proverbiales, n'était pas homme à laisser tomber les armes. On exploita la mort de de la Rey, on alla jusqu'à l'absurde, jusqu'à accuser Botha de l'avoir fait assassiner. Un service funèbre solennel, célébré à Prétoria, l'enterrement en grande pompe à Lichtenburg, furent l'occasion de manifestations politiques ; l'automobile dans lequel le général avait été tué, mis en exposition, devint un but de pèlerinages populaires.

Les généraux de Wet, Beyers et Kemps entreprirent alors, à travers le Transvaal et l'Orange une série de meetings et voulant maintenir leur propagande dans les limites de la légalité constitutionnelle, ils annoncè-

rent que le mouvement créé par eux n'avait qu'un but, protester contre le vote du Parlement, contre la guerre à l'Allemagne. Ce fut une campagne singulièrement agitée et troublée ; le pays des anciennes républiques est, paraît-il, la terre classique des meetings tumultueux ; il y eut accompagnement de bananes pourries, de pois de senteur, de vociférations, altercations et coups. Bientôt toute la région de Lichtenburg, Prétoria, Rustenburg, Kroonstad, Harrismith, Heidelberg fut sens dessus dessous. En même temps foule d'agents allemands avaient envahi le Transvaal et l'Orange pour faire connaître la « vérité » sur les événements d'Europe, vérité que les journaux, atteints par la censure, ne pouvaient pas dire. Cette « vérité » c'était l'apologie de l'Allemagne, la justification de la guerre contre notre petit pays traître à tous ses engagements, c'étaient surtout les calomnies abominables, disons le mot, les plus atroces, contre les Belges et la Belgique.

Le terrain étant ainsi préparé, aux premiers jours d'octobre, Maritz jette le masque, il réunit son commando, lui prêche la révolte, ordonne à ceux qui ne veulent pas le suivre de sortir des rangs ; sur six cents hommes, soixante s'avancent ; Maritz les fait arrêter et conduire à la frontière allemande où attendait un détachement de soldats du

Kaiser pour amener les loyalistes prisonniers à Windhoek.

En présence de ces événements le gouvernement de Prétoria se décide, enfin, à la date du 10 octobre, à proclamer l'état de siège. De Wet, qui ne circulait plus qu'avec une garde d'honneur de soixante hommes à cheval, semble être entré, lui aussi, dans la phase décisive, il organise des commandos dans l'Oranje Vry Staat, procède à des réquisitions, requiert les officiers de Kroonstad, Harrismith, Boshof, Bethléhem, et autres localités de l'Orange, de faire une levée d'hommes. Au Transvaal, Beyers, de son côté, s'agite vivement.

Le dix-huit octobre, à Lichtenburg, au moment où trois cents cavaliers des troupes régulières de l'Union, allaient s'embarquer pour Prétoria, surgit, devant la gare, un fidèle du général Beyers, le veldkornet Claassen ; se dressant sur ses étriers, il crie aux soldats « qui m'aime me suive » et s'élance au galop entraînant, instantanément, derrière lui cent cinquante cavaliers.

Ce même veldkornet lançait, six jours plus tard, dans son district la convocation suivante :

Octobre 24/14.

« Tous les citoyens de l'Union Sud Afri-
« caine, âgés de seize à soixante ans, sont

« requis d'avoir à se trouver, à Hakbosch,
« mardi, 27 octobre 1914, à huit heures du
« matin, avec cheval, selle, munitions, outre
« des provisions pour huit jours.

« Par ordre du commandant général Beyers,

I. E. Claassen.

V. K. »

A partir de ce moment c'est la révolution : toute circulation régulière est compromise, des rails de chemins de fer sont enlevés, les lignes télégraphiques coupées, les chevaux et le bétail requis à main armée, les magasins pillés ; des fermes brûlent, des ponts sautent.

Botha ayant épuisé toutes les tentatives d'arrangement amiable, après de nombreux efforts de conciliation par l'intermédiaire du vénéré président Steyn, l'ancien chef de la république d'Orange, après avoir tout tenté pour éviter la collision avec des frères du même sang, déclare qu'il va mettre fin à la rébellion par la force armée ; à ce moment encore il fait proclamer l'amnistie générale pour tous ceux qui feront acte de soumission, en rentrant immédiatement, dans leurs fermes. De Wet qui, à la date du 7 novembre, avait battu un faible commando de l'Union commandé par P. Cronje, répond à l'amnistie de Botha en posant ses conditions à lui, sous forme d'ultimatum : tout rentrera dans la

légalité, si le gouvernement de Prétoria renonce à la guerre contre l'Allemagne.

Dès ce moment la lutte entre les troupes régulières de l'Union et les commandos rebelles s'engage ; Botha mène les choses rondement ; Beyers est battu aux environs de Prétoria, à Potchefstroom, à Rustenburg, à Treurfonteyn où ses commandos sont dispersés et le général mis en fuite ; quelques jours plus tard au cours d'un engagement il tombe mortellement blessé.

De Wet, qui avait réuni sous ses ordres plus de cinq mille hommes, ne fut pas plus heureux ; battu dans divers engagements, voyant, chaque jour, ses rangs s'éclaircir du grand nombre de ceux qui s'en allaient faire leur soumission à Botha, il finit dans un échec complet et fut fait prisonnier.

La deuxième phase de la rébellion, échouait.

Restait Salomon Maritz.

« Le seize décembre de l'an de N.-S. 1914 » il lançait solennellement, sous son seing, l'ordre d'affranchissement des anciennes républiques Sud Africaines ; en même temps il constituait un gouvernement provisoire des républiques libres du Transvaal et de l'Orange; ce gouvernement était composé de Beyers, de Wet, Maritz, Kemps et Bezuidenhout.

Cet édit très long, écrit dans le vieux style hollandais de jadis, offre peu d'intérêt ; j'y relève cependant un article, qui éveille l'attention parce qu'il est une formule originale et simpliste du moratorium en temps de guerre :

« Toute réclamation d'ordre pécuniaire de « quelque nature qu'elle soit, est suspendue « jusque trois mois après la guerre et toutes « créances quelconques cesseront de porter « intérêt pendant le même laps de temps ».

Le suprême espoir de Maritz, était de voir tous les rebelles, isolés ou par groupes, rejoindre la frontière pour se fusionner avec les troupes allemandes et ainsi faire masse contre Botha. Maritz était sur ce point, en complet accord avec de Wet. Après ses premières défaites, quelques jours avant qu'il ne fût fait prisonnier, de Wet, avait prêché la même tactique à ses hommes : nous devons, disait-il, rejoindre Maritz et les Allemands qui tiennent à notre disposition outre de nombreux canons, des fusils, des munitions et de l'argent à discrétion ; alors, tous ensemble, nous irons à Prétoria, où le drapeau Anglais sera amené pour faire place au « Vierkleur ». Et comme des hommes de divers commandos très sceptiques quant à la réalisation de ce plan maugréaient et murmuraient, il ajouta : Que ceux qui ne veulent pas m'entendre ren-

trent chez eux, je poursuivrai ma route avec mon fidèle commando, si celui-ci m'abandonne, j'irai avec mes derniers amis, et quand il ne m'en restera plus, j'irai avec mes fils ; au besoin, Christian de Wet ira seul.

Que de mélancolie dans ces paroles, quels pressentiments amers ! Encore ne se doutait-il pas, qu'au lendemain même de ce discours, un de ses fils allait quitter les rangs, pour faire sa soumission à Botha.

Il y a quelque chose de dramatique dans le geste de ce héros du Transvaal, le grand de Wet, le général « fantôme », dont le monde entier admirait, naguère, la maîtrise et l'audace, jetant à la face de ses commandos, à la face des siens, l'orgueilleux défi de leur abandon.

On évoque malgré soi le souvenir immortel, de quelque autre infortuné politique, clamant au messager venu de Rome, ce cri de son orgueil et de son désespoir : — Va dire au Préteur, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage.

IV

Qu'allions-nous faire dans ce gâchis ?

On conçoit que ce n'est pas sans certaines appréhensions que nous nous posâmes la question.

Certes nous n'entendions pas en Afrique, faire de la politique, et nous étions bien décidés à nous en abstenir. Mais il fallait défendre la Belgique contre les calomnies allemandes et dire aux populations de l'Union les souffrances imméritées et l'immense misère où la barbarie teutonne avait plongé notre patrie. Or, nous venons de le voir, le parti de la rébellion, en Afrique du sud, se faisait le champion d'une politique nettement favorable aux Allemands et l'idée « pro German » avait pris place à la base même de son programme.

En cas de succès, notre mission ne devait elle pas, malgré nous, avoir des conséquences politiques sérieuses ? Les dirigeants le tolèreraient-ils ? Allions-nous, délégués officiels de la Belgique, au devant d'une série de

meetings tumultueux et violents, légendaires au Transvaal?

Autant de questions, autant de points d'interrogation.

Il n'étonnera personne, que le consul général en Afrique d'une des grandes puissances européennes ait rédigé, à ce moment, pour son gouvernement, un rapport conçu en ces termes : « Une mission officielle envoyée par le gouvernement Belge vient de débarquer à Capetown ; le but de cette mission est de faire échec à la campagne de mensonges et de calomnies poursuivie partout ici contre la nation et les citoyens belges. Vu l'agitation des esprits et la situation très troublée de l'Union, je doute que les délégués belges puissent aller fort loin dans l'accomplissement de leur mission, courageuse sans doute, mais des plus aléatoires ».

Trois jours après avoir débarqué, je recevais d'un leader Boer une lettre que je traduis.

« Très honoré frère de race

« Voici une semaine, à peine, que votre « arrivée, ici, nous fut annoncée par les « journaux.

« Quel peut bien être l'objet de votre « visite ?

« Voulez-vous nous faire oublier l'épou-

« vantable guerre de 1899-1902, dont le sou-
« venir nous hante, comme si elle datait
« d'hier, une guerre qui crucifia une popula-
« tion de Boers paisibles, attachés à leurs
« traditions et à leur langue et cela pour les
« sacrifier à la cupidité de quelques million-
« naires ? Que votre première visite soit pour
« l'impressionnant monument de Bloemfon-
« teyn, qui a immortalisé, à jamais, les cri-
« mes odieux commis contre les Boers de la
« République.

« Nous vivons ici, en ce moment, sous des
« lois sévères ; tous ouvrages traitant de la
« guerre des Boers sont interdits.

« Et nous sommes inondés de pamphlets
« distribués par Prétoria au sujet de préten-
« dues atrocités allemandes. Vous voulez,
« sans aucun doute, vous adresser au public
« Sud Africain, dans votre belle langue fla-
« mande, mais alors pour tous ceux qui ne
« vous comprendront pas, votre mission res-
« tera stérile. Pour ceux qui vous compren-
« dront — les vrais Africains — qui toujours
« luttèrent pour les droits de la langue et de
« la nationalité, votre mission n'apparaît-elle
« pas, comme devant les frapper au cœur ?

« Lisez les ouvrages de l'homme qui est
« venu vous saluer au bateau, M. Reitz, *Un*
« *siècle d'injustice,* et « *Comment ils surent*
« *mourir* » , de Jordaan. Ayez pitié de notre

« pauvre peuple opprimé; ne venez pas aggra-
« ver nos souffrances. Comme un fier et noble
« fils de la Flandre, ne permettez pas qu'on
« se serve de vous contre vos frères de race ;
« à l'exemple du député belge Louis Franck,
« qui était ici, il y a quelques semaines,
« réconfortez notre peuple, encouragez-le
« dans sa lutte pour sa langue et pour son
« droit.

« Avec haute estime

« votre serviteur.

« *(Signature)* »

« *P. S.* — Sir X... est, pour votre gouverne,
« hélas, un homme égaré. Son titre de Sir en
« dit d'ailleurs assez ; pas un Africain, digne
« de ce nom, ne voudrait le porter ».

Ecrite dans une belle langue, se rapprochant bien plus du flamand que du hollandais, cette lettre, dans sa forme énergique, un peu rude mais courtoise quand même, révèle un état d'âme inquiet et ombrageux vis à vis de la mission belge. Elle disait du même coup, combien était épineuse et délicate notre situation vis à vis des Boers.

Après avoir pris langue chez ceux qui pouvaient nous éclairer, après de nombreuses visites aux autorités, ayant examiné et pesé toutes choses, nous décidâmes de tenter à

toute allure un raid à travers l'Afrique du sud et de visiter, en deux mois, les principales localités des immenses territoires de l'Union. On nous objecta la fatigue, les chaleurs dont nous n'avions probablement pas idée, les difficultés du voyage, la lenteur des communications, les incidents possibles ; tout cela nous parut secondaire en présence de cette conviction, que nous nous étions faite, que pour réussir, pour atteindre le but, il fallait marcher vite et sans tergiverser.

***

Notre premier meeting avait lieu à Stellenbosch. C'est un centre boer important, sis à soixante kilomètres de Capetown, milieu intellectuel où se donne l'enseignement du degré supérieur, où la vieille langue hollandaise est cultivée avec amour ; c'est aussi le siège du séminaire calviniste, d'où partent les pasteurs dans toutes les directions, y entretenant cet esprit religieux des ancêtres, ce culte de la race et de la langue, dont les Afrikaanders sont de fervents fidèles. Stellenbosch est l'*Alma Mater* des Boers. Il y a, en Afrique, une expression très caractéristique, on dit « den Stellenboschen geest » l'esprit de Stellenbosch, pour marquer le sentiment frondeur, très exclusif en matière de langue,

et un peu anti-britannique de certaine jeunesse boer. L'importance de ce premier meeting était capitale ; de la réussite ou de l'insuccès pouvait dépendre l'avenir de notre mission et je sentais, avec quelque inquiétude, le poids troublant de la responsabilité qui pesait sur nous.

Partis de Capetown à sept heures du matin, nous arrivons vers neuf heures et demie à Stellenbosch ; le bourgmestre nous attend à la gare et, en automobile, nous conduit chez lui, où a lieu une réception. Société assez nombreuse, accueil affable où la curiosité de nous voir et de nous parler est, visiblement le souci de tous.

Dans la perspective d'une avenue boisée et fleurie, sur la terrasse du home, encadrée d'héliotropes odorants et de grenadiers cramoisis, j'étais comblé d'attentions et de douceurs par la gentille hôtesse de la maison, quand, tout à coup, celle-ci, cédant son siège, me présente une des sommités du professorat de Stellenbosch. Sans autre forme de procès, en bonne langue hollandaise familière et correcte, me voici vivement pris à partie: « Ne « comprenez-vous donc pas quelle besogne « on vous fait faire ici ? Un grand mouve- « ment, qui peut encore réussir, se produit en « Afrique du sud. Nous poursuivons notre « libération du joug de l'étranger ; la puis-

« sante Allemagne nous y pousse et veut
« nous aider par tous les moyens en son pou-
« voir. Et vous qui êtes nos frères de race
« vous venez contrarier cet effort ; vous allez
« jeter le trouble, l'indécision dans les
« milieux boers. Songez donc, que le senti-
« ment pro-allemand est indispensable à
« notre succès ! »

Cela était dit avec émotion, il y avait des larmes dans la voix. Je répondis, en substance : « Nous venons chez vous comme les Boers sont venus chez nous en 1902 ; vous souffriez alors amèrement, nous souffrons cent fois plus aujourd'hui. Non seulement les Allemands nous martyrisent, mais par l'organe de leurs émissaires, ils nous calomnient, nous dépeignant comme des dégénérés, des coupables, seuls responsables de tous les maux qui affligent la Belgique. Nous devons à notre honneur devant le monde, au vieux renom de la race flamande, de confondre les mensonges allemands. Les délégués belges s'en vont, par l'univers entier, publier la vérité et confondre l'imposture et, vous, nos frères de race vous nous repousseriez ? Ce serait une honte en même temps que la plus noire ingratitude ! ». Mon interlocuteur, visiblement étonné de ma vivacité et de mon émotion à moi, ne trouva à répondre que ceci : Quel dommage que le moment soit si peu opportun, croyez-moi,

vous venez comme un chien anglais dans le jeu de quilles des Boers.

Mais le maire nous faisait signe, l'heure du meeting avait sonné.

Six cents auditeurs emplissent la grande salle de la maison commune, femmes et hommes, ceux-ci barbus, du type boer bien connu, dans une attitude passive et dolente, les yeux mobiles et fureteurs ; la jeunesse est debout dans le fond de la salle, attentive à tout, nerveuse. Nous sommes escortés sur l'estrade d'une vingtaine de notabilités ; l'assemblée, toutes têtes dressées, fixe sur le cortège qui nous suit, un œil interrogateur et par moments on voit entre voisins les coudes se heurter d'un choc brusque, en signe d'étonnement de voir apparaître un tel et tel autre. Il paraît que ceux qui prennent place derrière les orateurs affirment, ouvertement, leurs sympathies pour eux et le public, à nous voir ainsi encadrés, en est visiblement stupéfait. Inutile de dire que je n'aperçus pas, sur l'estrade, mon professeur de tantôt.

Le bourgmestre en un discours sobre mais cordial nous présente ; je scrute rapidement l'auditoire. J'ai devant moi un public, mi citadin, mi agricole, manifestement désemparé, entraîné là, moins par sympathie que par la curiosité de nous voir et de nous entendre,

public inquiet, hésitant, devant lequel il n'y avait pas une faute à commettre. Tandis que le bourgmestre faisait son discours et que déjà j'étais debout me vient cette réflexion singulière : on dirait que la mission belge est quelque chose comme le fruit de l'arbre du bien et du mal...

Mon cœur battait à se rompre et cela donna à ma voix des intonations émues et tremblantes qui firent impression ; toutes les oreilles étaient tendues et les accents de la langue flamande, que pour la plupart ils ne connaissaient que par les livres, ces intonations si différentes des leurs et cependant si semblables, établirent d'emblée, un courant de bienveillante attention. Je parlai longuement de ma Flandre, ma blonde Flandre, si belle, si riche, si prospère, parée de ses monuments merveilleux, auréolée de son histoire fameuse. Je parlai de ses habitants paisibles, de ses paysans, ses boers à elle, pourvoyeurs de l'abondance des greniers, travailleurs inlassables, arrachant à l'inculture, jusqu'au dernier pouce du terroir. Je parlai de l'humble foyer flamand, asile d'une paix insoupçonnée où, le soir venu, sous le large manteau de la cheminée, se rassemblent, se reposent, rient et prient en commun, ces familles de braves gens, les plus doux, les plus pacifiques qui soient au monde. Je parle des femmes affreu-

sement diffamées par les émissaires teutons en Afrique, nos femmes accusées d'avoir crevé les yeux et coupé les oreilles des blessés allemands.

Oh! cet outrage à nos vaillantes et dignes et sublimes femmes belges ! Pour qui les a vues de près, leur vie paisible et provinciale, orientée vers les douceurs de la vie domestique, pour qui connaît leurs mœurs simples, leur cœur sensible et dévoué, pour qui sait avec quelle fière abnégation elles acceptent les lourdes charges des familles nombreuses et combien elles sont bonnes, hospitalières et généreuses, cette calomnie, cette diffamation est la plus révoltante, la plus atroce des infamies.

Quand je retraçai, à grands traits, l'invasion des barbares, Malines, Termonde, Louvain, Dixmude, Nieuport, Furnes, Ypres, les richesses volées ou anéanties, les trésors d'art réduits en cendre, les populations paisibles torturées, exterminées, chassées, la rapine, le meurtre, l'incendie ravageant, détruisant tout, les civils martyrisés, les prêtres ignominieusement assassinés, il y eut dans l'auditoire une émotion intense et par moments comme un frisson d'horreur.

Visiblement la cause était gagnée.

Je terminai, simplement, par ces mots : « Je suis venu vous dire la vérité, toute la

vérité, rien que la vérité ; maintenant je vous fais nos juges et je vous demande : en âme et conscience devant Dieu et devant les hommes, ne devez-vous pas votre horreur et votre mépris au barbare allemand et votre pitié, votre estime, vos ardentes sympathies à ma chère Flandre, meurtrie et crucifiée. »

O ma Flandre ! que n'as-tu entendu l'explosion d'enthousiasme, que n'as-tu vu l'élan de sincérité de ces braves Boers, qui avaient douté de toi, de ta loyauté, de ton vieux renom et qui, soudain, te restituaient toute leur estime, tout leur amour !

Mon collègue, dans un discours d'une belle éloquence, sut aviver encore à un haut degré l'émotion de l'auditoire, il fut très applaudi ; quand nous quittâmes la salle, le public qui s'était attroupé dans la rue, nous salua derechef de ses chaleureuses acclamations.

***

Aux environs de Stellenbosch réside le plus grand homme d'Etat d'Afrique, Mr J. X. Merriman, le *old great man* de l'Union ; il nous avait fait l'honneur d'une invitation à dîner. Par une route étroite, pittoresque, isolée, nous roulons en automobile, à même les vignobles aux grappes pesantes, qui tapissent de leur opulence la vallée et les coteaux. Au fond du val, sous les ombrages drus d'arbres sécu-

laires, dans une paix indicible, se trouve « Schoongezicht » le vieux cottage hollandais où habitent Monsieur et Madame Merriman ; villa simple, un seul étage ; deux pignons cintrés aux verrines menues et plombées, jettent leur note vive de blancheur dans le cadre des solennelles frondaisons. Une eau qui clapote, près du seuil d'entrée, fait son petit bruit humide, donnant une illusion de fraîcheur. Tout autour, au milieu des plantes tropicales, élégantes et décoratives, des arbres fruitiers, aux espèces les plus rares, puis les vignes qui s'éloignent, en escaladant les coteaux, jusque là-bas au pied d'un pic, haut de deux mille mètres, au sommet infléchi, un délicieux diminutif du Cervin, s'enlevant, en vif relief, sur un cirque de montagnes qui s'estompent dans les lointains bleutés.

Beauté, solitude, douceur, repos.

On a dit à propos de l'Alhambra de Grenade, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la science du maître qui conçut cette merveille ou le génie de l'artiste qui trouva le divin emplacement du palais des rois Maures. Je dirais volontiers de Monsieur Merriman que, malgré sa longue et brillante carrière, rien, comme le choix du site de « Schoongezicht », ne prouve chez lui, autant de bon goût, d'intelligente sélection et de souriante philosophie.

L'ancien « premier » nous reçoit avec simplicité ; chaude poignée de main, cordiale bienvenue. Plus de six pieds de haut, large d'épaules, un peu voûté sous ses soixante-douze ans, l'œil brun pénétrant, cheveux gris de fer, très vif d'allure, avec une grande aisance d'attitude et de geste, il y a, chez lui, je ne sais quelle distinction qui décèle, d'emblée, un homme de haute et belle valeur. Sa voix fine, aux notes étendues, timbrée clair, est de celles qui, dans les élans de l'éloquence ou les ironies de l'humour, ont des inflexions et des nuances, précieuses pour l'orateur. Lady Merriman, qui rappelle le beau type hollandais, semble faite pour présider un salon : simplicité, dignité, affabilité, conversation, art de savoir faire causer tout le monde et de donner à chacun son tour, une façon très distinguée de modérer ceux qui veulent parler seuls ou trop, manière exquise de mettre les gens à l'aise, elle est vraiment la femme d'élection d'un homme d'Etat. Lady Merriman parle un hollandais à la fois très aisé et très pur.

Intérieur vieux et cossu d'une antique, précieuse petite boîte ; salle à manger basse, intime, large, accueillante, aux vénérables lambris de chêne, bureau qui est une vaste bibliothèque avec quelques photos et de rares bibelots, parmi lesquels un précieux coffret

en argent, cadeau du roi d'Angleterre. Si ces murs et ces vieux livres pouvaient parler ! Ce serait un demi-siècle d'histoire d'Afrique qu'ils évoqueraient, cette histoire mouvementée, angoissée, romanesque, dont il n'y a pas une page qui ne porte la signature ou le paraphe ou la griffe — acérée parfois — de J. X. Merriman.

Quelles heures inoubliables nous passâmes là, en tête à tête avec l'illustre homme d'Etat, dont la conversation tantôt grave, tantôt légère et spirituelle, révèle les qualités brillantes d'une intelligence vive, primesautière, aux connaissances les plus étendues.

Viticulteur, arboriculteur, pomologiste, maraîcher, Monsieur Merriman, en vrai leader colonial, veut montrer à tous, par son exemple, que, sous le climat sud-africain, il n'est pas un effort qui ne soit couronné de succès ; il pourrait, lui qui adore les classiques, inscrire au fronton de « Schoongezicht » cette pensée de Virgile : *Carpent tua poma nepotes.*

Le domaine dont le propriétaire nous fait les honneurs avec une réelle fierté, produit des vins renommés et des fruits savoureux. Comme autrefois les licteurs chargés de porter les insignes de la dictature, trouvèrent Cincinnatus derrière sa charrue, ainsi les émissaires officiels de Prétoria ou du Cap trouvent le

« Right Honourable » en tablier de travail, la serpe ou le sécateur à la main.

En quittant « Schoongezicht » salué par l'aimable sourire de Madame Merriman, j'emporte à jamais, dans ma mémoire, la haute figure de l'illustre homme d'Etat, cette figure intelligente, énergique, avivée d'un sourire étrange, de fine ironie, le sourire énigmatique qu'un artiste de la vieille Egypte, fixa sur les lèvres de Ramsès II, en un marbre voué à l'immortalité.

Nous rentrons à Capetown par le train du soir, un peu las d'avoir porté le poids du jour qui fut pesant et de la chaleur qui fut atroce, mais heureux d'avoir obtenu un premier et sérieux succès dans la campagne qui s'engageait, heureux aussi d'avoir gagné la sympathie de l'homme d'Etat le plus considérable et le plus considéré du parlement Sud Africain.

Nous eûmes une bonne presse; les journaux, en grands caractères, annonçaient le compte rendu du meeting de Stellenbosch ; unanimement ils constataient l'enthousiasme des auditeurs et faisaient le plus vif éloge de la délégation belge. Notre succès fit grande impression à Capetown et l'Agence Reuter envoya par câble à Londres, la nouvelle que les délégués belges, lors de leur premier meeting, s'étaient fait acclamer à Stellenbosch, « important cen-

tre boer ». Les journaux de langue hollandaise ne furent pas les derniers à vanter nos discours et à dire l'impression profonde produite sur les auditeurs, à la révélation des actes de barbarie commis en Belgique par les Allemands. Ceci surtout était important car les Afrikaanders du Transvaal et de l'Orange allaient apprendre ainsi, de leurs propres organes, le résultat de nos débuts et peut-être modeler leurs sentiments sur ceux de nos premiers auditeurs boers. Stellenbosch avait parlé !

Le lendemain, tandis que je restai à Capetown pour prendre les arrangements définitifs en vue de notre long voyage à travers l'Union, mon collègue voulut bien se rendre, seul, à Paarl, un important centre industriel où sous la présidence du bourgmestre Monsieur S. de Villiers, avait lieu l'après-midi, un meeting en plein air.

J'eus quelques remords, le soir, en voyant rentrer mon collègue, anéanti, presque aphone, mais enchanté du résultat obtenu. Sous un soleil torride, par quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit, devant six cents auditeurs, le docteur Van de Perre avait parlé pendant deux heures au milieu de l'enthousiasme croissant des Afrikaanders accourus pour l'entendre.

Décidément les choses débutaient bien; mais cette aphonie...

V

Capetown est presque exclusivement une ville de langue anglaise et nous n'avions à y convertir personne ; les clubs nous avaient ouvert leurs portes, les bourgeois leurs foyers et, dans les rues, où, dès le second jour, nos physionomies étaient connues, les marques de déférence et de sympathie se multipliaient à plaisir.

Le « mass meeting » de Capetown fut plutôt une grandiose manifestation, une représentation de gala, pour magnifier « la Belgique Héroïque ». J'y fus mis à une cruelle épreuve; le bourgmestre avait tant insisté pour qu'il y eût un discours en langue anglaise, que je finis par m'offrir en victime expiatoire sur l'autel de la civilité. Je ne sais ce qui m'étonna le plus, en cette conjoncture, ou de m'entendre, pour la première fois, discourir en anglais, ou de constater qu'on me comprenait, que, non pas à contretemps, mais aux bonnes places on m'applaudissait avec chaleur.

Longtemps avant huit heures et demie du soir, l'Hôtel de Ville, vaste bâtiment élégant,

en Renaissance italienne, était envahi par la foule ; en vue d'endiguer la cohue, les deux mille cinq cents places assises du hall communal, avaient été surtaxées au bénéfice de l'assistance des Belges, elles furent enlevées dès la première heure. Il fallut fermer les portes après que plus de sept cents auditeurs eurent pris d'assaut les dernières places debout ; au delà de vingt mille francs furent versés ce soir-là dans la caisse du « relief fund » belge.

Imaginez une salle immense, large et profonde, aux vastes balcons en saillie, éclatante de blancheur, inondée de lumière, un entassement de trois mille deux cents auditeurs en habits de gala, les dames en grande toilette, une constellation de diamants sur les épaules nues, des orgues puissantes jouant la *Brabançonne* au milieu d'acclamations enfiévrées tandis que, par une petite porte dérobée du fond, s'avançaient, sur une large estrade, les deux délégués belges escortés, seulement, de Monsieur John Parker, le premier magistrat de la cité, sir Frédéric de Waal, le premier fonctionnaire de la province et le Right honourable J. X. Merriman, le premier citoyen du pays.

Tout ce que Capetown compte de personnalités éminentes, toutes les classes de la société, étaient représentées là ; au premier rang nombre de députés et sénateurs, à leur tête sir

Thomas Smartt, chef du parti Unioniste ; l'archevêque de Capetown, l'évêque, un grand nombre de membres de la magistrature et du barreau dont le président de la haute Cour sir Henry Juta.

Au milieu d'un silence impressionnant le bourgmestre prend la parole ; il dit :

« C'est un privilège dont nous estimons tout le prix d'accueillir au milieu de nous, deux citoyens de la noble Belgique; à ma droite se trouve Monsieur l'avocat Standaert, bâtonnier de l'ordre des avocats et député au Parlement pour Bruges, à ma gauche Monsieur le docteur Van de Perre, député pour Anvers.

De toute notre âme, nous leur souhaitons une cordiale et sympathique bienvenue ! Nous leur offrons nos profondes condoléances pour l'immense malheur national qui les frappe. Dans l'affreuse tragédie qui les amène au milieu de nous, nous leur disons notre admiration pour l'héroïsme avec lequel les vaillants soldats de la glorieuse armée belge ont combattu pour le droit et pour la liberté, nous leur disons la fierté qui est la nôtre, d'être les alliés d'une telle cause.

La Belgique est un petit pays, si petit, que nous autres Africains, nous avons quelque peine à nous l'imaginer ; si on le transplantait chez nous il couvrirait seulement les quelques milles carrés qui relient la mer à Worcester.

Mais si la Belgique est petite en superficie elle comptera, désormais, parmi les plus grandes nations du monde, car elle a conquis une gloire immortelle, dans cette lutte pour son indépendance et pour son âme nationale. Au milieu de pertes immenses et de ruines qui défient l'imagination brille pur et intact son honneur !

Quelle honte pour la Germanie d'avoir assailli cette noble petite Belgique, d'avoir, en même temps, violé ses engagements et son honneur. L'Allemagne qui fut une grande nation, à l'organisation puissante, à l'âme religieuse, élevée, succombe aujourd'hui dans l'idolâtrie ; elle s'est fait un dieu de son armée et ce faux dieu n'est qu'une idole symbole de tyrannie et d'oppression des peuples.

L'immense assemblée que je vois réunie ici n'est dominée ni par la haine de l'Allemagne ni par un vain sentiment de curiosité, mais par un immense amour pour la Belgique. Nous venons ici pour entendre les envoyés du Gouvernement belge nous dire la vérité sur les événements qui se sont déroulés dans la lointaine Europe et, aussi, pour nous associer au noble geste de la mère-patrie et de l'Empire britannique, en vue de rejeter l'envahisseur de la Belgique au delà de ses frontières. Nous sommes fiers de notre jeunesse en khaki partie pour le continent, mais il en faut toujours davantage. Lord Kitchener en demande un million

de plus, il les aura ! C'est à ce prix seulement que nous verrons la petite Belgique délivrée de son cruel oppresseur et passer de la nuit la plus sombre et la plus tragique de son histoire, dans les clartés et les splendeurs de midi. »

Cela fut dit simplement, avec une éloquente bonhommie en même temps qu'une très grande autorité.

Voici mon tour venu de parler et... de parler anglais.

Un journal ayant donné le compte-rendu très complet de mon discours — ce qui prouve qu'il m'avait compris — le fit précéder des impressions suivantes : « Lorsque le leader de la délégation belge se dresse à la « platform », grand, élancé, svelte dans son habit où brille l'ordre national belge, une immense et longue acclamation le salue ; elle impressionne l'orateur qui, visiblement, se raidit contre l'émotion. Puis un silence, un silence de tombe. Le maire ayant annoncé, avec humour, que les délégués belges avaient appris la langue anglaise sur le bateau et que l'un d'eux, M. Standaert, parlerait en anglais, l'auditoire comprit que, pour lui être agréable, l'orateur allait faire un grand et sans doute pénible effort. Le public reconnaissant semblait craindre que le moindre chuchotement eût pu être un sujet de trouble. La voix claire, chaude, bien timbrée s'éleva dans un silence solennel et le langage

d'un exostisme singulier, aux consonnances étrangères, fut cependant compris de tous, pas un mot n'échappait. D'abord on hésita à applaudir crainte de troubler cet émouvant discours, mais bientôt les « cheers » partirent tout seuls jusqu'à ce que, vers la fin, il fût question du roi Albert, alors la scène d'enthousiasme fut réellement empoignante et inoubliable. »

Voici mon discours :

« Monsieur le Maire, Messeigneurs,
Mesdames, Messieurs,

Je ne saurais dire l'émotion que j'éprouve à remercier Son Honneur le Maire pour son éloquent discours, pour ses paroles bienveillantes et chaleureuses et cette immense assemblée pour son accueil tout vibrant de sympathie et d'enthousiasme.

Je suis désolé de ne pouvoir m'exprimer couramment en anglais ; nous ne nous sommes appliqués, mon collègue et moi, à l'étude de la langue anglaise que depuis fort peu de temps et s'il fallait s'en excuser, je dirais que nous ne pouvions prévoir qu'un jour viendrait où la Grande-Bretagne et la petite Belgique seraient des alliées. M'exprimer en anglais est pour moi une manière d'aventure que j'ose néanmoins tenter, par déférence pour vous et parce que, je le sais, toute votre indulgence est acquise,

au *maiden speech* d'un nouveau-né à la langue anglaise.

Il n'est pas besoin que je vous dise combien nous nous sentons hautement honorés d'avoir été choisis en qualité de délégués du gouvernement belge, pour venir, en mission officielle auprès des populations si distinguées et si actives de l'Afrique du Sud.

Nous sommes les envoyés d'une noble et généreuse nation, hier la plus prospère et la plus heureuse du vieux continent, aujourd'hui ravagée par le fer et par le feu, souillée par l'ignominie et le crime, à peine encore un lambeau de Patrie, désolée, tourmentée, détruite. Nos cités magnifiques, Louvain, Malines, Termonde, nos villes séculaires Dixmude, Nieuport, Furnes, Ypres, avec leurs vénérables monuments, qui depuis sept cents ans et plus, étaient l'orgueil du peuple flamand, joyaux d'art qui forcèrent le respect des barbares de tous les temps, ne sont plus que ruines, cendre, poussière, car un nouveau barbare, celui du XXe siècle, y a passé ! La prospérité de nos industries, l'activité de nos manufactures, l'abondance de nos marchés, la richesse de nos fermes, la beauté de notre cheptel fameux dans l'univers entier, tout cela est réduit à rien, volé, détruit, exterminé.

Ah ! si vous aviez vu, comme je l'ai vu, la fuite éperdue des milliers et des milliers de

malheureux, sans foyers et sans biens, chassés de Louvain, de Malines, Termonde, Aerschot ! Ils s'en allaient, errants par les routes, affolés de terreur, fuyant à travers les rues et les chemins ; des mères traînant derrière elles cinq, six, sept enfants hâves, exténués, en loques, des vieillards hagards, ayant toujours dans les yeux les horreurs dont ils avaient été témoins, des jeunes filles, les cheveux au vent, comme hébétées des brutalités dont elles furent victimes, tous ces infortunés traînant derrière eux quelques hardes rassemblées en mille hâte. Et sur ce peuple incliné sous un vent de misère, sur ces foules tragiques, passait je ne sais quel souffle d'une terreur haletante, voisine de la folie. Celui qui a vu cela, ces mères, ces filles, ces enfants, ces vieillards, en gardera, à jamais, dans la mémoire et dans les yeux le souvenir angoissant, l'horrible tableau.

Et voici que l'ennemi infâme, non content de nous avoir dépouillés et martyrisés, veut nous calomnier, nous diffamer ; dans la hantise de se laver de sa turpitude, il accuse et noircit sa victime, il cherche à nous honnir ; après avoir tout volé, il veut encore nous ravir notre honneur. Mais cela ne sera pas ! Tant qu'il restera au dernier Belge un dernier souffle de voix, la protestation montera, indignée et vengeresse et les envoyés de la Belgique s'en iront de toutes parts, en Amérique, au Canada, en Italie, en

Roumanie, en Espagne, en Suisse, en Afrique, dénoncer au monde civilisé les cruautés et la barbarie de l'Allemagne.

Ici même les émissaires allemands sont venus vous dire que la Belgique avait méconnu sa neutralité, que, d'accord avec les ennemis de l'Allemagne, l'armée belge avait ouvert les hostilités comme avant-garde de l'armée française. Et ne voyons-nous pas, aujourd'hui, quatre-vingt-treize professeurs des Universités allemandes proclamer et signer de leurs mains, dans une adresse solennelle au peuple américain, que c'est la Belgique qui a fomenté la guerre et a menacé l'Allemagne!

Ma réponse sera très simple : ou bien ces professeurs n'ont pas lu ce qu'ils ont signé ou bien ils prennent les Américains pour des ânes ; je suis trop poli pour dire qu'ils ont, consciemment, signé leurs propres mensonges.

Est-ce que, en dépit de tous les savants d'Allemagne, les faits ne sont pas plus forts que les arguties ?

Le premier ministre d'Italie — dont la parole ne saurait être suspecte puisqu'il est toujours l'allié des puissances centrales — a reconnu devant le Parlement à Rome, que c'est l'Allemagne qui a déclaré la guerre en même temps qu'elle envahissait la Belgique.

Le général von Emmich, commandant en chef de l'armée de la Meuse, au moment de

fouler le sol belge a lancé une proclamation débutant par ces mots :

« Au Peuple Belge,

« J'éprouve le plus grand regret que l'armée « allemande se trouve dans l'obligation de « devoir franchir la frontière de la Belgique. »

Le général von Bülow, commandant en chef la seconde armée, disait, dans sa proclamation du 19 août :

« A la Nation Belge,

« Nous avons été obligés de pénétrer sur le « territoire belge en vue de sauvegarder les « intérêts de la défense nationale. »

Ce langage, ces regrets, ne sont-ils pas l'aveu formel d'une violation de territoire, non provoquée, mais excusée aux yeux de l'Allemagne par l'intérêt supérieur de sa défense ?

Aussi bien, à la date du 4 août, le chancelier de l'Empire, von Bethmiann Hollweg, n'a-t-il pas, formellement, en plein Reichstag, reconnu le bon droit de la Belgique ? « Nos troupes, « disait-il, ont occupé Luxembourg et peut- « être, déjà, la Belgique. Ceci est en opposition « avec le droit international... Nous sommes « obligés de passer outre aux justes protesta- « tions de la Belgique. »

Les justes protestations de la Belgique — n'est-ce pas l'aveu le mieux caractérisé ?

Par ailleurs tous ceux qui ont suivi en ces quinze dernières années, les évolutions de la politique internationale, savent très bien que ni la France ni la Grande-Bretagne ne menaçaient la paix de l'Europe et de laborieuses négociations, poursuivies entre l'Angleterre et la Russie proposant à l'Allemagne la limitation des armements, prouvent que l'Entente cordiale n'avait d'autre but que la paix, tandis que la Germanie ne rêvait que militarisme et batailles.

L'horrible guerre a surgi de la politique germanique comme le fruit vient de la fleur et lorsque le 4 août 1914 l'Allemagne demandait, à sir Edward Grey, de garder une neutralité bienveillante, elle lui demandait, en définitive, de renoncer à la politique traditionnelle de l'Angleterre, de renier sa signature et ses obligations vis à vis de la Belgique, cependant qu'une France mutilée et une Russie vaincue feraient du Germain, l'arbitre souverain de l'Europe.

Mais déjà la Belgique avait fait au grossier colosse la fière réponse que lui commandait l'honneur et, au Teuton exigeant brutalement un libre passage vers Paris, elle avait dit : La Belgique n'est pas un chemin, la Belgique est une nation.

Et de même sir Edward Grey avait fait répondre par l'Ambassadeur de Sa Majesté Bri-

tannique à Berlin : « L'Angleterre est décidée à faire respecter la neutralité de la Belgique ; un traité formel l'y oblige; si l'Angleterre agissait autrement sa signature n'aurait plus de valeur. »

Quel réconfortant spectacle que celui du grand Empire et de la toute petite nation s'efforçant de faire comprendre au colosse germanique que, pour les peuples comme pour les individus, il existe encore, de par le monde, quelque chose qui s'appelle la conscience.

Mais ce langage ne pouvait atteindre le niveau de la « Kultur » et vous connaissez la réponse du Teuton à l'ambassadeur anglais : « la neutralité de la Belgique ? Un mot, sans grande valeur, surtout en temps de guerre ! Le traité garantissant l'intégrité du territoire Belge ? Un acte sans conséquences, quelque chose comme un « scrap of paper », un chiffon de papier ».

Oh ! ce chiffon de papier ! Il restera collé aux flancs de la Germanie comme une tunique de Nessus qu'elle ne dépouillera jamais. Les contrats de l'Allemagne, ses promesses, ses engagements, autant en emporte le vent, ce ne sont que chiffons de papier.

Ne voyez-vous pas que c'est là un retour, en droite ligne, aux temps de la barbarie ? Qu'est-ce donc qui caractérise la civilisation moderne, si ce n'est le droit primant la force, la

sainteté du contrat se substituant au pugilat et au brigandage? Qu'est-ce, dites-moi, qui distingue le sauvage de l'homme civilisé si ce n'est le culte de l'honneur, le respect des engagements souscrits ? Admettez un instant, comme loi universelle, la théorie du chiffon de papier : il n'y a plus de signature, il n'y a plus de contrats, il n'y a plus de justice, c'est la faillite du Droit ! Et là où il n'y a plus le Droit, c'est le pays dégénéré, le peuple sauvage, Dingan et Selikat dictant la loi, c'est le retour aux temps primitifs de la brutalité.

Quand les alliés disent qu'ils luttent pour la civilisation du monde, comme ils disent vrai ; quand on affirme que les alliés combattent les Huns du XXe siècle, comme c'est bien cela ! Et encore, c'est peut-être médire des Huns, les barbares qui, au Ve siècle, infestèrent l'Europe ne méritent pas cet outrage. S'ils avaient joui, les Huns, de quinze siècles de civilisation en plus, ils eussent rougi d'étaler aux yeux d'un temps comme le nôtre un tel déchaînement d'iniquités et de cruautés.

Ce sera, devant l'histoire, l'éternel orgueil de la Belgique, d'avoir tout sacrifié, d'avoir offert même sa vie, pour la cause de l'humanité et de la civilisation ! Et ce sera aussi l'immortelle fierté de l'Angleterre d'avoir noblement tiré l'épée, pour le petit contre le grand !

L'Allemagne est en révolte contre le droit

public de l'Europe, au nom de la force elle veut vaincre la justice, et par l'extermination des petites nationalités elle entend s'assurer la domination du monde ; l'Allemagne est en guerre pour réaliser le rêve de la force brutale, le rêve de Treitsche, de Bernhardi, de tous les champions du militarisme teuton : « *Deutschland über alles* ».

Et voici qu'aujourd'hui les cruautés et les atrocités commises par les Allemands en Belgique, prouvent quel péril angoissant menace le monde et quelles destinées nous promettent la culture et le militarisme allemands.

Si à l'heure actuelle l'Allemagne fait un immense effort en vue de sauver sa renommée et son honneur, c'est en vain, c'est trop tard ! son œuvre de sang et de ruines, l'assassinat des femmes, des vieillards et des enfants, les vols organisés en masse, les incendies des villes et villages méthodiquement conduits, les viols, les tortures, le meurtre des blessés et des prisonniers officiellement commandé, la destruction systématique et sans raison des purs chefs d'œuvres de l'immortel art flamand, tout cela a ravalé à ce point l'armée allemande et les Germains que, pendant des générations, cette mer de crimes fera peser sur le peuple infâme, la malédiction et le mépris.

Les Allemands se sont vantés de gagner à leur cause les populations de l'Union Sud Afri-

caine et spécialement les Boers du Transvaal et de l'Orange ; mais nous venons ici attester les faits que nous connaissons de science personnelle, nous venons confondre la calomnie et le mensonge et — Dieu aidant, le Dieu de Justice et d'Immanence — ceux qui, hier, prêtaient une oreille attentive aux émissaires de l'Allemagne nous croiront, nous, parce que nous venons leur dire la vérité, rien que la vérité.

La Belgique fait un suprême appel à la conscience universelle, ses émissaires s'en vont, apôtres du Droit et de l'Honneur, par tous les chemins du monde et, de jour en jour, les hésitants, les neutres, lui ouvrent les bras, tandis que les élans populaires montent, exaltés et enthousiastes, vers la petite nation héroïque.

Quand je vois cette immense assemblée, qui m'écoute frémissante d'émotion et d'enthousiasme, je sens, au seuil de ce vaste pays que nous allons parcourir, combien on a conscience de la beauté de notre cause et de l'énormité du crime perpétré contre nous.

Comme je vous remercie, nobles citoyens de cette célèbre et pittoresque cité du Cap, pour la sympathie profonde et débordante que vous nous témoignez. Si quelque chose peut réconforter la pauvre victime de la guerre, ma chère petite Belgique spoliée et martyrisée, c'est de voir le cœur des peuples penché sur sa misère

lui prodiguer tant et de si affectueux témoignages de générosité et d'admiration.

Quand, après notre mission dans l'Union Sud Africaine, il nous sera donné de rentrer dans notre chère Belgique, nous dirons à notre Souverain bien-aimé, le roi Albert... (ici le meeting fut interrompu pendant plusieurs minutes, toute la salle debout agitait les mains, les mouchoirs, les chapeaux).

... — Oh ! Comme je vous remercie de cette manifestation grandiose et comme vous avez raison, car vous venez d'acclamer le vaillant entre les vaillants... (nouvelles et longues acclamations) — Nous lui dirons, nous dirons au gouvernement belge, à nos chers et fiers soldats qui défendent les derniers lambeaux de leur patrie avec le courage sublime des héros (nouvelles et tonnantes acclamations) nous dirons combien cordial, débordant de sympathie et de largesses fut l'accueil réservé, ici, aux envoyés de la Belgique. Ce sera comme un baume aux blessures de tous ceux qui peinent et qui souffrent et là-bas, bien loin au delà des mers parmi les monceaux de ruines de leur patrie détruite, ils vous béniront et vous souriront.

Ne pensez pas d'ailleurs que si la Belgique envoie ses délégués pour dénoncer au monde civilisé la barbarie de l'Allemagne, pour défendre la vérité contre le mensonge et la calomnie

et pour faire connaître le malheur immense de son peuple, elle y soit poussée par un sentiment de lassitude ou de découragement.

La Belgique n'a pas abandonné un moment, sa vaillance et son espoir en l'avenir et, croyez-moi, les Belges, en Flandre, plutôt que d'abandonner la dernière parcelle de leur patrie, résisteront, s'il le faut, jusqu'au dernier homme.

L'héroïsme du petit Belge secouru par la vaillance de ses puissants alliés l'emportera-t-il ?

Au moment d'aborder à vos rives merveilleuses, un des hommes d'Etat des plus éminents de l'Afrique du Sud, m'envoyait son salut de bienvenue et résumait ses vœux, pour mon pays, dans ces paroles réconfortantes du poète anglais :

Shall crime, being crime for ever
Strength aiding still the strong ?
Is it Thy will, o Father,
That man should suffer wrong ?
No ! Say the montains,
No ! the skies,
Man's clouded sun shall
Brightly rise
And songs ascend instead
Of sighs ».

Est-ce que le crime, le crime toujours sera l'aide et la force des puissants ? — Est-ce

là Ta volonté Seigneur — que l'homme souffre l'injustice ? — Non ! disent les monts. — Non ! les cieux. — Le soleil obscurci de l'homme — surgira brillant — et ses chants s'élèveront — au lieu de soupirs.

Mon collègue, déjà remis de son aphonie, donna à l'aide de projections lumineuses, de nombreux détails au sujet des atrocités commises en Belgique.

En une magistrale allocution, le gouverneur de la province du Cap, sir Fred. de Waal, esquissa, à grands traits, l'attitude de l'Empire britannique dans la guerre européenne :

« Nous luttons, dit-il, d'abord pour sauvegarder devant le monde le respect de la parole donnée et de l'inviolabilité des traités qui sont la base du droit public européen ; nous luttons, ensuite, pour sauver l'existence et les droits imprescriptibles des petites nationalités ; nous luttons enfin contre les tendances brutales d'une puissance militariste qui prétend dominer, seule, l'Europe et la civilisation mondiale ».

Et pour finir, le gouverneur dit :

« Messieurs les Délégués nous saluons et nous honorons, en vous, la noble nation d'où vous venez et le grand peuple que vous représentez. Le soleil de la liberté se lèvera à nouveau sur votre Patrie et ce jour venu, la Belgi-

que renaîtra plus belle et plus prospère que jamais. En attendant nous prenons l'engagement de vous assister de toutes nos forces, même quand déjà vous serez rentrés chez vous, car à ce moment-là, vos besoins seront énormes.

« La Grande-Bretagne sera à vos côtés, sans défaillances et jusqu'au bout, elle le doit à ses engagements et à sa signature. Elle le doit, plus encore, à la cause de l'honneur et de la liberté, car elle trahirait sa mission dans le monde si elle laissait étouffer la liberté sous la masse pesante de l'ambitieuse Germanie ».

L'immense assemblée vota, par acclamation, la motion suivante :

« Les citoyens de Capetown réunis en mee-
« ting, prennent la résolution suivante :

« 1° De témoigner leurs profondes sympa-
« thies envers le peuple belge, dans les terri-
« bles souffrances endurées par suite de
« l'odieuse invasion de son territoire, perpé-
« trée, sans prétexte ni raison, par l'armée
« allemande.

« 2° D'exprimer leur admiration pour le
« roi Albert et son armée, qui ont vengé héroï-
« quement le crime commis contre leur nation.

« 3° D'assister par tous les moyens en leur
« pouvoir, par les dons en nature et en espè-
« ces, le peuple Belge, qui soutient si admira-
« blement sa lutte contre la tyrannie ».

Alors quelqu'un se leva pour proposer l'envoi d'un télégramme au roi Albert « exprimant une admiration sans bornes pour sa vaillance et sa magnanimité et le vœu de le voir bientôt rentrer triomphant à Bruxelles, sa capitale ». Nouvelles acclamations, nouvelles scènes d'inoubliable émotion, on réclama la *Brabançonne* qui fut écoutée debout.

Dehors, dans la rue, au moment de regagner notre auto, le peuple qui n'avait pu entrer, faute de place, voulut prendre sa revanche ; il nous salua de ses hip ! hip ! hourra !! vigoureux, tandis que les chapeaux hissés au-dessus des têtes, étaient brandis en des gesticulations enfiévrées.

VI

Noël. Sous un ciel grouillant d'étoiles, nous gravissons le coteau en haut duquel tinte, comme un timide appel, une clochette grêle. L'air est tiède ; tout au long du chemin des narcisses, des œillets, des reines-marguerites trouent de leur blancheur la nuit noire, des parfums capiteux s'exhalent par bouffées.

Dans le modeste sanctuaire, illuminé de la clarté des cierges, une foule pieuse est prosternée. Minuit sonne — le prêtre, vêtu de soie blanche brodée d'or, gravit l'autel, et tandis que la messe commence, des voix d'enfants, des voix cristallines, s'élèvent : *Adeste fideles !* Elles chantent l'hymne rythmé et si doux qu'on n'entend qu'à Noël, elles le chantent comme en Flandre, tel que je l'ouïs à tous les Noëls depuis mon adolescence, depuis les temps lointains, où, par la neige et la bise, ma mère m'amenait à la messe de minuit. *Venite adoremus* chantait, timide et fine, une petite voix d'enfant, *Venite adoremus* reprenaient de leurs notes plus graves deux mezzo-soprani, *Venite*

adoremus répliquait dans un *forte* d'ensemble, le chœur entier des jeunes filles.

Il y a dans ces cérémonies du culte, un monde de souvenirs, d'évocations et de pénétrante spiritualité. Celui qui eut le bonheur de garder intacte la foi naïve de son enfance, en la consolidant, à mesure, sur les bases d'une conviction profonde, celui-là, à des heures comme celles-ci, sent son âme emplie d'une irradiation indicible dans cette amplitude de vie intérieure que les non initiés ne sauraient ni soupçonner, ni comprendre.

Voici que la voix du prêtre s'élève à son tour, elle chante les paroles de la Grande Nuit : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Pax ! Et par les baies larges ouvertes, l'haleine chaude de cette nuit paisible, vient mêler à l'encens le parfum suave d'un magnolia en fleurs.

Pax! C'est le baiser du Christ, du Christ qui a tout donné, tout sacrifié, même sa vie, par amour de l'humanité. Pourquoi y a-t-il des hommes qui ne sont pas « de bonne volonté? » Pourquoi la Haine est-elle plus forte que l'Amour ? Pourquoi faut-il après vingt siècles de civilisation chrétienne, que l'ambition qui créa Satan, crée encore un être d'horreur, sacrifiant des millions de vies humaines en holocauste à son orgueil ? Il me revient la

parole entendue hier, « c'était un peuple religieux et il succombe dans l'idolâtrie ». L'orgueil, l'adoration de soi-même, l'idolâtrie, c'est cela qui a déchaîné des flots de haine, qui fait couler des fleuves de sang.

Il me semble que dans cette humble chapelle d'Afrique, comme sous toutes les latitudes, sur la foule communiant à la messe de minuit, plane le même souffle et la même invocation : *Pax !* Que la paix renaisse au monde, que l'orgueil soit vaincu, la haine châtiée, la barbarie domptée, que la vie pacifique et douce soit rendue aux hommes de bonne volonté...

Le prêtre bénit l'assemblée ; lentement, on s'en retourne sous le ciel étoilé, par les chemins fleuris, au long des buissons odorants; on s'en retourne avec encore à l'oreille, le doux chant de Noël qu'à l'issue de l'office chanta le chœur des enfants ; on s'en retourne tout imbu du bain mystique d'où l'on sort et l'on n'a rien à se dire, pour ne pas se troubler. Et je songe à cette page de Dom Bruno Destrée : Le Christ mettra, dans ton cœur, un amour insoupçonné, bannissant de ton âme l'orgueil, il te fera aimer d'un amour profond et désintéressé tous les hommes, de par cette parole divine : En ceci on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.

Le gouverneur de la province du Cap a bien

voulu nous inviter à dîner ; réception intime, Madame de Waal est accueillante on ne peut plus et son *home* une délicieuse bonbonnière cachée dans de hauts palmiers et de massifs bambous. Un perroquet, au plumage chatoyant, vient, par moments, se poser sur une branche voisine, et par la fenêtre ouverte pose nettement la question : *How are you ?* Comment allez-vous ?

Ce fut, pour moi, quelque chose de lancinant, en passant au salon, de voir, appendue au mur, une aquarelle, prise du seuil de ma maison à Bruges, représentant une vue du Dyver avec, au fond, le vieux beffroi. Et de trouver là, dans ce salon africain, la vue familière de cette chère ville de Bruges qui est mienne et où, d'un même coup, je me représentais un Noël sombre, hanté de tristesse, de misère et de tortures morales, ce me fut une impression si vive et si douloureuse, qu'elle ne put échapper à mes hôtes charmants, chagrinés de ce hasard étrange.

***

Rencontré, ce soir, divers Sud-Africains anglais et non des moindres ; ce qui m'étonne chez eux c'est la vivacité avec laquelle ils répondent : *No !* quand on leur dit : vous êtes des Anglais.

Au fait, j'avais été vivement frappé, lors du meeting de Capetown, de voir l'immense assemblée, si différente des réunions publiques en Angleterre. Ces élans d'enthousiasme, cette vivacité, ces entraînements bruyants et spontanés n'avaient rien de l'*habitus* un peu froid, réservé et sévère des meetings insulaires. Il y a du méridional dans l'Anglais Sud Africain, un désir d'expansion, et un afflux d'affabilité qui tranchent sur le flegme britannique. Non, ils ne sont pas Anglais, mais Sud-Africains jusqu'à la moëlle des os ; ils aiment leur pays de tout leur cœur.

Nés en Afrique, dit l'un d'eux, nous sommes, depuis notre tendre enfance, les familiers de ses montagnes et de ses plaines ; quoi d'étonnant, que nous sentions, comme tous ceux qui ont leur patrie, l'amour profond de ce sol où nous vîmes le jour. Quand il nous arrive d'aller là-bas, dans la vieille Europe, nous emportons la terre africaine dans notre cœur ; même au sommet des Alpes magnifiques, nous disons : c'est beau, mais l'Afrique est plus belle encore ; même au sommet de la cathédrale de Milan quand nous regardons les larges plaines de la Lombardie nous disons : c'est grandiose, mais plus grandioses encore nos larges plaines d'Afrique avec leur *Kopjes* auréolés de soleil. Quand après de longs mois d'absence, le bateau nous ramène dans la baie

de la Table, que nous revoyons notre Table-Mount, c'est une exclamation de joie passionnée qui sort de notre poitrine, le nègre à la peau luisante nous regarde de ses yeux heureux, l'Afrikaander au teint bronzé par le chaud soleil, nous salue avec effusion et notre cœur qui bat fort dit plus haut que tous les discours : Vous êtes Sud-Africain. Il n'est pas un des nôtres qui, se trouvant à l'étranger et sentant venir la fin, ne fasse le vœu de retourner ici pour mourir, pour être enseveli en terre maternelle, à l'ombre des *Kopjes*, dans les sables rouges de l'Afrique.

Mais alors dis-je, l'Angleterre vous est-elle indifférente, n'êtes-vous unis à elle que par les liens de lointaines sympathies ? Et avec la même vivacité ils vous répondent : *No !* L'Angleterre est la grande protectrice, la tutrice souveraine les couvrant maternellement de son hégémonie sur mer et ils en parlent avec cette même poésie de sentiments, cette fraîcheur d'impressions, qui leur sont familières.

Ecoutons encore.

Oui, nous aimons l'Angleterre. Quand nous visitons pour la première fois le berceau de notre peuple, nous foulons le sol anglais dans ce sentiment de piété et de respect avec lequel on franchit le seuil d'une antique cathédrale riche en souvenirs, évocatrice du passé. N'y trouvons-nous pas les tombes des ancêtres, des

grands parents inhumés là, avant l'émigration qui fit de nous des Sud-Africains? Ne trouvons-nous pas, sur le sol anglais, les noms qui nous sont familiers et que nous portons nous-mêmes ? Puis il y a les attaches qui unissent à l'Angleterre nos intellectuels qui, tous, y ont étudié. Même au terme de l'existence on se remémore toujours ces tendres liens qui se nouèrent au printemps de la vie ; le vieillard qui, sur sa terrasse, fume ses dernières pipes de tabac du Transvaal, rêve à l'*Alma Mater,* où le soir, assis en rond autour du foyer, on discutait avec cette fougue et cette ardeur des vingt ans, tous les problèmes de la politique mondiale. Dans sa robe de brouillards, Londres est inséparablement lié aux plus profondes émotions, aux entreprises les plus passionnées, aux plus nobles amitiés que nos cœurs aient jamais connues. Nous sommes Sud-Africains oui, mais les sympathies et les mœurs nous relient à l'Angleterre par des liens que rien ne saurait détruire, rien, si ce n'est une atteinte à notre indépendance et à nos libertés auxquelles nous tenons autant qu'à la vie.

N'est-ce pas étrange, cet aperçu de l'âme du Sud-Africain d'extraction anglaise, raisonnant son attachement à la mère-patrie, en dehors de toutes questions d'ordre politique ou économique, à un point de vue sentimental et de pure poésie ?

***

Nous avions à notre programme, le 31 décembre, trois meetings, le dernier en plein air, à 9 heures du soir, au Somerset-Strand, à soixante kilomètres de Cape-Town.

C'était dans un bois au bord de la mer, la lune filtrant sa clarté à travers les ramures colossales de vieux, très vieux, eucalyptus. En la douceur moite de la nuit laiteuse, tout autour de nous, des roses, des hortensias, des géraniums, le gardénia au parfum capiteux ; dans la clairière, devant nous, des palmiers géants, au décor ondulé de leur courbe très pure, un pin parasol gigantesque, enlevant brutalement comme une apparition sur le ciel clair, son ombelle aplatie, à la fois gracieuse et sombre.

La tribune est dressée sous la frondaison ténue d'un géant des forêts, autour de nous un bon millier d'auditeurs, assis sur des chaises, assis dans l'herbe, les dernières rangées debout, en demi-cercle; de ci de là perchés sur une branche d'arbre, un zoulou, à la peau luisante plus noire que la nuit noire, aux dents étincelantes comme des diamants, aux yeux ardents comme du phosphore.

Le maire de Somerset, M. Fagan, ayant, en un discours charmant, exalté la Belgique,

nous présente d'originale façon. A ma gauche, dit-il, se trouve le docteur Van de Perre, il est petit, il représente la petite Belgique ; à ma droite se trouve l'avocat Standaert, il est grand, il représente la grande Belgique, puis, après ce moment d'humour, se tournant vers moi : « Het woord is aan den heer advokaat Standaert. »

J'étais debout, au milieu d'acclamations chaleureuses, debout dans un silence soudain, où l'on n'entendait plus rien que le bruit assourdi des vagues de l'océan indien déferlant contre les rochers de la côte voisine. Il me fallait parler, j'avais un discours, je ne le retrouvais point dans ma mémoire, j'avais des notes pas moyen d'y recourir dans l'obscurité, le silence se faisait angoissant — il fallait parler.

Et soudain ma voix résonne dans la forêt : « Ah qu'il fait bon ici, qu'il fait doux, qu'il fait beau ! Que vous êtes bénis dans la sérénité de cette nuit superbe, au milieu de cette nature en fête, de ces fleurs parfumées, de ces fruits exquis, de toutes ces choses qui vous parlent de la joie de vivre, du bonheur d'être heureux. Quelle saisissante image de la Paix ! Cette nuit radieuse et tranquille, la limpidité du ciel lacté, le calme infini de ces ombrages, la chaleur tiède qui nous enveloppe, adoucie par la brise de mer, ce repos presque amollis-

sant, toute cette nature magnifique et féconde, non, je ne connais pas de douceurs comparables ni plus délicieuses.

Mais au-delà de ce tableau de rêve, quel est donc ce mirage ? Là-bas loin, très loin, je vois un coin de terre que je reconnais, c'est celui où je suis né, je le vois enveloppé d'un immense linceul, il a neigé. A présent, il fait froid, il gèle, la bise souffle âpre et cinglante. Ce manteau blanc — horreur — est souillé d'immenses taches... souillé ! Non ! c'est du sang, le beau sang pur du petit soldat belge mort pour la patrie, le sang vermeil, qui, sous le clair de lune brille de mille feux comme le plus pur des rubis sur la plus pure des hermines. Ils couchent, nos beaux gars de Belgique, dans de longues tranchées qui sont comme des tombeaux, ils couchent sur la terre glacée aussi dure que la pierre, l'œil au guet, l'arme au poing, fièrement tournés vers le barbare qui veut leur ravir la dernière parcelle du sol natal. Ils sont couchés sous les étoiles qui semblent trembler de froid, sous le vent qui fait rage et hurle, dans les hauts peupliers givrés, ils sont couchés sous la bise gelée et terrible, mais pas un ne tremble, leurs membres sont glacés et raidis, et cependant ils ont chaud, ils ont chaud au cœur, parce que leurs âmes sont passionnément tendues vers le foyer le plus ardent qui puisse réchauf-

fer le cœur de l'homme, le soleil de la liberté... »

Il y eut dans l'auditoire comme une explosion d'applaudissements. Ce bruit me rappela à la réalité ; j'avais rêvé tout haut, j'avais laissé parler mon âme vibrant sous l'émotion intense du milieu et de l'heure, ma langue maternelle, aux consonances métalliques, avait résonné étrangement dans le tiède silence de cette nuit d'Afrique, et, soudain, d'être entendu et compris là, acclamé par des gens de toutes races, par un zoulou juché là-haut qui battait les deux mains comme des cymbales de bronze, j'eus un frémissement de tout mon être. Jamais je n'éprouvai une impression d'exotisme, ni plus étrange, ni plus troublante.

Le silence était revenu et de nouveau ma phrase flamande retentissait dans la profondeur de la forêt ; les souffrances des nôtres, les atrocités des Barbares, l'assassinat des femmes et des enfants, la destruction des monuments des Flandres, de tous ces joyaux d'art qui immortalisèrent le génie flamand, tout cela se déroulait au milieu de ces interruptions qui mettent les auditoires de là-bas en communication si intime avec l'orateur : Hoor ! Hoor ! Schande ! Schande ! En parlant de nos nuits d'été, parfois si belles aussi, du Carillon de Malines égrenant ses concerts

aériens en une musique divine, je dénonce ces brutes, qui, sans nécessité militaire aucune, ont bombardé la tour séculaire contenant cette merveille, et ont tenté de détruire, à jamais, en même temps que la cathédrale séculaire, ce trésor inestimable. Schande ! Schande ! crie la foule, dont la clameur indignée monte, en vagues grondantes, dans les hautes frondaisons.

Et je termine mon discours: « Tantôt j'écrivais aux miens, restés là-bas en Europe, une lettre de nouvel an ; en datant la feuille j'avais mis : Capetown, ce décembre 191... Et je m'arrêtai. Pourquoi écrire une dernière fois cette date fatale, la date de l'année terrible où nous avons lutté, où nous avons souffert, où nous avons pleuré comme aucun peuple jamais n'a lutté, n'a souffert, n'a pleuré. J'ai déchiré la page datant ainsi la nouvelle feuille : « Veille de 1915 ». L'année terrible dans quelques instants va s'évanouir à jamais — puisse-t-elle tomber dans le néant avec le militarisme odieux du peuple abominable qui a déchaîné toutes ces horreurs.

1915, je te salue ! Je te salue dans une fièvre d'ardente espérance ; j'ai foi en toi, tu feras luire, à nouveau, sur mon coin aimé de Flandre, sur ma chère petite Belgique, l'aurore de la Liberté ».

L'ovation fut enthousiaste, l'auditoire, de-

bout, acclama longuement. Quand le silence se fit, une symphonie de nègres entonna la *Brabançonne,* une *Brabançonne* presque sauvage, qui m'arracha des larmes d'émotion, une *Brabançonne* très lente, comme plaintive, qui se perdit en la sérénité de cette nuit d'Afrique, qui se perdit doucement, emportée sur la brise marine, dans le parfum des roses, des héliotropes, des troublants gardénias.

VII

A la veille de quitter Capetown nous avions accepté une invitation à dîner chez M. X... le très aimable et très distingué député, grand ami des Belges.

Nous partons en automobile vers six heures du soir. On s'en va par les rochers albides, sous un ciel d'azur, tout le long de la mer bleue, on s'en va par des monts et des vallées de fleurs, parmi les roses sauvages, les bruyères mauves et bleues, les anémones géantes, les amaryllis multicolores. Les dattiers et les pins parasols profilent sur l'horizon leur silhouette de parade. Sous la lueur oblique du soleil, dans l'éblouissement d'une blancheur métallique, voici une forêt de *silver trees*. On dirait un bois artificiel, d'arbres hauts comme des peupliers aux feuilles luisantes lamées d'argent. Cela stupéfie à force d'être invraisemblable, il faut qu'on arrache la feuille, qu'on la palpe, qu'on en brise l'épiderme pour se rendre à la réalité naturelle de ce brillant décor en métal, aux reflets d'acier. Par une de ces fantaisies inexplicables

de la nature, la campagne de Capetown est un des rares coins du monde où cet arbre — *le Leucadendron argenteum* — puisse vivre et grandir. Pendant plus de vingt minutes nous traversons à allure lente cette futaie enchantée, qui, sous les lueurs rubescentes du soleil couchant prend des teintes fauves, mordorées, créant l'illusion d'une forêt en vermeil. A présent ce sont de vastes champs de vignes aux raisins empourprés et abondants, une avenue grandiose de vieux chênes plantés par les Hollandais, les ramures se rejoignent en arceaux gothiques qui font haut, au dessus de nos têtes, des voûtes de verdure ; dans la perspective lointaine, Table-Mount dresse vers le ciel son sommet étrange, énigmatique.

Monsieur X... nous reçoit dans son home, une ravissante villa hollandaise où l'on ne se lasse d'admirer l'ordonnance souriante, le confort des ameublements, le charme d'intimité qui s'en dégage en même temps qu'une impression d'aisance, sans luxe inutile ou tapageur. La maison toute entière est faite pour qu'on y vive, nulle chambre n'a une destination de parade, on n'y sent ni le renfermé ni la naphtaline, il n'y a pas de place réservée aux mites, les salons y sont aussi inconnus que les housses sur les fauteuils, chaque coin du logis est voué à une occupation normale et journalière.

Madame X... nous reçoit avec bonté ; la maîtresse de maison en Afrique est accueillante par nature, d'emblée on est bien venu, sans phrases, tout simplement ; l'hospitalité est chez elle une vertu instinctive, qu'elle pratique avec autant d'aisance que d'intime satisfaction. La jeune fille de la maison nous salue souriante et enjouée, elle a bien le type de la jeune Africaine, jolie, généralement blonde, la peau très blanche légèrement mordorée parfois, un peu forte mais en même temps légère et souple ; la jeune Africaine tient de la Hollande par la taille et de la France par la vivacité, elle a le bon sourire et un tel penchant à plaire, qu'irrésistiblement, elle sème autour d'elle la sympathie.

Mlle X... est curieuse de toutes choses, comme une petite coloniale qui rêve de la vieille Europe qu'elle ne connaît que par les images. Elle voudrait une description détaillée de chaque monument de Flandre détruit par les barbares ; avec une inconscience charmante de nos malheurs elle raconte comment, depuis deux mois, elle et ses amies ont travaillé sans répit pour envoyer une « christmas », un cadeau de Noël, à trois mille pauvres petits enfants de Belgique. Oh ! lui dis-je, comme je vous remercie de cet élan de générosité qui prouve que votre cœur est trop noble pour concevoir ce que c'est qu'un Alle-

mand. Vos douceurs de christmas, ces misérables les auront supprimées à leur profit, le cadeau de Noël des petits enfants de Belgique ce fut, sans doute, le massacre de leur père ou de leur mère, et pour plus d'un — qui sait? — les coups de baïonnettes à travers leurs jolis petits corps frêles. J'ai mis — hélas — une larme aux beaux yeux bleu sombre de la jeune fille, secouant la tête, elle me dit : Non, Monsieur, je ne puis pas comprendre.

Le dîner est servi, c'est le cas de le dire, car tout est sur table ; une large table, d'aspect étonnamment copieux : des plats chauds, gigot, beef, salmis sous d'énormes cloches en métal, des plats froids, côtelettes panées, aspics de saumon, chaud-froid de poularde, langoustes écarlates, des pâtisseries, des gelées aux couleurs variées, des ananas, raisins, melons d'or, grenadelles mauves, des « custards-apples » bronzés. On eût dit dans tout le réalisme de son brillant coloris et de ses clairs-obscurs saisissants quelque tableau de Jordaens, aux festins sensuels, aux tables invraisemblables, débordantes de mets, de douceurs et de fruits. Et n'est-ce pas une révélation, de trouver là, réalisée, chez ces Hollandais immuables dans leur lointaine colonie, cette vision pantagruélique qu'on croyait sortie toute entière de l'imagination d'un peintre génial.

Le lendemain, au moment du départ, sur le quai de la gare de Capetown, se trouvaient réunis, le maire, l'aide de camp du général, le secrétaire du gouverneur, les consuls de Belgique et de France, le doyen, de nombreux amis d'hier, tous venus pour nous serrer la main.

Nous prenons possession du wagon-lit, obligeamment mis à notre disposition et qui, attaché et détaché au gré de nos désirs, devient pour de longues semaines notre home roulant ; il y a deux chambrettes à coucher avec bureau et armoires, une chambre commune servant de salon-salle à manger, une cuisine, une salle de bain et un réduit pour les bagages ; comme personnel, un cuisinier français, excellent Vatel mais verbeux à l'excès et puis un personnage de couleur moitié safran moitié cuivre, mi-chocolat, mi-citron, au nom imprononçable et que nous avions d'emblée baptisé : Cocoa ; sorte d'ahuri de comédie qui nous joua plus d'un tour, mais fut dévoué, ponctuel et honnête à un degré qui excuse bien des défauts.

Cette existence prolongée en chemin de fer, en roulotte surchauffée, aux heurts de jour et de nuit, en un pays à communications lentes et pénibles, fut une très grosse fatigue, dont seuls peuvent se rendre compte ceux qui connaissent l'influence dépressive des pays torri-

des ; mais le résultat fut bon et cela seul importait.

***

Notre première étape est Worcester où nous serons rendus ce soir. Le train démarre parmi les villas et les parcs luxueux, aux floraisons éclatantes : de temps en temps un coup d'œil sur Table-Mount et ses satellites, toujours la même étonnante mise en scène. Puis, c'est l'exubérance agricole, les blés blonds, les luzernes bleutées, des horizons de maïs aux épis droits, gros, dorés, les pampres aux grappes pesantes, de vastes champs de melons ventrus et rubiconds.

Après de longues heures apparaît le terrain vague, piqué de cactus et d'aloës, jachères illimitées, aux énergies latentes attendant la main de l'homme pour faire germer les fruits de leur sein fécond.

Nous arrivons à Worcester, à neuf heures du soir, ayant pris nos dispositions pour passer la nuit dans le wagon ; je lisais les poésies de Guido Gezelle — un cadeau de Noël que m'avait fait, à Capetown, Monsieur Merriman — quand Cocoa envahit la cabine, se livrant à une mimique de singe, en appuyant, de l'index de sa droite, sur chacun des doigts de la gauche, comme pour une énumération qui n'en devait

pas finir. Je devinai qu'il m'annonçait le maire de l'endroit et sa suite.

Voilà comment je loge, ce soir, chez un Boer charmant — haut de six pieds, avec des poignées de mains à me broyer le métacarpe — qui laisse à son invité le choix, entre un bon lit dans la chambre à loger ou une natte étendue sur la véranda. C'est qu'il faisait une chaleur, dont nos climats d'Europe n'offrent que de lointains exemples, sans que la nuit apportât quelque fraîcheur. Toute la famille boer, en pijama, allait loger à la belle étoile ; quant à moi, j'optai pour l'intérieur et dormis comme un loir... en hiver. Le matin, à huit heures et demie, déjeûner ; toujours la même abondance sur ces tables boers : côtelettes de mouton, sautés de veau, poissons frits, bol de crême, avalanche de fruits, fraises, abricots, pêches, tout cela à portée de la main, chacun se servant comme il l'entend. Après que le chef de famille eût dit la prière, tout le monde attaqua, à belles dents, les imposantes victuailles. Le déjeûner fini, le Boer fait sa petite sieste, sur la véranda, en fumant voluptueusement une pipe bourrée de « magalie » le délicieux tabac du Transvaal.

A cinquante kilomètres de Worcester habite le député de la circonscription, qui nous invite à dîner, avec les notables du pays. Nous roulons, en automobile, dans un décor de pal-

miers. de grenadiers, d'aloës superbement fleuris; des perruches, des passereaux bleus et vers, volent autour de nous; des montagnes rocheuses aux contours originaux et tourmentés limitent l'horizon ; au bout d'une heure de course folle nous en atteignons les sommets âpres et arides. Tableau ravissant, nous dominons une immense oasis de verdure et de fleurs, une vallée délicieuse, au fond d'un cercle de hauts rochers bruns, comme une émeraude géante enchâssée dans du bronze; c'est l'exploitation agricole du député de Worcester. La culture dominante est la « Sultana » donnant les raisins secs, qui font les délices des gourmets d'Europe ; le fruit est séché et empaqueté dans la ferme même ; il y a du maïs, de la luzerne, clôturées par les rocs, de grandes pâtures, où le bétail court en liberté. Devant l'habitation, des arbres séculaires, abritant de leur ombre le large perron, et un jardin, où cent fleurs diverses, aux colorations éclatantes, s'étalent en mosaïque.

A table, après la prière dite par l'amphitryon, un nègre aux bras nus, au geste ample, lève une à une les grandes cloches d'argent ; comme un magicien il fait apparaître des poulardes farcies, des dindes fumantes, un saumon blanc, en attendant les gelées aux fraises et les tartes croustillantes. Puis vient le « water-meloen » et ceci est presqu'un rite. Sur un large plateau

d'argent, pièce superbe amenée sans doute de Hollande par quelque ancêtre, le magicien nègre amène un melon fusiforme, aux proportions stupéfiantes par la taille et par le poids. La cucurbitacée monstre est déposée sur une table spéciale ; le maître de la maison se lève, après avoir coupé, à l'aide d'un grand couteau, les deux extrémités du fuseau, il entaille profondément, dans le sens de la longueur, le zeste verdâtre veiné de blanc ; la masse s'ouvre et d'énormes tranches à la chair rouge, sanguinolente, piquée de pépins blancs, se disloquent pour s'étaler bientôt, dans l'assiette des convives, qui, recueillis, ont suivi l'opération. En face de moi, une charmante petite fille de quatorze ans, disparaît totalement derrière sa tranche. Alors c'est comme une délectation, une volupté de fraîcheur, les langues claquent discrètement, un glouglou béatique circule de convive à convive.

O Rabelais ! que n'ai-je ta palette, la richesse de ton verbe, le coloris de ta langue pour exprimer dignement les délices d'une dégustation de « water-meloen » africain.

C'est surtout dans ces réunions, au milieu des groupes de notables, qu'il nous était donné d'ouïr les opinions diverses au sujet de la Belgique et les calomnies répandues contre notre pays ; c'est là que nous trouvions les princi-

paux arguments qu'il fallait développer dans les réunions publiques. Que de fois, ainsi, nous fûmes placés, en tête à tête, avec des adversaires décidés, des germanophiles tenaces et qui nous quittaient sur l'aveu sincère de l'erreur où ils avaient versé.

Au retour nous visitons un village de Hottentots, population presque disparue du territoire de l'Union; ils sont laids, affreusement, rabougris, jaunes, un jaune isabelle, le nez écrasé, les cheveux rares, collants, les yeux enfoncés, veules, l'air avachi ; branche desséchée presqu'éteinte, d'une race qui ne fut pas sans valeur. Et je songe bien tristement, qu'à tout prendre, il avait une allure plus intelligente et plus dégagée, le grand singe qui traversa le parc d'une vénérable Anglaise, chez laquelle, l'autre jour, nous déjeûnions, entre deux meetings.

La réunion à Worcester eut un plein succès ; de l'encombrement partout, jusqu'au milieu de la rue, devant les portes ouvertes, jusque sur la scène où, mon collègue et moi, avions à peine l'espace suffisant pour nous mouvoir. Et une température ! Il me semble à certains moments que je nage et que mes gestes fendent les ondes d'une opaque caloricité. On sortait de ces exercices dans un certain état d'épuisement qui avait heureusement, comme réactif, l'enthousiasme de l'au-

ditoire, acclamant en de superbes élans notre vaillante petite Belgique.

***

Même température toujours et même succès à Tulbagh, où nous fûmes les hôtes de sir Meiring Beck, un gentleman accompli, un des leaders du sénat de l'Union. Demeure exquise, où la souriante et accueillante lady Beck, nous fit les honneurs de son vieux home « de oude drostdy », ancien hôtel de gouverneur hollandais, aux boiseries précieuses, solennelles et hautes. Quand nous entrons dans la vaste salle à manger lambrissée de chêne, aux lustres anciens en cristal de Venise, un gramophone moud la *Brabançonne;* la table richement couverte est ornée d'un fouillis de petits drapeaux aux couleurs belges. Après dîner, je demande à la jeune fille de la maison, virtuose de grand talent, l'autorisation de la conduire au piano. « A condition, dit-elle, que je ne joue pas de musique allemande ? » « Il y a, répondis-je, tant de fleurs sans épines ». Et par une inspiration jolie, elle entonna « Peer Gynt » de Grieg, cette page admirable d'affollement, de douleur et aussi d'espérance ; elle y mit les élans, vraiment passionnés, de son âme d'artiste et quand elle eut plaqué, frémissante, les derniers accords, elle avait comme moi les

larmes aux yeux. Sur les cnamps de carnage et de mort, où se danse la danse sauvage, sanglante, des Treitschke et des von Bernhardi, nos pensées et notre âme s'étaient rencontrées ; elles avaient vibré du même frisson d'angoisse tragique et de vivifiant espoir.

On nous avait annoncé à Tulbagh, un public difficile, à tendances germanophiles et très habitué à manifester librement et hautement ses opinions ; nous eûmes la joie de les voir tous, avec une chaleureuse unanimité, honnir les Allemands et acclamer la Belgique. Mais, chose singulière, quand Monsieur le sénateur Meiring Beck, qui présidait, proposa de clôturer le meeting, conformément à la tradition, par le chant du *God Save the King,* une partie de la salle se vida, en manière d'abstention. Ils ont, décidément, la tête près du bonnet les gens de Tulbagh ; notre succès de les avoir amenés à conspuer le Kaiser, n'en était que plus significatif ; il fut d'ailleurs très commenté dans tout le pays.

Un lunch, réunit dans la salle à manger de la « oude drostdy » tous les mandataires de la région, une trentaine de convives ; ce fut, pour nous, l'occasion de réfuter, jusque dans les moindres détails, les objections courantes au sujet de l'attitude de la Belgique.

Je note, à titre d'exemple et pour en signaler

les termes touchants la prière qui fut dite, ce jour-là, par le pasteur de Tulbagh au début du lunch, j'en ai reconstitué le texte le même soir: « Seigneur Tout-Puissant et Eternel, nous Vous remercions d'avoir amené dans les sentiers de notre humble cité, et dans cette demeure hospitalière, ces voyageurs distingués ; ils sont les émissaires d'un petit pays, où, tout à coup, nous est apparu un grand peuple, dont l'histoire enrégistrera la vaillance, la lutte épique pour le Droit et la Liberté. Daignez, Seigneur, bénir ces hôtes aimés, leurs concitoyens et leur Roi illustre et guider leurs pas jusqu'au bout, jusqu'au retour dans leur Patrie, libérée d'un joug injuste et cruel. En attendant nous nous soumettons, humblement, aux décrets de Votre Providence et nous Vous prions, Seigneur, de bénir la nourriture que nous allons prendre ; qu'elle soit le pain de force qui soutienne et raffermisse nos éminents convives belges, dans leur noble mission. Amen ! » En disant la prière le pasteur est debout, les autres assistants tiennent la tête profondément inclinée. Dans les centres importants il y a un aumônier attaché à la régence, c'est toujours lui, même en présence du haut clergé, qui, sur invitation du bourgmestre, dira la prière, dont les termes, souvent, devaient nous émouvoir, nous et tous les convives, jusqu'au plus profond de l'âme.

***

Le train avait roulé toute la nuit et je dormais d'un profond sommeil, quand je me sens secoué ; j'ouvre les yeux et Cocoa est devant moi, tenant, sur un plateau, une tasse de café et un biscuit : c'est une habitude du pays, l'Afrikaander ne se sent pas bien la force de quitter le lit, tant qu'un homme ou une femme de couleur, ne lui ont servi le café chaud, additionné d'une légère friandise. Pour la cinquième fois, je m'évertue à faire comprendre, au boy, que je n'entends pas m'habituer à cette mièvrerie, n'empêche qu'il recommencera demain et tous les jours qui suivront. Très brusquement, le train s'arrête ; Cocoa s'étale par terre, lui et son saint-crépin ; quand il se ramasse, avec les morceaux, il rit de toutes ses dents. Voici le tableautin qui, pendant l'arrêt s'enchâsse dans le cadre de la fenêtre et que je regarde du fond de mon tiroir : colline verte, d'un vert très doux, avec deux grands aloës lançant, comme un jet, leur tige à l'extrémité fleurie, dorée au cadmium. Une autruche s'avance, haute sur jambes, picorant, à coups saccadés de col et de bec. De jeunes nègres, qui, à cette heure matinale, ne sont pas encore habillés, font de l'athlétisme et se renversent. Une grosse négresse en corsage jaune

et jupe rouge — pavoisait-elle en l'honneur de la mission belge ? — mène paître deux moutons tondus et gras. Au premier plan, un large arbrisseau, chargé d'énormes fleurs violettes, forme un bouquet aux tons chauds presqu'aveuglants.

Nous débarquons à Wellington, où le bourgmestre, pendant les douze heures que nous passâmes là, trouva le moyen de placer sept discours, cinq repas et deux meetings. La contrée est d'une beauté grandiose; déjà à Tulbagh le paysage rappelait les jolis coins des fjelds de Norvège, ici nous sommes en pleine zone alpestre, le décor des neiges faisant place à ce revêtement d'ambiance tropicale, si vibrant et coloré.

Après la première réunion l'après-midi — trois cent-cinquante auditeurs — nous partons pour là-haut, où a lieu un second meeting, qui réunira une nombreuse société de montagnards et de villégiaturistes ; une file d'autos nous fait escorte, le dernier, sous la garde du town clerk, contenant le repas qu'on nous servira, au clair de lune à dix heures du soir, dans un bois. Nous montons à deux mille mètres à travers un Eden ; champs de vignes, champs de blé, champs de luzerne, champs de maïs, champs de pêchers, champs d'abricotiers, champs de melons, champs d'ananas, tout ce que la maternité de la terre peut donner de

plus riche et de meilleur. Nous montons par des chemins en lacets, à travers cette terre promise, d'où l'on émerge enfin pour la dominer toute, et contempler, d'un coup d'œil, le spectacle de cette fécondité. On ascensionne dans des régions vertes encore, mais dépourvues d'habitations, d'arbres et de troupeaux. « Nous sommes ici, me dit mon voisin, dans le domaine souverain du léopard et du chacal. » « Et ces hôtes plutôt indésirables ne vous inquiètent pas ? » « Ils font, me dit-il, beaucoup de mal au bétail, mais, quant à nous, rien à craindre, ils n'aiment pas l'automobile et puis — frappant sur la poche de son veston — il y a toujours le browning ! »

A ce moment nous dominons le cirque des rochers qui sont la clôture naturelle de ce paradis terrestre, un triple cercle de montagnes, toujours plus hautes, dont les dernières ferment l'horizon, dessinant sur le ciel leurs sommets crénelés ou styloïdes. Et comme le soleil s'en allait, en faisant la roue, ce fut à travers cette triple rangée de vallées, une coulée de couleurs, une douceur de teintes et de nuances, un tableau raphaélesque qui me donna le frisson du sublime.

A onze heures de la nuit, au moment de réintégrer notre voiture, à la gare, le maire de Wellington nous adressait un dernier discours.

***

A Oudtshoorn, centre important, sis au milieu d'une jolie nature montagneuse, le maire et le conseil municipal nous reçoivent sur le quai de la gare ; ils nous conduisent à l'hôtel, où nos chambres sont retenues et où le drapeau national belge est hissé au balcon au moment de notre arrivée.

Mais voici que s'annonce, menaçant pour nous, un fléau d'un nouveau genre ; à la chaleur accablante, aux fatigues des voyages ininterrompus de jour et de nuit, aux émotions sans cesse renouvelées des meetings, vient s'ajouter la surabondance des réceptions, des thés, des dînettes sur l'herbe, des lunchs, des banquets. Nos premiers succès ont créé à travers la province du Cap comme une émulation d'enthousiasme pour la mission belge ; à ces démonstrations multipliées impossible de se soustraire et quelle désolation de ces braves gens quand on ne fait pas honneur à la réception pour laquelle chacun d'eux s'est depuis plusieurs jours mis en frais. Il faut cependant prendre le parti de mander dans chaque localité, le town-clerk, muni de la liste des réceptions, pour biffer, souvent la mort dans l'âme, trois, quatre, cinq numéros du programme, afin de le ramener au degré de résistance de nos natures surmenées et énervées.

Pas une réception, même au thé, sans un chaleureux discours, auquel nous nous empressions de répondre ; de la pointe du Cap aux rives du Limpopo, la toastomanie est chronique. Voici, à titre d'échantillon, ce que portait le menu du « banquet offert par le maire de Oudtshoorn aux délégués de la Belgique, dans le hall de l'Hôtel de Ville » :

Liste des toasts :

1° A Sa Majesté le Roi, le Président.
2° A Sa Majesté le Roi des Belges, le Président.
3° Au Gouverneur Général, le Président.
4° A nos hôtes, M. J. Schoeman, député.
5° Réponse d'un délégué belge.
6° A nos alliés, M. F. Rese.
7° Réponse du vén.-archidiacre Atkinson.

Le meeting au théâtre de Oudtshoorn fut une manifestation imposante ; douze cents personnes, venues de tous les coins du district, foule surexcitée et enthousiaste. Il faut une certaine habitude de ce genre d'auditoire, où la communication entre le public et l'orateur se manifeste bruyamment ; à tel passage intéressant, il s'élève des cris de : *Hoor ! Hoor !* partant de vingt côtés à la fois ; au récit de telle ou telle atrocité, commise par les Allemands, des cris de *Schande ! Schande !* montent, interrompant l'orateur, en un bruit roulant, comme un grondement de tonnerre. C'est au milieu d'un concert ininterrompu de

Hoor ! Hoor ! et de formidables acclamations scandant chaque phrase, que le bourgmestre, à la fin de la séance, donna lecture de la résolution suivante :

« Les habitants de la ville et du district de Oudtshoorn, réunis en meeting public, expriment leurs sincères remerciements à Messieurs Standaert et Van de Perre, pour leur visite, en qualité d'envoyés du noble roi Albert, chargés de faire connaître la vérité, au sujet du traitement infligé à leur pays et à leur peuple. Ils expriment aux délégués et par là même à Sa Majesté le Roi et au peuple de Belgique, leurs plus profondes sympathies, à cette heure de cruelle épreuve et d'oppression sous le joug d'un brutal et implacable ennemi. Ils forment le vœu ardent, qu'avec l'aide de Dieu et des puissants alliés, la Belgique soit bientôt délivrée de son barbare envahisseur et retrouve cet esprit de paix et de laborieuse prospérité, dont elle donnait l'exemple aux nations du monde. »

Le lendemain, escortés par le bourgmestre et des membres du conseil communal nous visitâmes les grottes de « Cango » sises dans une contrée où les chemins en lacets accèdent vers des coins de paysage étonnamment pittoresques ; les grottes sont très intéressantes quoique d'un abord assez difficile ; la salle de cristal notamment est ruisselante de limpidité

mais j'estime qu'on n'en est qu'aux premières découvertes et que de nouveaux travaux ne manqueront pas de faire apparaître des merveilles souterraines, capables de rivaliser avec la salle du dôme des grottes de Han et le fameux Calvaire des souterrains d'Adelsberg.

Nous quittons Oudtshoorn à quatre heures du soir ; toutes les autorités sont à la gare escortées d'une foule nombreuse venue pour nous saluer et nous acclamer. Déjà le train s'ébranle au milieu des cris « Leve Belgïe » quand, pénétrant à l'intérieur du wagon-salon, nous trouvons celui-ci rempli de fleurs et de fruits, envois anonymes de braves gens à qui il n'est même pas possible d'adresser des remerciements. Nous télégraphions au bourgmestre en le priant de rendre publics nos sentiments de gratitude envers la population d'Oudtshoorn, pour son inoubliable réception.

VIII

Après vingt heures de chemin de fer, qui furent autant d'heures de bain turc, nous venions de descendre au Royal Hôtel d'Uitenhage, quand le town-clerk, empressé et réjoui, vint nous soumettre le programme de notre séjour.

Je lus ce qui suit :

Visite de la Mission belge à Uitenhage

SAMEDI :

A 11 heures. Réception à la gare par les autorités.
A midi. Visite au bazar de charité pour le « relief fund belge ».
A 1 h. 1/2. Lunch intime au Royal Hôtel.
A 3 heures. Thé, à Despatch, chez le vice-consul de Belgique à Port-Elisabeth (20 milles en auto).
A 6 h. 1/2. Dîner offert par le maire.
A 8 h. 1/2. Grand meeting au Drill Hall.

DIMANCHE :

A 9 heures. Office religieux.
A 11 heures. Thé chez le président de la Chambre de Commerce.
A midi. Promenade en automobile.
A 1 h. 1/2. Dîner chez Mr Garcia, président du Conseil provincial.

A 3 heures. En auto, visite des réservoirs d'irrigation à Boinville (quarante milles).
A 5 heures. Thé au Kerkbosch Hôtel.
A 6 heures. Visite de fermes irriguées.
A 8 heures. Souper à Harvey's Hôtel à Addo.
A 10 heures. Rentrée au Royal Hôtel ; thé.

LUNDI :

A 8 h. 1/2. Excursion aux fontaines (douze milles en auto), breakfast, en plein air, offert par le conseil communal.
A 10 heures. Visite de fermes autruchières.
A 1 h. 1/2. Lunch offert par le maire.
A 4 heures. Départ de la Mission belge pour Greaff Reinet.

J'avais mon crayon à la main, prêt à biffer l'un et l'autre numéro, je n'en fis rien ; je restai désarmé, incapable de trouver une solution de continuité, dans l'homogénéité de ce programme monolithe. Je fus sur le point de solliciter du town-clerk, au moins une heure, une grosse heure, pour me promener, incognito, seul, en fumant un cigare, pour flâner, regarder les étalages, mettre mon nez dans les bouquins des libraires, acheter quelques cartes postales en les choisissant bien à l'aise, je n'en fis rien — il régnait à Uitenhage une température de cent et sept degrés à l'ombre, et cela, c'est la température de la résignation.

Il n'y a que la rue à traverser pour se rendre, à l'heure de midi, au bazar de Charité ; j'ai l'impression de marcher sur des chaufferettes, les façades des maisons réverbèrent du calori-

que rayonnant, il tombe, dans la large avenue, une averse de chaleur, qui arrose, transperce, cingle, brûle. Notre présence au bazar avait attiré beaucoup de monde, une foule empressée, curieuse de nous voir de près et de nous serrer la main, foule doublement méritoire, pour avoir bravé ce temps d'enfer ; il y a là nombre d'Anglais, à la bourse bien fournie, dépensant sans compter, pour « gallant little Belgium ».

Tout ce monde est de blanc habillé et d'exquises vendeuses débitent des petits drapeaux aux couleurs belges et du chocolat... qui fond ; on sert du thé fumant, il semble, presque un rafraîchissement. Mon collègue et moi, avons bien du mal à remercier les dames, les jeunes filles, tous ces dévouements admirables, qui se dépensent pour nos chers compatriotes ; il fallait voir l'émotion de toutes, à nous serrer la main, la main d'un Belge, d'un représentant de cette noble petite nation pour laquelle leurs cœurs vibrent des plus généreux sentiments. Mais, dans leur trouble, la plupart ne perdent pas le Nord ; retirant, de sous le tablier, un cahier grand ou petit, elles demandent, dans un sourire, « Votre signature, voulez-vous bien ? » Impossible de varier la formule pour tant de solliciteuses, je trace, pour toutes, les mêmes mots « Remember little Belgium », la date, la signature. Et ces géné-

reuses bienfaitrices emportent cela comme une récompense, comme un dictame.

A vingt-cinq milles d'Uitenhage est située la maison de campagne de Monsieur Holland, vice-consul de Belgique à Port-Elisabeth, où il occupe la direction d'une vaste et intéressante maison d'importations et d'exportations. Actif, intelligent, aimable, il est un de ces agents d'outre-mer trop rares — hélas ! — qui prennent vivement à cœur leurs fonctions gratuites, et se dévouent, avec zèle, aux intérêts de la Belgique. Ce que l'Afrique peut donner comme produits agricoles et forestiers, fut vivement mis en lumière, pour nous, lors de notre visite à Despatch. Il y a huit ans, là où se sont établis M. et Mme Holland, on ne trouvait que le cactus, le sable et le rocher, un amas d'acres stériles, achetés pour quelques shellings ; aujourd'hui, voici un parc boisé où s'étale toute la flore d'Europe et d'Afrique, une profusion de fleurs qui vous poursuit comme un rêve, une vaste exploitation agricole, de riches pâtures où broutent les vaches plantureuses, des champs de luzerne, de blé, de maïs, des vignobles chargés de grappes, des figuiers abondants, un verger donnant des fruits gros et savoureux. Ce qui étonne, c'est l'essor extra-rapide de tout ce qui pousse, de ces arbres qui, chez nous, seraient des arbres de vingt-cinq ans. Il a suffi, pour obtenir ce résultat, d'un peu

d'esprit d'initiative et d'entendement ; l'irrigation a fait le reste avec ce diable de soleil qui pour le moment nous tanne la peau. Madame Holland nous reçoit, avec simplicité, dans son home joliet, aux spacieuses vérandas ombragées et fleuries ; l'intérieur suinte le confort et le bon goût ; les œuvres d'art trônent sans être entassées, sans que le tableau aux riches couleurs efface l'aquarelle légère et vaporeuse, sans que le bronze fouillé et patiné écrase le Satzouma délicieux de finesse.

Ce fut, de neuf à onze heures de la nuit, un beau et grand meeting ; treize cents auditeurs, là où il y avait de quoi en asseoir huit cents, tout le monde se faisait plus mince et se serrait un peu, pour laisser place aux nouveaux arrivants, les couloirs avaient je ne sais quel don d'élasticité. Quant à la température, elle fut torride ; le septentrional n'a aucune notion d'un tel nombre de calories ; toutefois on ne se sent pas abattu comme chez nous, lors des rares chaleurs caniculaires, on respire librement, il y a de l'air ; certes parler, en public, était épuisant, mais, au moment même, il n'y paraissait guère, et le feu ambiant semblait se communiquer à nos discours. Il y eut un incident : on m'avait prévenu que des germanophiles tenteraient probablement de troubler le meeting. Ils étaient une quinzaine, assis dans le fond de la salle ; au premier tiers de la séance,

voyant l'emballement du public et l'inutilité d'un effort en sens contraire, ils se levèrent, tous ensemble, l'air furieux et, sans un mot... gagnèrent la sortie.

En nous reconduisant à l'hôtel, le bourgmestre dit combien il est heureux de notre plein succès et ajoute : « Pour le relief fund belge c'est une journée magnifique ! » La presse donna, du meeting, des comptes rendus détaillés et des plus élogieux, sous ces mots, en gros caractères: « Une soirée historique ».

Je ne résiste pas au désir de consigner, ici, en partie du moins, une lettre ouverte parue dans un journal de la localité, trois jours après notre départ d'Uitenhage ; malheureusement la traduction enlève, au texte Afrikaander, l'émotionnante saveur; on y retrouve ce mélange de franchise et de rudesse, de sentiment et de bon sens raisonné, qui constituent les caractéristiques du Boer.

« A sa Majesté le roi des Belges (Aan syn « Majesteit die Koning van die Belge).

« Sire,

« Les Afrikaanders sont citoyens, tous « égaux, devant la loi et ils font très peu de « cas, des titres et des grandeurs ; il n'y a, « d'ailleurs, qu'une Majesté devant laquelle « ils se courbent et elle n'est ni votre égale, ni « l'égale des chefs de nations, vos ennemis ou

« vos alliés. Nous autres, nous honorons une
« haute position quand celui, qui l'occupe, en
« est vraiment digne. Et vous êtes vraiment
« digne d'être le Roi des Belges, non pour
« votre naissance, mais pour votre conduite.
« Nous savons bien qu'il ne vous reste plus,
« pour régner, qu'un petit coin de royaume,
« mais autant vous en avez perdu, village par
« village, ville par ville, district par district,
« autant vous êtes, graduellement, monté dans
« notre admiration. Et vous auriez perdu le
« dernier pouce de votre territoire, vous res-
« teriez, quand même, ce que vous étiez, car
« vous n'êtes pas le Roi de la Belgique, vous
« êtes le Roi des Belges. Votre trône est dans
« le cœur de vos sujets et, à l'heure où ceux-ci,
« sont sous la coupe de l'ennemi, ou dispersés
« à l'étranger, votre trône n'en est que mieux
« assis, puisque le don des cœurs est d'autant
« plus spontané. Dans l'élan des Belges vers
« vous, il ne peut y avoir, en ce moment, ni
« flatterie, ni hypocrisie. Que votre peuple
« vous aime tant, maintenant que vous com-
« battez, en désespéré, sur le champ de
« bataille, qu'il vous affectionne, plus, que
« quand vous étiez « baas » dans votre palais,
« est, pour nous, une preuve que votre dignité
« d'homme, est encore plus haute que votre
« dignité de Roi. Voilà pourquoi, en ce jour
« d'adversité et de douleur, les Boers de la

« lointaine Afrique, qui voient dans les hom-
« mes non les titres mais les mérites, vous
« tendent la main, respectueusement ; nous
« avons le plus profond respect pour un Roi
« comme vous, nous nous honorons, en vous
« honorant.

« Avant-hier, Majesté, nous étions réunis,
« au nombre d'un gros millier, ici, dans cette
« petite ville africaine, dont vous n'avez jamais
« entendu parler, car elle est plus petite que
« la moindre de vos cités démolies ou brûlées.
« Nous étions accourus, en si grand nombre,
« pour entendre parler deux étrangers. C'é-
« taient deux de vos sujets, envoyés par vous,
« pour nous faire connaître les attentats com-
« mis contre votre peuple, pour nous dire les
« ruines accumulées en Belgique et dénoncer
« les auteurs de ces forfaits. Au récit de ces
« atrocités, tous, nous avions les larmes aux
« yeux, car, mieux que quiconque, nous savons
« ce qu'est la souffrance, nous, qui avons tant
« souffert. Nous avions lu, dans les journaux,
« beaucoup d'histoires, seulement toutes les
« guerres amènent leurs cruautés et puis, on
« imprime tant de choses qui ne sont pas
« vraies. Mais nous avons entendu ceux que
« vous nous avez envoyés; avec une sincérité
« qui ne trompe pas, ils ont donné le témoi-
« gnage de la vérité ; pas un de nous, ne doute
« de leur parole, si terribles que soient les

« faits révélés. Nos cœurs, Majesté, ont frémi « à l'unisson du cœur de vos émissaires ; les « scènes horribles qu'ils nous ont mises devant « les yeux et qui nous hantent comme des « hallucinations, nous apparaissent, hélas, « comme une affreuse réalité.

« Des gens d'ici, n'écoutant que leur ran- « cune contre l'Angleterre, sympathisent avec « l'Allemagne, parce qu'elle est l'ennemie des « Anglais ; ils veulent prendre parti, pour les « bourreaux de vos femmes et de vos enfants, « les destructeurs de vos œuvres d'art, de vos « églises et monuments merveilleux ; ils disent « haussant les épaules : « Pourquoi les Belges « n'ont-ils pas laissé passer les Allemands, « qui leur promettaient de belles indemni- « tés ?

« Mais vos délégués, Sire, ont ouvert les « yeux des aveugles, ont montré, de triom- « phante façon, qu'à moins de vous déshono- « rer, c'était votre devoir de vous opposer au « passage des Allemands même au prix des « plus grands sacrifices. Voilà pourquoi nous « vous admirons tant aujourd'hui. Honneur à « vous et, par vous, à votre peuple, vous fûtes « assez grand, pour choisir la voie ensan- « glantée et terrible, qu'était pour vous le « chemin de l'honneur.

« Des milliers de vos soldats sont tombés « sur le champ de bataille, ce sacrifice n'est

« pas perdu ; des milliers de vos sujets ont été « assassinés, leurs biens volés, leurs maisons « brûlées, ce sacrifice n'est pas perdu. Par « dessus ces morts et ces ruines matérielles, « vous avez donné, à l'univers, cette leçon : « que la civilisation ne peut se fonder sur « l'abus de la force, l'injustice et le parjure.

« Il y a pour les nations quelque chose de « très saint : c'est l'intégrité de leur honneur « et leur réputation devant le monde et devant « la postérité. Si l'injustice doit régner triom- « phante, l'histoire dira que ce fut au prix du « noble sang de la plus noble petite nation. « Sire ! vous avez tenu haut l'honneur de la « Belgique et, par elle, l'honneur de l'huma- « nité.

« Mais de l'iniquité un moment triom- « phante, naîtra la Justice, pour vous et pour « les autres, et d'avoir souffert pour cela, « Majesté, ce fut grand de votre part comme « de la part de votre peuple. Vous n'êtes pas « au bout de vos souffrances ; la famine, la « dévastation, les horreurs de tous genres, « vous éprouveront davantage encore.

« Mais tenez ferme, Sire, à l'heure choisie « par Dieu, la Justice vaincra ».

Ce nous fut une émotion profonde de constater ainsi, à chaque pas, que notre mission éveillait au sein des populations Africaines les plus nobles, les plus généreuses passions qui

font tressaillir l'âme humaine. Ah ! comme on se sentait fier d'être Belge !

A neuf heures du matin, trois automobiles viennent nous prendre pour nous conduire à la grand'messe ; le bourgmestre et les membres du Conseil communal, ont tenu à nous faire escorte ; la plupart d'entre eux, pour la première fois de leur vie, assisteront à l'office religieux, dans une église catholique. Le curé, entouré de son conseil de fabrique, nous reçoit sous le porche, pavoisé aux couleurs nationales de Belgique et conduit notre petit cortège dans le chœur de l'église. Après l'Evangile, une touchante allocution, sur le texte choisi : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice » ; une chorale d'enfants, en une exécution, d'un ensemble parfait, fait entendre une messe en plain-chant. La quête, au profit des victimes de la guerre en Belgique, réunit trois cent-soixante francs. A l'issue de l'office, au moment où le curé nous reconduisait vers la sortie, les orgues entonnèrent la *Brabançonne*. Ceux qui nous avaient accompagnés, furent impressionnés par la beauté du service religieux et l'un d'entre eux, le lendemain, me parla longuement du souvenir inoubliable que lui laissaient les cérémonies du culte catholique.

La réception chez le président du Conseil

provincial fut débordante de cordialité ; Madame Garcia et ses souriantes jeunes filles, surent l'entourer de tant de grâce accueillante, qu'une fois de plus, je sortis de là, me demandant si c'étaient, elles ou nous, les obligés.

Notre expédition en automobile, fut une de ces randonnées folles, dont les Africains sont friands. L'auto marque une évolution dans la vie, en Afrique ; si l'attelage à seize bœufs reste le mode de voyage préféré du Boer, parce qu'il aime transporter avec lui, ses literies, ses provisions, son home, la machine devient le mode de locomotion des petits trajets, des excursions aller et retour à cent cinquante ou deux cents kilomètres de la ferme. Un jour, c'était à Cradock, nous prenions le thé chez un Boer ; ayant accepté la proposition de visiter la ferme, il fit avancer sa machine, qui nous mena, sans souci de routes ou de chemins, à travers les quelques dix mille hectares de son bien.

L'automobile n'est pas construit sur place, la plupart des machines viennent d'Amérique, à peine quelques marques belges F. N. Il y a, pour cette branche d'industrie, une clientèle considérable digne d'attirer toute l'attention de nos firmes qui, par ailleurs, devraient pouvoir mieux se faire aux usages commerciaux en pratique chez les Boers. L'auto, à cause des grandes distances et d'un emploi immodéré,

s'use vite en Afrique, des fermiers me parlaient de trois ans comme d'un maximum ; le débouché doit donc se renouveler à jet continu.

Ce fut l'excellent maire d'Uitenhage qui mena la danse, de trois heures après midi, jusqu'à onze heures de la nuit. Excursion fantastique de l'auto lancé à pleine allure, quittant les chemins et les sentiers, à travers champs et monts, vallées et cours d'eau. Il avait plu la nuit et quand il a plu dans ce pays, pauvre en ponts, on ne sait, jamais, où on peut aboutir ni s'il sera possible de revenir sur ses pas et de rentrer chez soi. Sautant, dansant, trépidant, l'auto dévore l'espace, espace indéfini et rocailleux, où le cactus et le spekboom aux fleurs roses ombellées, règnent en maîtres, ensemble avec les serpents, les tigres et les éléphants ; ces derniers comptent, dans les environs immédiats, plus de trois cents individus. Au détour d'une avenue de cactus, nous rencontrons une jeune négresse, svelte et grande, plus noire que le laque noir, le blanc des yeux et l'émail des dents tranchant seuls sur l'ébène ; elle n'avait pas songé, sans doute, rencontrer quelqu'un ce jour là, et avait totalement oublié de s'habiller ; elle nous salua innocemment.

Tout en haut d'une masse rocheuse, aux colorations d'un rouge vif, festonnée de lichen verdet, se dresse un barrage gigantesque, qui monopolise l'eau, pour la répartir dans les

directions voulues. L'irrigation est la grande source du bien-être agricole dans ce pays, elle assure aux exploitations une fécondité quasi illimitée. Les fermes que nous visitons ensuite sont magnifiques ; l'une d'elles appartient aux Frères Maristes, qui ont, à Uitenhage, un établissement d'instruction moyenne fréquenté par trois cent-cinquante élèves. Dans leur ferme, excellemment tenue, grâce à l'irrigation, les Frères Maristes font, en une année, jusqu'à sept récoltes successives de luzerne. Voici une exploitation où la moisson de maïs et de raisins sera merveilleuse ; le Boer qui a invité ses voisins nous reçoit, au café, dans son home et nous adresse un discours bien tourné ; je note, dans le salon, un paravent japonais du meilleur goût, des estampes d'une gravure ancienne et rare, des peaux de tigres jolîment jetées par terre, quelques bahuts hollandais, à faire rêver le pauvre amateur que je suis.

A dix heures du soir, nous roulons au milieu des ténèbres, sous un ciel superbement étoilé; les lièvres viennent jouer dans la lumière des phares ; parfois un bondissement brusque, puis plus rien ; des oiseaux étranges se lèvent, en un vol pesant, jetant de stridents cris d'effroi à travers le calme et la moiteur lourde de cette nuit d'Afrique.

Les districts d'Oudtshoorn et Uitenhage sont

des centres autruchiers ; nous visitons plusieurs fermes dont l'une compte plus de deux mille autruches. Elles détalent devant nous d'un petit train de galop, dandinant, comme des ballerines de foire, hautes sur jambes, dont le tutu de plumes blanches et noires, se soulève, s'ébroue à chaque pas ; la tête au haut du col, est un peu « bébête », et, à tout moment, plonge pour croquer des herbes, en donnant, au long cou, une allure de serpentin. Le Boer affectionne beaucoup l'autruche parce qu'elle nécessite peu de souci et un minimum de main-d'œuvre. L'élevage est simple ; on choisit mille ou deux mille hectares d'un terrain sec et herbeux et on le clôture d'une double rangée de fils de fer. Seulement le produit de l'autruche est un article de luxe, soumis aux fluctuations de la mode. Beaucoup de fermiers ont immobilisé, dans cet élevage presque tout leur avoir, ce fut une faute ; je songe, non sans émoi, à tant de braves Boers, que la guerre, si longue, doit mettre à deux doigts de la ruine. Ces animaux sont, souvent d'un prix énorme et si l'on en trouve beaucoup qui valent sept cent-cinquante francs, d'autres, des bêtes de choix se vendent dix mille, même vingt mille francs par tête. La différence de valeur des plumes d'autruches est surprenante ; les grandes plumes blanches de toute première qualité, s'achètent au poids, à des

prix variant de huit cents à douze cent cinquante francs la livre, tandis que les qualités secondaires descendent à deux cents francs la livre. Quant aux plumes noires elles valent, la livre, les plus belles, cent cinquante francs seulement ; je cite, bien entendu, des chiffres moyens, sujets à de nombreuses fluctuations, ce, uniquement, pour donner quelque idée à ceux et surtout à celles que la chose intéresse. Les plumes blanches de grande valeur sont généralement carrées par le sommet comme par la base, la pointe s'accusant très peu, elles sont barbelées et très floconneuses. Les autruchiers parlent de leur élevage avec enthousiasme ; il paraît, qu'il n'y a pas deux plumes d'autruche qui se ressemblent et plusieurs éleveurs m'ont affirmé qu'ils reconnaîtraient entre mille une plume provenant de leur ferme. Les plus belles plumes viennent du mâle et se prennent à l'aile, la récolte se fait tous les dix mois ; actuellement on coupe la plume, au lieu de l'arracher, ce qui débarrasse la société protectrice des animaux d'un grand souci. L'autruche n'est pas méchante ; à certaines époques de l'année cependant, quand le mâle se dandine avec force salutations et mille grâces comiques devant ses compagnes, il faut ne pas se mettre sur son chemin ; d'un coup de patte, allongé droit devant lui, il transperce un homme.

Pour donner une idée de l'importance de cet élevage et du rôle qu'il joue dans l'activité économique et agricole de l'Afrique du Sud, voici une indication sur l'exportation des plumes d'autruche, qui se fait principalement sur le marché de Londres :

VALEUR D'EXPORTATION

en 1908 : £ 1.738.392
en 1910 : £ 2.272.846
en 1912 : £ 2.609.368
en 1913 : £ 2.953.587

Voilà donc l'étonnant résultat obtenu en peu d'années par le produit annuel de l'élevage de l'autruche.

Seuls, parmi les agriculteurs, les éleveurs d'autruches sentiront vivement le poids de la guerre, mais quelle fortune, pour eux, si, au jour de la victoire, toutes les dames des puissances alliées mettaient une plume à leur chapeau.

***

Energiquement bercé par le cahot du train, je sommeillais dans le mince tiroir qu'était ma couchette roulante, quand Cocoa vint me secouer et me dire, en son langage approximatif, que, dans vingt minutes, nous serions à Kimberley. A six heures précises, je me trouvais à la portière, prêt à affronter une récep-

tion, invraisemblable d'ailleurs, vu l'heure matinale. Le train s'arrête dans une gare spacieuse et, à ma grande surprise, sur le quai attendent le bourgmestre de Kimberley, son secrétaire communal et quelques autres personnalités parmi lesquelles un Belge, un Liégeois, aimable comme tous les Liégeois, qui a gardé d'excellentes relations au pays, notamment dans le journalisme. Le maire me souhaite une cordiale bienvenue, exprime ses regrets que mon collègue, parti pour Aliwal-Noord, ne soit pas à mes côtés, m'offre l'hospitalité au nom de la ville, me disant que quand je l'aurai acceptée largement, c'est encore Kimberley qui sera débiteur.

Après déjeuner, me voici, seul, comme un échappé de collège, arpentant pour une heure le fameux sol diamantifère.

Kimberley ! Il y a quarante ans, un désert de rocs stériles et désolés, où, quelque jour, un missionnaire, en passant, avait trouvé un kopje, un figuier sauvage et une famille, non moins sauvage, de Bushman. Aujourd'hui, voilà une ville riante, aux rues pittoresques, aux magasins luxueux, aux habitations cossues, métamorphose aussi étonnante que celle qui fit de cette roche informe et dure et terne, le diamant. Ce fut en 1872 qu'un ministre du Cap, apportant à la tribune parlementaire un gros diamant qu'on venait de trouver —

« l'étoile de l'Afrique du Sud », aujourd'hui propriété de la comtesse Dudley — s'écria : « Voici le roc sur lequel nous bâtirons la fortune de l'Afrique du Sud ! » A l'heure actuelle les rochers de Kimberley donnent quatre vingt-dix pour cent de la production universelle du diamant ; on en extrait annuellement ici, pour une valeur de deux cent cinquante millions.

Accompagné d'intéressants ciceroni, nous suivons, au cours de la journée, l'évolution étonnante de cette cité de fortune; voici où se groupèrent, après les premières découvertes, les immigrants ; on a conservé encore les huttes en planches qui furent le berceau de quelques millionnaires. Je demande où est le fameux kopje ? Le kopje est tombé sous la pioche des premiers prospecteurs, le figuier qui croissait à son ombre s'est desséché, quant au Bushman, à la vue de tous ces visages blancs, il s'est enfui et peut-être court encore. Le flot des prospecteurs gagnés par la fièvre du diamant s'accrut de jour en jour, il en arriva des centaines, il en arriva des milliers ; au bout de huit mois, ils étaient cinquante mille campés sur le rocher désert, mourant de faim et de soif, fascinés par la terre diamantine.

Le vieux Mynheer de Beer, propriétaire de ce tas de pierres, qui n'avait jamais donné le

moindre revenu, fut assez heureux de le vendre pour cent vingt-cinq mille francs ; le bloc improductif d'alors est estimé aujourd'hui à une valeur marchande de sept cent cinquante millions. Il est vrai, que la grande compagnie, qui exploite le diamant, ne fut pas ingrate, elle prit le nom de Mynheer de Beer et lui garantit, du coup, l'immortalité. Ce fut cette Compagnie qui, sous l'impulsion de Cecil Rhodes, l'humble fils de pasteur, le modeste fermier du Natal, attiré lui aussi par l'aimant diamantin, opéra la fusion des mines secondaires qui s'étaient formées à Kimberley. J'ai vu, au siège d'administration de la Compagnie de Beer le chèque, représentant l'indemnité payée à la société « Mines de Kimberley » ; ce chèque, qui est unique dans les annales bancaires, est du montant de « £ 5.338.650 five millions three hundred thirty eight thousand six hundred fifty pounds sterling » ; cette fusion des divers organismes de la production diamantaire eut pour but d'empêcher l'avilissement du produit et de maintenir le dosage des quantités de diamants jetées annuellement sur le marché.

Nous voici, soudain, devant un gouffre béant, immense, qui s'enfonce en entonnoir à une profondeur de douze cents pieds ; c'est, me dit-on, le plus grand trou qui ait jamais été fait de main d'homme ; le diamètre à la sur-

face est de seize cents pieds et il faut marcher un kilomètre et demi pour faire le tour. Ce formidable cratère donne d'emblée l'idée de la simplicité de l'industrie du diamant ; le long des parois, on distingue parmi la masse rocheuse de larges tranches de terre, c'est le sable gris nuancé de bleu qui renferme les précieuses pierres, le sol diamanté. Il suffit de prendre des mottes de cette terre et de tamiser, le diamant reste sur le tamis. Au fond de l'entonnoir géant, il y a des tunnels, où les recherches se poursuivent et se ramifient sous le sol. Trois mille employés européens et seize mille nègres travaillent dans les mines de Kimberley ; les natifs sont engagés pour trois mois et ne peuvent sortir des enclos où ils restent prisonniers, sans communication possible avec l'extérieur. On comprend aisément que le grand risque de cette industrie soit le vol, de là ce système d'enrôlement qui a fait couler des flots d'encre. Il y a dans les bureaux de la Compagnie de Beer, une pièce à conviction qui démontre combien ce mode spécial d'engagement est indispensable, c'est la photographie de vingt et un diamants qui avaient été avalés par un nègre ; sur dénonciation d'un camarade il fut arrêté, isolé et purgé ; la purge donna, en diamants, une valeur marchande de cent trente sept mille cinq cents francs.

Kimberley est surtout une ville anglaise ; il

me fallut, de nouveau, parler dans la langue de nos alliés. Oh ! la torture d'être rivé littéralement à un texte avec de l'éloquence ficelée comme un boudin !

Ce fut une salle magnifique, une réédition, en miniature, de la manifestation de Capetown; douze cents personnes, toilettes de gala, constellations brillantes de diamants, un public enthousiaste, emballé. Le meeting fut présidé par le maire, en grand uniforme, assisté du town-clerk en toge noire et perruque blanche, assis sur un tabouret en retrait du fauteuil présidentiel. L'honorable président de la Compagnie de Beer, Monsieur Oats, proposa, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, des vœux d'admiration pour la Belgique et l'envoi d'un télégramme chaleureux au roi Albert. Le seul nom de notre souverain avait je ne sais quelle puissance magique qui électrisait ces foules africaines, en des élans d'enthousiasme, dont je n'oublierai jamais l'émotionnante beauté.

On organisa, en mon honneur, une réception fastueuse, dont les résultats furent d'ailleurs une fine pluie d'or dans les bourses discrètement tendues, au nom de la Belgique souffrante, par de souriantes et gracieuses jeunes filles.

Et ce fut pour moi, une fois de plus, un étonnement, mêlé d'un point douloureux, de

me trouver au milieu de ces sociétés brillantes, s'épanouissant dans les splendeurs, les délices du luxe, pour ne connaître de la guerre horrible, que les aspects lénitifs de la charité et de la générosité.

IX

Notre campagne, dans l'Oranje Vry Staat, était considérée, par beaucoup, comme une aventure, sans grands résultats possibles, où nous risquions de compromettre le prestige et le succès de la Mission belge.

Là, le sentiment « pro german » régnait invétéré et farouche, là, il y a quelques jours à peine, on s'était battu avec acharnement, de Wet avait été fait prisonnier, un grand nombre de rebelles se trouvaient arrêtés et concentrés dans les camps, l'agitation des esprits, la rancœur et la déception étaient intenses. Au milieu de ces populations rurales naïves et simples, il y avait l'idée fixe : « l'Allemagne est la nation chevaleresque et libératrice, appelée, par les desseins de la Providence, à nous restituer la plénitude de nos droits et de notre indépendance ». Par une raison, facile à comprendre, c'est dans ces mêmes milieux, que la propagande allemande contre la Belgique s'était intensifiée ; toujours le peuple flamand avait connu, dans l'Orange comme au Transvaal, les

plus vives sympathies et on s'y souvenait, avec reconnaissance, de l'accueil chaleureux fait, en 1902, par la Belgique et la Flandre surtout, aux missions Boers qui reçurent de la générosité des Belges, les témoignages multipliés. Les émissaires teutons s'étaient acharnés à détruire ces sympathies raciales et ces sentiments de gratitude en accumulant contre nous, un flux de mensonges et de diffamations. Même des intellectuels, disaient et croyaient de bonne foi que, d'accord avec la France et l'Angleterre, la Belgique avait déclaré la guerre à l'Allemagne, que la population civile belge, en armes, avait organisé la lutte de francs-tireurs et que les femmes poussaient la barbarie jusqu'à mutiler et tuer les blessés et les prisonniers Allemands.

Le sentiment général à notre égard était un mélange de pitié et d'amer ressentiment pour d'anciens amis, tombés si bas « à force d'être présomptueux, inintelligents et haineux ».

Il y avait de l'aléa à vouloir se risquer au milieu de populations ainsi disposées, mais n'était-ce pas une raison majeure pour y aller? Question grave pour nous. Certes, en cas de succès, on allait trouver cela très bien et même tout naturel. Mais en cas d'insuccès ? Supposez les meetings grossièrement troublés, les délégués belges hués ou violentés, quelle joie dans le monde teuton, quels cris répercutés à

travers les agences Wolff et exagérés à plaisir: la Belgique conspuée par les Boers ! — Une mission officielle belge obligée de battre en retraite ! Que de reproches à notre imprévoyance, à notre impéritie politique.

Mais nous avions une foi invincible dans la beauté de notre cause, nous avions la foi qui sauve ! Néanmoins, s'il était aisé pour nous de décider qu'on irait là où l'ennemi nous avait fait le plus de mal, il ne fut pas toujours bien facile de pénétrer dans la place. Ce n'était plus, comme dans la province du Cap, l'accueil prévenant et empressé des autorités ; en tel endroit, personne, à la gare, pour nous saluer ou nous piloter. Un jour, le pasteur anglican, seul, voulut bien nous recevoir et nous offrir une hospitalité écossaise, dont je garde encore le souvenir ému ; après midi, au café, le curé catholique vint, en compagnie de son collègue protestant, nous tenir société. Bien entendu, il n'y a, dans ces constatations, ni amertume, ni reproches ; nous étions tellement noircis et vilipendés aux yeux de ces populations, que les autorités ne pouvaient, sans froisser l'opinion publique de leurs commettants, nous faire des avances officielles. Quelques organes, d'ailleurs isolés, de la presse hollandaise, à la solde des Allemands, s'étaient ligués contre nous ; une tactique de ces journaux fut de faire passer la Mission belge pour une mission

anglaise ; ils poussèrent le caractère mesquin de leur polémique, jusqu'à demander qui payait nos frais de séjour dans les différentes villes et qui défrayait le wagon-salon dans lequel nous voyagions. Les journaux boers les plus importants, sans y avoir été en rien sollicités par nous, répondirent avec beaucoup de dignité, protestant, au nom de la traditionnelle hospitalité sud-africaine, contre ces agressions, d'ailleurs absurdes, puisqu'il était de notoriété, que, de toutes parts, les communes avaient officiellement décidé d'accueillir les délégués belges comme des hôtes distingués et choyés. Ne devons-nous pas cet hommage, disaient-ils, à la nation belge qui, en 1902, accueillit — si généreusement — les missions boers ? Est-ce que jamais un journal belge s'est permis, quand Kruger traversa la Belgique, de demander qui défrayait le wagon-salon dans lequel le président voyageait ?

Ces attaques, qui froissèrent, au fond, le sentiment si profondément hospitalier du Boer, décelaient, par leur maladresse, leur origine teutonne ; elles parurent, un peu plus tard, dans certains journaux flamands imprimés en Belgique, sous le contrôle allemand ; elles avaient une seule et même origine.

Comment se fait-il que partout les Boers accoururent extraordinairement nombreux à nos meetings ? Je me le suis souvent demandé

et n'ai trouvé d'autre réponse que dans le fait psychologique qui différencie les actes individuels des actes de la collectivité. Individuellement ils ne nous connaissaient pas, entendaient n'avoir rien de commun avec nous ; se rendre en masse compacte à une réunion, n'avait aucune portée précise et pouvait impliquer aussi bien l'hostilité que la bienveillance. Mais le Boer est, au fond, une nature droite et bonne et, il faut lui rendre cette justice, quand il nous avait entendu, que les ombres du mensonge et de la calomnie étaient dissipées et que la vérité lui apparaissait, son âme, naturellement ouverte aux sentiments généreux, savait se donner toute entière. C'était étrange de voir ces paysans, au regard dur et volontaire, qui étaient venus là, par curiosité, bien décidés à ne pas céder d'un pouce le terrain d'hostilité contre nous, tout-à-coup collectivement entraînés, nous applaudir chaleureusement. Parfois, dès le début de la réunion, un ou deux auditeurs se levaient et, sur un ton rogue, demandaient si le meeting était contradictoire ; à ce moment, il y avait de la poudre dans l'air, un rien allait y mettre le feu. Mais notre réponse calme et amicale dans laquelle nous déclarions, nous-même, appeler la contradiction, les apaisait immédiatement et les prédisposait en notre faveur. La langue flamande, surtout, exerçait sur eux, je ne sais quel charme ; il y

avait dans ses accents, la preuve immédiate et palpable d'un lien racial entre nous, il me semblait toujours que, dès les premiers mots, leur hostilité tombait et qu'ils se disaient dans leur for intérieur : des gens qui parlent cette même langue pour laquelle nous avons toujours lutté et qui nous est chère à l'égal de la prunelle de nos yeux, ces gens-là ne peuvent pas être les simplets, les dégénérés qu'on nous a dépeints.

Un jour, dans une commune où personne ne nous avait reçu, à notre grand étonnement, le soir venu, nous trouvons salle comble : six cents auditeurs environ ; public extraordinairement froid et revêche. J'éprouvais je ne sais quel découragement à l'idée du mal affreux accompli au milieu de ces braves populations par la calomnie teutonne, quand, sous une réaction violente, je me sentis, en montant à la tribune, comme une véritable âme d'apôtre. Tout-à-coup, là devant mes yeux, je vis l'image sanglante de ma Belgique martyrisée, bafouée, calomniée. Je fis un discours peut-être le plus enflammé, le plus ému, que j'aie prononcé de ma vie ; un de ces très rares discours dont, réellement, on soit satisfait ; je ne saurais pas le reproduire, la mémoire n'y fut pour rien, il vint du cœur plus que de la tête. Mais quel bonheur de voir cet auditoire glacial se fondre en des élans de chaude sympathie. Oh !

les braves cœurs ! il sembla que soudain, en des acclamations bruyantes, ils voulussent étouffer jusqu'aux derniers échos des propos monstrueux tenus contre nous et transformer tout ce qu'on avait mis au fond de leur âme de rancœur, de mépris pour la race flamande, en exubérantes manifestations de cordiale fraternité.

Dans un geste d'une émouvante inspiration, un grand diable de Boer, tout-à-coup, escalada la tribune et nous baisa la main, semblant vouloir mettre, dans ce baiser, comme l'aveu public et le repentir d'avoir douté de nous. Et que se passa-t-il ensuite ? Nous n'avions rien dit qui fût un appel direct à la charité, jugeant que notre qualité de délégués officiels nous interdisait de quêter, au cours de nos meetings ; il ne fallait pas, dans l'intérêt même de notre mission, parler la sébile à la main. Mais, spontanément, les Boers organisèrent une quête à la sortie ; nos six cents auditeurs versèrent, dans les troncs improvisés, près de trois mille francs.

Par ailleurs, dans plus d'un endroit, de l'Oranje Vry Staat, les autorités nous firent, courageusement, l'accueil le plus empressé ; ainsi à Kroonstad, où nous trouvâmes les ponts flanqués de redoutes improvisées contre les incursions des rebelles, le maire nous fit une charmante réception à l'Hôtel de Ville et un

banquet, en notre honneur, fut organisé par le Conseil communal.

J'eus beaucoup de peine à m'introduire à Boshof, grâce au distingué sénateur, Monsieur Marais, qui accepta vaillamment la présidence du meeting, l'usage de la grande salle de la maison communale nous fut concédé.

J'avais à fournir, pour arriver à Boshof, une course de cent trente kilomètres en automobile à travers les larges plaines de l'Oranje Vry Staat. J'étais seul, mon collègue parlait à Aliwal Noord, car, pour faire face à la besogne, il avait fallu se séparer.

Longue, longue route solitaire, pas une maison, pas une ferme ; nous roulons à une altitude constante de quinze cents mètres et c'est la plaine indéfinie, à l'herbe verte et haute, prairies immenses où personne ne songe aux foins, faute de bras, où le fermier, un jour, en passant, mettra le feu, ce qui fera de l'engrais. On dirait le Veurne-Ambacht avec des mimosas au lieu de têtards, la campagne de Knocke, avec l'ondulation de quelques dunes lointaines, c'est la Flandre plate et verte aux horizons illimités. La lumière vibrante enlève le jaune du mimosa et le vert de l'herbe en des couleurs crues sans décroissances, aux ombres intensément violettes. C'est la Flandre

oui ; mais tout de même, comme elle est plus belle, ma Flandre, et plus douce, avec la joliesse des tuiles, chantant dans la verdure toute la gamme du rouge, nimbée de son air blond, ouaté et flou.

Après un long temps, le chauffeur, au loin, signale une ferme et voici des vaches, des moutons, des chevaux superbes, des mulets, des ânes, tout cela pêle-mêle, presque dissimulé dans l'herbe haute. Une négresse passe au bord de la route, grande, une couverture bleue rayée de jaune nouée sur l'épaule, les jambes d'ébène au vent ; un petit négrillon, agitant les mains, lui ballotte dans le dos ; elle porte sur la tête un vase à la panse harmonieuse qu'elle retient, de son bras rond, encerclé d'un bracelet en métal ; pas mal ce bronze d'art vivant sur le paysage vert.

Nous voici à Boshof. On m'avait dit : ou bien ils ne viendront pas ou bien ils seront méchants ; et je pensais : pourvu qu'ils viennent ! Et ils étaient là — quatre à cinq cents Boers, pas un Anglais, des hommes énormes et solides, carrément assis sur leur chaise, le corps penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux, me regardant d'en dessous, à travers leurs sourcils fournis. Monsieur le sénateur Marais, ayant à ses côtés l'honorable député de Boshof, ouvrit la séance en demandant au pasteur de dire la prière, puis il me donna la

parole suppliant l'auditoire de m'écouter avec bienveillance et respect, la bienveillance que méritent ceux qui souffrent et le respect qu'on doit au malheur.

Les têtes s'étaient penchées davantage, tous, à présent, regardaient le sol, je ne voyais, devant moi, que des nuques. Doucement, lentement, longuement, je parle de la Flandre, de sa beauté, de sa fécondité, de ses agriculteurs, braves gens, paisibles comme eux, et ne demandant qu'à vivre, pacifiques et laborieux, sous le grand soleil du Bon Dieu. Je parle de cette race tenace, attachée à sa foi, à son sol, à ses traditions, à sa langue. Je rappelle l'accueil sympahique et généreux que firent les Belges aux Boers en 1902.

Pendant une heure je leur parle de l'invasion allemande, de la cruelle injustice de cette agression, des atrocités commises par les barbares, de la mauvaise foi de ces parjures, traîtres à toutes leurs promesses ; les nuques restent immobiles. Plus je prolonge l'effort, moins il m'est possible, au milieu d'un silence sépulcral, de discerner l'impression produite. Quand j'en arrive, enfin, aux massacres de Dinant et de Tamines, au récit de ces petits enfants de quatre, cinq, dix ans, impitoyablement assassinés par des êtres sans cœur, quelques têtes se redressent, des yeux brillants se fixent sur moi. Appelant à

mon secours les mâles accents de la poésie flamande, j'exalte les beautés de ma langue maternelle, je montre l'Allemand en Pologne, exterminant impitoyablement la langue du peuple, et je conclus que pour reconquérir le sol ancestral, pour venger leurs morts et pour garder la liberté de leur langue, les fils de la Flandre sauront vaincre ou mourir. Ce n'étaient plus des nuques que, tout-à-coup, j'avais devant moi, mais de fortes têtes carrées, aux yeux vifs, où brillait une flamme de sympathie.

Dans un petit discours lyrique, le président, Monsieur Marais, me révéla, en deux mots, par quels arguments j'en étais arrivé à conquérir mon auditoire : « Nous aussi, dit-il, nous avons souffert et nous pensions que nul peuple au monde n'a souffert autant que nous. Mais, disons-le, puisque c'est la vérité, jamais, ici, nous n'avons connu cet acte infâme, l'assassinat délibéré des enfants, jamais non plus on n'a tenté le crime de vouloir, comme en Pologne et en Lorraine, exterminer notre langue maternelle, car, je vous en prends tous à témoin, nous serions morts, jusqu'au dernier. Ce que nous venons d'entendre, réclame de notre part une protestation énergique ; c'est pourquoi je fais une motion d'admiration cordiale pour la Belgique et de blâme énergique pour l'Allemagne. » Toutes les têtes carrées se

dressèrent, ponctuant la proposition d'enthousiastes bravos.

Pour en arriver là, j'avais parlé pendant près de deux heures, par 102 degrés Fahrenheit, à l'ombre. J'emportais les applaudissements des fiers sauvageons de Boshof, comme un des meilleurs souvenirs de ma vie. Au sortir du meeting, en grand nombre ils vinrent me serrer la main. — Ah ! les rudes poignées ! — l'un d'eux, qui s'était attardé, me dit : « Comment est-il possible que nous ayons eu confiance en ces gens-là ? Mais allez donc dire cela à de Wet ! Bien sûr qu'il ne sait pas ! Il est trop bon et trop honnête, pour se lier avec ces parjures et ces bourreaux. »

En me ramenant vers l'auto, le magistrat me dit : si vous connaissiez les gens de Boshof comme je les connais, vous partiriez d'ici avec cette conviction que, de votre vie, vous n'avez gagné pareil procès. Eh ! mon Dieu, lui dis-je, ce n'est pas à l'avocat qu'il faut rapporter le succès, mais à la cause qu'il défend ; elle est si belle, cette cause, auréolée de tant de justice et d'honneur, pétrie des affres d'un si cruel martyre, qu'elle forcerait l'adhésion même des Cafres et des Zoulous.

Et, de fait, je ne croyais pas si bien dire. Ce fut dans l'Oranje Vry Staat, à Bethléhem, que des Cafres, ayant entendu nos discours, réunirent leurs camarades et répétèrent, en des

palabres animées, le récit des souffrances endurées par la Belgique. Le lendemain ils nous envoyaient la somme de cent trente-cinq francs pour les Belges martyrs, produit d'une quête faite parmi leurs frères noirs, les pauvres des pauvres, puisqu'ils n'ont même pas de poches.

N'était-ce pas touchant, ces Cafres, donnant au Kaiser une leçon de civilisation ?

Le succès du meeting de Boshof eut à travers l'Oranje Vry Staat un grand retentissement. Un leader boer, un farouche, auquel je rendis visite, le lendemain, me dit, en secouant la tête : « Boshof! Boshof ! je ne te reconnais plus! » Nous visitâmes ainsi nombre de notables du pays et cette propagande individuelle ne fut pas des moins fructueuses ; par les réponses aux questions posées, aux objections faites, que de préventions évanouies que de malentendus dissipés.

La campagne teutonne, contre la Belgique, avait été menée par des émissaires à gages, qui, les jours de marché et de réunions populaires, se mêlaient aux paysans, développant cette thèse : « Les Belges ont été joués par la France et l'Angleterre et « bêtement » se sont ligués contre l'Allemagne, leur amie sincère. Si la Belgique avait fait preuve d'intelligence, comme le Grand-Duché et la Hollande, aucun

mal ne lui serait advenu, elle aurait largement profité de la guerre. »

Il fallut souvent expliquer la situation de la Hollande, qui ne fut pas attaquée et qui déclara hautement vouloir se défendre, comme nous, en cas d'invasion de son territoire ; exposer la situation du Grand-Duché jouissant d'une neutralité désarmée ; montrer notre devoir de maintenir, par une armée non de conquête, mais de défense, l'inviolabilité de nos frontières, devoir toujours affirmé par tous, par l'Allemagne elle-même, notamment lors de la guerre de 1870. Et les yeux s'ouvraient, et les plus obstinés comprenaient que la « stupidité » des Belges n'était autre que l'accomplissement d'une obligation internationale impérieuse, la fidélité à la parole donnée et aux traités signés.

Mais, me dit certain jour un Boer, les yeux pétillants, mi-naïfs, mi-malins : A l'impossible nul n'est tenu, quel est l'homme qui puisse, sans une témérité confinant à la folie, vouloir s'opposer à la tempête qui gronde, à la marée qui monte, à la grêle qui abat sa récolte, au tremblement de terre qui détruit sa ferme? N'est-ce pas un peu ce que vous avez tenté, par cette jactance du tout faible, du tout petit, contre le formidable Empire allemand ? D'abord, répondis-je, comparaison n'est pas raison ; il faut distinguer le fait de Dieu et le

fait de l'homme. Contre le fait de Dieu nous ne pouvons rien, d'accord ; mais l'Allemagne n'est pas Dieu. Le fait de l'homme peut être combattu par le fait de l'homme. Dans l'esprit de la Convention internationale qui garantit la neutralité de la Belgique, celle-ci, en cas d'invasion, doit être secourue par tous les signataires du traité. En nous opposant à l'attentat perpétré par l'Allemagne contre la patrie belge, nous respections nos engagements signés, mais nos co-signataires entendaient y rester fidèles à leur tour. Nous sauvions l'honneur tout en nous assurant l'amitié et l'appui de la France, de l'Angleterre et de la Russie, ce qui n'est pas mal. Si nous avions commis la bassesse de forfaire à l'honneur, nous y eussions gagné, avec le rouge au front, l'amitié de l'Allemagne — l'amitié aléatoire du parjure — mais nous nous attirions, pour toujours, le juste ressentiment des puissances alliées. Si je vous comprends bien il nous eût fallu faire abstraction de la conscience pour n'ouïr que la seule raison ; la Belgique n'a pas hésité, elle a écouté la voix de la conscience, et l'événement dira que celle-ci n'était autre que la voix de la raison. Le petit Belge, croyez-moi, n'y a mis aucune jactance, parce qu'il ne peut y en avoir, à se montrer un honnête homme et s'il est impuissant contre les tempêtes et les marées, il attend, des bras armés pour la jus-

tice, la récompense des bons et le châtiment des méchants.

Toute allusion à la mauvaise foi et la fourberie teutonnes intéressaient, passionnément, les milieux rebelles : le fait que, jusqu'au 2 août 1914, l'Allemagne officielle avait protesté de son amitié pour la Belgique, de sa volonté de ne pas l'attaquer ; les déclarations du secrétaire d'Etat von Jagow affirmant au Reichstag que les traités avec la Belgique seraient scrupuleusement respectés ; les déclarations d'amitié du Kaiser lors de sa visite à Bruxelles et, au lendemain d'Agadir, à Aix-la-Chapelle ; la thèse du « scrap of paper » qu'on croyait d'invention anglaise et dont il nous fut aisé d'établir l'authenticité, tout cela jetait dans l'esprit des Boers je ne sais quel désarroi et quelle anxiété. Après les meetings ils venaient en parler à cœur ouvert : « comment est-il possible qu'une grande nation foule ainsi aux pieds ses promesses, ses serments, ses traités ? Mais alors nous allions être mesurés à la même aune et c'était, au fond, pour nous mettre la main dessus, que l'Allemagne nous faisait la cour ? » Et ils parlaient du traité conclu par le général rebelle Maritz, disant combien d'espoirs ils avaient fondés sur ce pacte, surtout depuis sa confirmation par l'Empereur lui-même.

Ce fut ainsi que j'appris, pour la première

fois, l'intervention personnelle du Kaiser, dans la rébellion boer. On sait que, plus tard, le général Botha, lors de la conquête de la colonie du Sud-Ouest allemand, a découvert, à Windhoek, le texte d'un télégramme conçu en ces termes : « Je suis prêt à reconnaître l'indépen-
« dance des Boers et même à la garantir, à
« condition que la rébellion éclate sans
« délai. — GUILLAUME I. R. »

Le Kaiser n'a donc pas hésité à compromettre sa dignité et son honneur en excitant personnellement les Boers, moyennant l'impériale promesse d'une bonne récompense, à la déloyauté et à la trahison.

Pauvres Boers ! ils l'ont échappé belle et nous ne pouvions leur rendre si précieux service que de démasquer la ruse, la perfidie, la fausseté de l'Allemagne.

Par ailleurs, il faut bien se rendre compte de l'état d'âme des Boers ; depuis la rébellion, ils n'ajoutaient que peu de foi à tout ce qu'imprimaient les journaux, parce que, disaient-ils, les Anglais ne laissaient passer que leur version à eux. Mais nos paroles, à nous, étaient acceptées comme l'expression de la vérité, comme la déposition loyale de témoins qui ont vu, constaté, entendu. C'est ainsi que s'expliquent l'impression énorme produite par nos discours et cette parole d'un homme des plus autorisés de l'Union, appréciait notre Mission

en ces termes : vous avez littéralement retourné l'opinion publique, chez les Boers.

Je dois rendre cette justice aux Afrikaanders qu'ils étaient profondément impressionnés par la duplicité, la déloyauté et la fourberie des Allemands et que, placés devant ce dilemme : ou le régime anglais ou le régime allemand, tous se prononçaient pour les Anglais. Vingt fois j'ai entendu des Boers tenir le raisonnement que voici : Au fond nous sommes tous des rebelles en ce sens que nous rêvons de reconquérir un jour, fût-il lointain, notre indépendance. Seulement, puissance pour puissance, il vaut mieux être à l'Angleterre, qui nous couvre de son hégémonie sur mer et donne à ses colonies un maximum de libertés. Après ce que vous nous avez dit sur l'Allemagne, quelle confiance peut-on avoir en elle ? Comment croire encore à son désintéressement ? Vous avez fait tomber une de nos dernières illusions....

Un jour, à notre demande, un magistrat consent, non sans avoir beaucoup hésité, à nous mener au milieu des rebelles, arrêtés et détenus. Ils se promenaient, au moment de notre arrivée, en groupes compacts, discutant et gesticulant ; dès qu'ils nous voient, ils s'arrêtent, les divers groupes se reculant, se soudant l'un à l'autre, comme pour s'unir contre une menace possible, contre quelque

chose d'inattendu. Ce sont, pour la plupart, de grands beaux hommes, dans toute la force de l'âge, en kaki, coiffés du chapeau bossué à larges bords, culottes amples, bottes à l'écuyère, chemise bouffante, les manches retroussées sur les bras nerveux et poilus. Tous les regards sont tournés vers nous, droits, mais durs et mauvais. Au moment où nous approchons, le magistrat dit : « Dat zyn de afgezanten van Belgïe », voici les délégués de la Belgique.

Il y eut une minute, soit d'hésitation, soit d'incrédulité, mais comme je m'avance vers l'un d'eux, lui disant le bonjour, tous, en entendant le flamand, d'un mouvement unanime, enlèvent leur chapeau et nous saluent. Leur figure mauvaise s'est rassérénée, il y a dans les yeux un rayon où se mêlent la curiosité et la sympathie. On cause, le magistrat s'est éloigné ; que de choses dites en quelques instants, dans les phrases nettes, brèves, de gens qui n'ont que peu de minutes à se voir. Tous avaient connaissance de nos meetings, soit par les lettres reçues de leurs parents soit par ouïdire et quels sombres regrets dans leurs voix quand ils se récriaient : « si nous avions su ! » quel accent de sincérité dans ces mots répétés avec insistance : « Wy sympathiseren met u » nous sympathisons avec vous.

« Si nous avions su ! », parole amère dans la bouche de ces fiers rebelles, qui, pour rien au

monde, n'eussent dit cela à un juge pour se défendre, et me le disaient, à moi, comme une confession. Quelle révélation aussi ! Nous venons de le dire, il n'est pas un Boer qui ne soit, au fond, plus ou moins rebelle, en ce sens que le rêve de l'indépendance lui est aussi cher que le souvenir de ses ancêtres, la fierté de son histoire, l'amour de sa race. N'empêche que les Boers sont, en majorité, loyalistes, parce qu'ils distinguent nettement la thèse de l'hypothèse, qu'ils savent que toute rébellion est une folie et que, sauf certains griefs fondés, le joug britannique est si peu un joug, qu'il crée jusqu'à l'illusion de l'indépendance. Mais voici que l'intrigue allemande aveugle certains éléments de ces populations impulsives et sentimentales, affirmant que la toute puissance du Kaiser se dresse pour les soutenir, qu'elle leur garantit l'indépendance, que l'heure d'or a sonné sans qu'elle doive peut-être revenir jamais, qu'il suffit de vouloir, pour que s'accomplisse le rêve. Et alors, les plus fiers, les plus ardents, les plus crédules, se précipitent, aveuglément, à la suite de quelques chefs égarés.

Quelle déception aujourd'hui ! Les forces imposantes du Kaiser en Afrique — un mythe, les promesses d'indépendance — un leurre pour attirer dans la colonie allemande de quoi grossir les contingents teutons. Et quelle révélation décevante, que l'Allemagne déchirant les trai-

tés, reniant sa signature, crucifiant la petite Belgique. C'était tout cela qu'il y avait dans ce mot: « si nous avions su ! », le mot de ces Boers désabusés, victimes de l'astucieuse propagande et des intrigues de l'Allemagne.

Après un salut attristé aux rebelles et une visite détaillée, sous la conduite du magistrat, des installations des détenus, nous allions partir, quand un Boer s'avance, droit sur moi et, m'interpellant, sollicite, pour lui et ses compagnons, la faveur d'assister à notre meeting, le soir. Grand embarras du magistrat qui finit par trouver ce biais : discrètement gardé à vue, un des détenus, le plus verbeux d'entre eux, se rendra au meeting et pourra, à loisir, le lendemain, répéter à ses camarades les discours des délégués belges.

Un fait étonnant fut la persistance, au fond des campagnes de l'Oranje Vry Straat, d'une foi tenace, dans le succès de Maritz ; même après la mort du général Beyers, même après l'arrestation de Christian de Wet et la dispersion de ses derniers commandos. A Harrismith, où nous eûmes un meeting triomphal, on jugeait au moment où nous y étions, un homme qui en un discours public, venait d'engager ses concitoyens à rejoindre Maritz et les Allemands : « Vous êtes, avait-il dit, dans une erreur profonde, si vous croyez que la rébellion touche à sa fin, elle en est à son

début. Le général Maritz remporte de brillants succès, il vient encore de faire prisonniers quinze cents soldats de l'Union. La rébellion gagne toute la partie nord de la province du Cap, d'où des milliers d'hommes partent pour la frontière allemande. C'est à partir de ce moment que cela va chauffer ». Le fougueux orateur fut condamné à six cents francs d'amende ou trois mois de prison. Pauvre rhétorique. Nous pouvions en juger, nous qui venions de faire une tournée, si profondément émouvante dans le nord de la province du Cap ! De toutes parts se poursuivaient les instructions judiciaires contre les rebelles, ce qui amenait au milieu d'une animation fiévreuse des afflux de témoins et de curieux. La plupart des prévenus devaient répondre du fait d'avoir détruit les poteaux télégraphiques et les rails de chemin de fer ou d'avoir « réquisitionné » chez les loyalistes, des chevaux, des armes, du bétail, des vivres.

On comprend combien notre passage dans ces milieux et nos discours de meeting faisaient l'objet de toutes les conversations et créaient un courant d'hostilité contre l'Allemagne, jusque là tant vantée, presque idéalisée.

Rien d'ailleurs ne pouvait soulever d'ardentes sympathies comme le récit du martyre de la Belgique, car, chaque jour, nous constations,

davantage, combien le Boer au fond est un grand sentimental. Ces fiers guerriers vigoureux et souples, aussi braves en face du coup de feu que devant la griffe du tigre réputés pour leur mépris des souffrances physiques et qui refusent le chloroforme dans les opérations chirurgicales sont d'une sensibilité presque féminine ; les actes de cruauté commis contre une femme ou un enfant, leur mettent aux yeux des larmes, leur mâle visage se barre d'un sillon douloureux. L'autre jour, on avait lu, dans les églises la lettre de démission, en qualité de chef de paroisse, du docteur Herman van Broekhuizen, un fidèle ami du général Beyers, arrêté et détenu à la prison de Johannesburg; un témoin oculaire m'a affirmé que pendant cette lecture, tous les hommes, même les adversaires de van Broekhuizen, pleuraient. Voici, en partie, cette lettre, qui, par ailleurs, nous initie au langage du clergé boer : « Nul ne dira ce que j'ai souffert ces deux derniers mois, en compagnie de mon inoubliable ami et conseiller, le général Beyers ; je suis devenu un vieillard débile que le moindre travail épuise. — J'ai toujours cherché pour mes paroissiens, tant au point de vue spirituel que temporel, la voie du bien et du bonheur. Je vous adresse, par la présente, ma démission, cela dans l'intérêt commun, parce que je vous sais divisés sur le

jugement de mes discours et de mes actes, s'il faut une victime, il vaut mieux que ce soit moi et non pas mes ouailles. Cette résolution est prise, après mûre délibération, après bien des larmes amères versées dans la solitude de ma prison et de mon âme. Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte ! Toujours, je fus prêt à faire le sacrifice de ma vie, pour le bien de ma paroisse, de mon peuple, de ma patrie. L'avenir comme le présent sont à Dieu ; je vous dis à tous : Dieu règne ! S'il en est parmi vous à qui j'aurais, sans le vouloir, fait du mal, qu'ils me pardonnent, comme je pardonne à tous. Il n'y a pas, dans mon âme, une parcelle de haine ni de rancune, rien que tristesse et souffrance. Mon cœur brûla toujours d'amour pour Jésus, mon Seigneur et mon Maître et pour vous, les brebis et les agneaux de Son troupeau. Si jamais nous ne devions nous retrouver ici-bas, je vous dis : Au revoir, là-haut, dans le ciel ».

La sentimentalité boer est un facteur dont on ne saurait méconnaître l'importance politique, chez un type d'homme à la fois impulsif et courageux. On obtiendra toujours beaucoup moins de ces gens là, par la violence ou l'intimidation que par la douceur et la patience. La lenteur calculée de Botha à réprimer la rébellion, prouve qu'il connaît bien les hommes de sa race et la politique qui leur convient. Un

jour je rendis visite à un leader irréductible, un farouche qui, disait-on, ne nous recevrait pas. Je le verrai longtemps devant mes yeux, grand, large, six pieds de haut, cheveux noirs, moustache noire, yeux noirs, bien découplé encore, quoique déjà un peu épaissi par la quarantième année ; devinant qui je suis, il a le regard indécis, les traits contractés de l'homme qui va s'emporter, je lui dis : « Zal-U toe laten dat een zoon van Vlaanderen U de hand drukke ? » Voulez-vous permettre à un fils de la Flandre de vous serrer la main ? Les intonations de la langue flamande produisent la commotion attendue, en ce sens, du moins, qu'au lieu de l'emportement, c'est une froide politesse qui nous accueille. Et tout de suite il m'interpelle « Hoe hebt u toch zoo dwaas te werke gegaan in Belgïe ? » Comment est-il possible, qu'en Belgique, vous vous soyez comportés aussi bêtement ? Cela dit sur le ton rude et amer de celui qui répudierait sa race et ses enfants. Une heure après, il tenait mes deux mains, dans les siennes, des larmes coulaient de ses yeux, il me disait: « nul, plus que nous ne peut comprendre ce que vous avez souffert injustement, du plus profond de mon âme je sympathise avec vous ». Et c'était étrange, presque symbolique, que ce grand corps frissonnant de tristesse et s'humectant de larmes, ce large corps de Boer qui, à la guerre, faisait

toujours le coup de feu, quand déjà deux balles l'avaient traversé et ne céda que devant une troisième qui lui cassa le bras.

Le séjour à Bloemfonteyn, la capitale de l'Oranje Vry Staat, fut le couronnement inespéré, de nos efforts. Reçus à la gare, par le gouverneur de la province et le bourgmestre de la ville, nous sommes conduits à l'hôtel, pavoisé aux couleurs belges, où l'administration communale nous a retenu des appartements. Ville charmante de trente mille habitants, sise à une altitude de quatre mille cinq cents pieds, au centre de l'ancienne république libre d'Orange, aujourd'hui province de l'Union, province d'une étendue qui dépasse la superficie de l'Angleterre.

Lors de la constitution des Etats Sud-Africains en Union parlementaire, Bloemfonteyn réclama, tout comme Prétoria et Capetown, l'honneur d'être la capitale de l'Union, sa position centrale donnant tout avantage à ce point de vue. Il y eut une solution hybride : Prétoria serait le chef-lieu administratif, siège du gouvernement, Capetown le chef-lieu législatif, siège du parlement, et Bloemfonteyn le chef-lieu judiciaire, siège des hautes Cours de justice.

Bloemfonteyn a son petit air de capitale ; on y voit des monuments importants ; je note le palais du parlement où se réunissait la

Chambre — le Volksraad — sous la république et qui rappelle à s'y méprendre l'hôtel Mazarin, ou siègent les immortels, sous la Coupole ; le palais de justice, en style classique et vraiment luxueux ; le palais du gouvernement, long bâtiment ayant au centre une tour, sans autre motif que le mauvais goût, pastichant vaguement l'échafaudage que dressent les enfants à l'aide de jeux de blocs. Le très aimable bourgmestre me montre, avec une réelle fierté les installations communales, abattoirs, bains publics, poste d'incendie, bibliothèque, éclairage électrique, plaine de sport, incinérateur, école industrielle, école supérieure de langue hollandaise et autres, qui font, de Bloemfonteyn, une véritable cité modèle.

Mon premier correspondant boer en Afrique, m'avait écrit : « Surtout ne manquez pas d'aller voir le monument de Bloemfonteyn », je n'y manquai point.

Cela se nomme « Het nationaal vrouwen monument » le monument national des femmes.

Au bout de la ville se détachant en vif relief, sur un fond de campagne valloné, surgissant d'un large soubassement circulaire où l'on accède par une vingtaine de marches, un obélisque de cent treize pieds d'élévation, coupe l'horizon de sa silhouette haute et fine. Au bas de l'aiguille, sur un piédestal, est un groupe de

deux femmes, si beau, si impressionnant, qu'à le regarder on se perd dans un monde de pensées. Maître van Wouw, le célèbre sculpteur Sud-Africain, a fait passer dans ce bronze tout le sentiment, toute l'âme de sa race. L'une des femmes est assise, tenant sur ses genoux un adolescent amaigri, aux membres fluets, presque mourant ; tout en étreignant son pauvre petit elle tient, cette mère, la tête haute, son visage est ravagé par la souffrance, elle regarde, droit devant elle, avec une expression de douleur sèche et concentrée, qui donne le frisson. L'autre femme debout, adossée à la pyramide, grande et forte comme sont les mères boers, relève légèrement son beau profil vers le ciel, avec un regard calme, qui semble y chercher la résignation et l'espérance. Contraste frappant et si vivement enlevé, qu'il produit dans l'âme du spectateur un trouble profond. Deux panneaux de bronze, à droite et à gauche du groupe, représentent des scènes du camp de concentration. L'un montre en une perspective surprenante, les portières soulevées, des tentes en forme de pain de sucre, où gisent les malades et les mourants, l'autre, des groupes de femmes chargées d'enfants se dirigeant vers les camps ; le tableau est animé, vivant, chaque tête y a son expression propre, la tête volontaire des femmes boers, si ardentes dans leur irréductible patriotisme.

En dessous du monument on lit cette inscription :

AAN ONZE HELDINNEN EN LIEVE KINDEREN !

« Uw Wil geschiede »

Dit nationaal monument is opgericht ter nagedachtenis aan de 26370 vrouwen en kinderen die in de concentratie kampen zyn omgekomen en aan de andere vrouwen en kinderen die elders, ten gevolge van den oorlog 1899, 1902 zyn bezweken.

Onthuld, 16 December 1913.

A NOS HÉROÏNES ET CHERS ENFANTS !

« Que ta volonté soit faite »

Ce monument national a été élevé à la mémoire des 26370 femmes et enfants qui ont péri dans les camps de concentration et autres femmes et enfants qui, ailleurs, à la suite de la guerre 1899-1902 ont succombé.

Inauguré le 10 décembre 1913.

Ce monument, à la fois grandiose et empoignant, demeurera comme le témoin séculaire des souffrances indicibles endurées pendant la guerre boer ; il est devenu un lieu de pélerinage pour la foule de ceux qui se souviennent et qui espèrent.

Mais il est aussi, il faut savoir le reconnaître, un témoignage non équivoque des libertés dont jouissent ceux qui vivent sous la « domination » britannique. S'imagine-t-on les Polonais ou les Lorrains édifiant semblable monu-

ment au sein de leurs pays annexés ? Rien que d'en avoir conçu l'idée, serait un cas d'emprisonnement ou d'amende. Et cela fait toucher du doigt la différence des deux politiques, j'allais dire des deux civilisations.

Le succès de notre campagne dans l'Oranje Vry Staat avait, on le conçoit, fait grande impression à Bloemfonteyn, aussi nous prédisait-on un meeting enthousiaste ; il le fut dans des proportions inégalées jusqu'ici. La salle du théâtre était bondée, dans les travées entre les fauteuils et les sièges du parquet les gens s'étaient assis par terre, tous les couloirs étaient obstrués ; dans le paradis, jusqu'au plafond, on ne voyait que des têtes pressées les unes contre les autres, dix-huit cents auditeurs dans une salle qui n'en doit contenir que quinze cents.

Quand nous apparaissons sur la scène, escortés du gouverneur de l'Orange, du bourgmestre de la capitale et des députés de Bloemfonteyn, Messieurs C. L. Botha et J. Steyl, l'ovation tient du délire, on crie, on gesticule, on hurle, on siffle, des coups de sifflets stridents, qui partent du paradis, ce qui est, m'assure-t-on, le paroxysme de l'enthousiasme populaire.

L'emballement du public fut tel, qu'à tout moment nos discours étaient coupés d'applau-

dissements et d'interruptions ; je n'oublierai jamais le spectacle de cette foule, quand je parlai du Roi, au moment où il fit son entrée à la Chambre des Représentants, le 4 août 1914 ; ce fut comme un effarant mouvement de roulis, une seule ondulation, du parterre au paradis, déferlant en une vague formidable d'acclamations.

L'Agence Reuter câblait, le même soir aux journaux de Londres, le télégramme suivant : « La mission belge poursuivant sa route à travers l'Union est arrivée à Bloemfonteyn où elle a été accueillie avec un extraordinaire enthousiasme. Le meeting a eu lieu devant une foule littéralement encaquée. Une motion de sympathie pour la Belgique fut votée à l'unanimité. Les allusions faites au roi Albert soulevèrent de formidables acclamations ».

Le lendemain les journaux de Bloemfonteyn donnaient de longs compte rendus du meeting, sous des titres sensationnels « La tragédie de la Belgique », « La visite des Belges », « Meeting enthousiaste au Grand Théâtre ».

Voici, à titre documentaire, quelque extrait d'un compte rendu ; on remarquera combien cette presse africaine est alerte dans son reportage et la promptitude de ses commentaires.

« Considérée au point de vue de la foule des auditeurs et de l'impressionnante unanimité de leurs sentiments, le meeting de Bloemfonteyn,

la nuit dernière, est sans précédent. Longtemps avant l'heure fixée, le théâtre était archicomble. Un tonnerre d'acclamations salua les délégués belges à leur apparition sur la scène. Quand le gouverneur, qui présidait eut terminé son discours de bienvenue aux envoyés de « Gallant little Belgium », ce fut de nouveau, au moment où l'avocat Standaert se leva pour parler, une ovation indescriptible. Il parla en flamand, sa langue maternelle, une sorte de « medium » de la langue hollandaise, que l'assemblée put suivre et comprendre, sans difficulté, ce que prouvaient les cris de : Hoor! Hoor ! et de schande ! qui partaient, bientôt, de tous les coins de la salle. Notre député M. C. Botha, voulut bien traduire en anglais, pour la partie de l'auditoire qui ne comprend pas la « taal », mais forcément la traduction ne pouvait rendre l'éloquence, le feu, la passion entraînante des orateurs, qui soulevèrent tour à tour une vive indignation contre l'Allemagne et une haute admiration pour la noblesse et le courage des Belges. Le public est sorti de cette audience avec un sentiment de révolte contre la barbarie allemande et cette conviction que, désormais, la prédominance de la race teutonne doit être combattue jusqu'à la dernière extrémité. Dans un mouvement d'une grande éloquence l'avocat Standaert décrivit la scène historique au parlement de Bruxelles, au

moment où le territoire belge fut violé, tous les mandataires se serrant les uns contre les autres pour défendre la patrie menacée. Le député de Bruges fit grande impression par le ton de conviction et de sincérité de son langage ; il fut émouvant et passionnant quand après avoir cité des faits d'horribles cruautés, il déclara que « les fils de ces mères et les frères de ces sœurs » lutteraient, jusqu'au dernier pour venger leur race, des horreurs de la barbarie germanique. Lorsqu'il parla du roi Albert prononçant son fier discours au parlement belge, l'impression fut grande et déchaîna une magnifique ovation en l'honneur du vaillant Souverain.

Le docteur Van de Perre, à son tour, fut chaudement ovationné. Il réfuta, avec énergie, la calomnie allemande qui consiste à représenter la Belgique unie à l'Angleterre et à la France contre l'Allemagne, cela est si peu vrai, dit-il, que pendant quinze jours la Belgique, toute seule, a dû faire face à son terrible adversaire, sans que la France ou l'Angleterre aient pu venir à son secours. Les atrocités semblent, en ce moment avoir pris fin, devant l'indignation du monde civilisé auquel les délégués belges, en tous pays, ont dénoncé les crimes de l'Allemagne. Le député d'Anvers traça ensuite un tableau saisissant de la misère qui règne dans son pays. Ce pays, dont l'éten-

due correspond à peine au quart de l'Oranje Vry Staat, a une population de huit millions d'habitants. Deux millions ont pu se réfugier en terre étrangère, mais six millions vivent en Belgique, dans le dénûment ; sans nourriture ni vêtements suffisants, et pendant ce temps, l'Allemagne continue à appauvrir la Belgique, à lui extorquer ses dernières ressources. Malgré tout cela, dit le docteur Van de Perre, d'une voix pleine d'émotion et de fierté, les Belges restent indomptables et indomptés sous la domination allemande, et ils portent la tête haute, parce que : s'ils ont tout perdu, ils ont gardé l'honneur ! — Quelle grande leçon pour l'Afrique du Sud ; à elle aussi, écoutant l'appel du général Botha, il appartient de choisir l'honneur pour s'assurer l'estime du monde, en attendant qu'elle cueille les lauriers de la victoire ».

Dans la rue, en face du grand théâtre, la foule qui s'était attroupée à l'issue du meeting nous fit une chaleureuse ovation : Bloemfonteyn scellait du sceau de son enthousiasme le plein succès de notre mission dans l'Oranje Vry Staat.

X

Les compte rendus très détaillés du meeting de Bloemfonteyn, me permettent de donner ici, une traduction de mon discours :

Monsieur le Gouverneur,
Mesdames, Messieurs,

Je cherche, en vain, les paroles qu'il faudrait, pour répondre dignement à la manifestation grandiose, dont nous sommes l'objet. Merci, merci encore, noble et généreux peuple de cette belle capitale de l'Orange, où nous avons rencontré tant et de si inoubliables témoignages de sympathie et d'affection.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? On nous avait dit : vous recevrez dans le Vry Staat un accueil poli et correct, car l'hospitalité est la vertu maîtresse de ce pays, mais, ce sera peut-être tout ! Et voici que vous nous accueillez avec les transports d'un enthousiasme délirant et que vous nous ouvrez les bras avec amour comme pour nous réconforter par les effluves de vos cœurs chaleureux. Voici qu'on me dit que vous avez déjà versé cinquante mille francs

pour le fonds de soutien des Belges et qu'à l'occasion de notre visite, vous vous proposez de doubler cette somme. A l'instant même, avant d'entrer dans cette salle, on m'annonçait un don de six mille francs, de la part des employés de chemin de fer de Bloemfonteyn et un autre don de cinq cents francs de la loge « Etoile du Soir ». Ne sentez-vous pas, dans l'émotion qui étrangle ma voix, combien mes paroles sont impuissantes à vous dire, au nom de mon pays, au nom de la Belgique, notre impérissable gratitude ?

La Belgique, la Flandre ! Ma Flandre !

Il me faudrait la lyre du poète et le pinceau de l'artiste pour dépeindre sa richesse, sa douceur, sa beauté.

Sa richesse ! Il n'est pas une place grande comme celle-ci où le soc du Boer flamand n'ait fait germer les fruits de la terre, pas un espace si restreint où le cheptel compte de plus beaux produits des races chevaline et bovine. Il n'est pas un coin du monde plus peuplé, où sont réunis plus de maisons, plus d'habitants actifs et laborieux, où il y a plus de dépôts dans les Caisses d'épargne et de prévoyance libre.

Sa douceur ! Ceux-là qui, comme moi, sont nés, ont grandi sur cette terre de paix, savent combien ces populations débonnaires et pacifiques, vivaient loin des agitations humaines, dans l'horreur innée de tout ce qui est ambi-

tion, guerre, militarisme. Au sein de la vie douce de nos campagnes blondes, le rêve comme les désirs des Flamands, n'allaient pas au-delà des limites de leurs champs féconds et de leurs foyers heureux, où de nombreux enfants s'épanouissaient comme une floraison bénie.

Sa beauté ! Il n'est pas une terre, qui réunisse, en des limites si étroites, tant de joyaux d'art, de beffrois, de vieilles halles, de clochers imposants, de temples magnifiques, tant de monuments de rêve, qui faisaient, en même temps que l'admiration du monde, l'orgueil de la race.

Sans motif, en dépit de ses promesses, foulant aux pieds ses engagements et son honneur, en traître, alors que la veille encore il nous prodiguait ses amitiés, lâchement, à mille contre un, l'Allemand est venu ; plus barbare que les barbares d'aucun temps, il a réduit en cendres toute cette beauté, toutes ces richesses; il a saisi à la gorge, étranglé, crucifié cette population paisible, violentant honteusement les femmes, massacrant sans pitié de pauvres petits êtres qui sont nos enfants. Je ne viens pas vous entretenir, ici, des faits cruels qui sont, hélas ! le triste apanage de toutes les guerres. Entre les nations de la vieille Europe, de l'Asie et de l'Amérique, s'était établi, en ces derniers temps, un ensemble de lois relatives à

la guerre, un code international des nations civilisées. Mesures de protection des non combattants, droit de l'occupant dans les pays envahis, garanties spéciales pour les édifices du culte et les monuments d'art, sauvegarde des hôpitaux et des blessés, traitement des prisonniers de guerre, liberté de la navigation pour les civils de toutes nations, respect de la propriété privée et prohibition absolue du pillage comme du bombardement des places ouvertes, interdiction des torpilles flottantes, tout cela avait été discuté, élaboré, adopté par l'Allemagne, de concert avec les puissances mondiales, tout cela porte sous des dates récentes, la signature, le seing du Kaiser.

On peut dire qu'avant 1907, la loi de la guerre était la loi du bon plaisir des belligérants, il y avait des usages, il n'y avait pas d'obligation ; depuis cette date il y a un code, loi contractuelle des peuples civilisés, loi de la guerre, scellée du sceau des puissances et à laquelle nulle ne peut forfaire sans se mettre au ban des nations. Cet ensemble de lois, connues sous le nom de Convention de La Haye, fut considéré, au début du XXe siècle, comme une des plus nobles conquêtes du progrès et de la civilisation. Hélas ! ce monument juridique, œuvre glorieuse du génie humain, dressé par la collaboration des hommes d'Etat les plus éminents du monde, s'est effondré en un jour.

Tous les articles du code de la guerre sont, l'un après l'autre, impudemment violés par l'Allemagne ; on dirait qu'elle en prend texte pour perpétrer, avec un parfait cynisme, chacun des actes, chacun des crimes que la Convention de La Haye prohibe et condamne. Il y a chez l'Allemand je ne sais quelle rage aveugle de déchirer les contrats qu'il a signés, les engagements qu'il a souscrits. La signature de l'Allemagne n'est plus que le « scrap of paper » qu'elle foule aux pieds, sans honte de montrer que, depuis vingt ans, elle trompe l'Europe, elle leurre les puissances, promettant tout, signant tout, décidée à ne rien tenir, résolue aux plus monstrueux attentats, contre le Droit international du monde et contre l'Humanité.

Je sais combien vous êtes profondément et pieusement attachés à vos principes religieux et vous ne serez pas étonnés que le Droit international de la guerre ait étendu sa protection toute spéciale au culte. C'est, sans doute, pour ce motif, que la rage des Teutons s'est abattue tout d'abord sur les édifices et les personnes ecclésiastiques. Au moment où j'ai quitté l'Europe, les Allemands avaient, en Belgique, démoli plus de soixante-dix églises; les images du Christ, les objets du culte, les couvents, les statues, tombaient les uns après les autres sous la rage destructrice de ces nouveaux iconoclastes. Nieuport, Ypres, Louvain, Dinant,

Termonde, Dixmude, Furnes, autant de noms qui éveillent le souvenir de cathédrales célèbres qui ne sont plus que ruine et cendre. Les églises de Louvain et de Dixmude avaient, l'une et l'autre, un jubé d'une renommée mondiale, œuvres d'art ciselées dans la pierre, merveilles de finesse, de légèreté et de grâce, filigranes délicats qu'on eût dit orfévris par la main d'une fée; il n'en reste plus que poussière informe. Ces sacrilèges contre le culte et contre l'art ont été consommés par pure vengeance, sans nécessité stratégique. Après les monuments, ce fut le tour des prêtres, des ministres du culte. Je connais de près notre clergé, il fut admirable de patriotisme, mais aussi de sang-froid. J'ai entendu, pendant les premières semaines de la guerre les enseignements et les sermons de nos prêtres ; pas une parole imprudente ne fut dite ; tous prêchaient le devoir des populations civiles de s'abstenir de quelque offense, de quelque violence que ce fût vis-à-vis de l'ennemi, le droit de défendre la patrie n'appartenant, d'après les lois de la guerre, qu'aux soldats seuls. C'est contre ces hommes, véritables ministres de paix, que les Teutons ont tourné tout d'abord leur rage aveugle. J'ai entendu estimer à une centaine environ, le nombre de prêtres assassinés par les soldats du Kaiser, pendant le premier mois de la guerre ; dans le seul diocèse de Namur,

on connaît, par les témoignages concordants recueillis à la Commission d'enquête, vingt-quatre cas de meurtres d'ecclésiastiques, commis par la soldatesque. Et quels raffinements infâmes, quelle rage sadique, dans ces attentats ; le respect que j'ai pour vous ne permet pas que j'en dise davantage.

Je dois nécessairement, dans le cadre restreint d'un discours, me borner à un ou deux exemples. Dans le diocèse de Malines, à Beuken, le curé, un vieillard malade, alité depuis plusieurs mois, fut arraché de son lit de souffrance, attaché sur un canon et promené ainsi à travers le village ; trouvant le supplice insuffisant, les bourreaux le détachèrent, le traînèrent par les pieds, la tête du malheureux heurtant et bondissant tout le long des pavés, ensuite ils lui coupèrent le nez et les oreilles pour le tuer, enfin, à coups de fusil.

Un autre curé du même diocèse, qui avait voulu donner les derniers secours de la religion à un vieillard qu'on massacrait à coups de crosses, fut saisi et attaché à un arbre. En l'agonisant des plus ignobles injures, les soldats allemands lui brisèrent les jambes puis le couvrirent d'ordures pour l'assassiner enfin en lui brûlant la cervelle.

N'a-t-on pas vu d'après des témoignages recueillis à l'enquête, cette soldatesque, tarée d'une perversité satanique, obliger des prêtres

à être témoins des crimes abominables accomplis par des officiers et des soldats teutons, sur des jeunes filles ?

Le vénérable évêque de Tournay, un vieillard de soixante-seize ans, arraché de son lit, pris comme otage, obligé, la nuit, de faire une longue route à pied, fut brutalisé et incarcéré dans des conditions infâmes. Et voici, qu'hier, le télégraphe nous annonçait, que même le cardinal Mercier, l'éminent primat de Belgique, une des gloires de l'Eglise, n'échappe pas à l'odieuse persécution. Peut-être que sa haute personnalité le mettra à l'abri des brutalités, mais d'avoir menacé sa liberté, de le tenir prisonnier dans son palais, est, déjà, un injustifiable attentat. Et quel serait son crime ? Il aurait, disent les télégrammes, dans une lettre pastorale, averti les fidèles de Belgique, qu'ils n'ont aucune obligation d'allégeance vis-à-vis de l'Empereur d'Allemagne, que leur seul et unique souverain, à qui ils doivent fidélité, est S. M. Albert Ier. Si telle est vraiment la fière parole du Cardinal, je m'empresse de dire que le mandement est, non seulement le geste admirable d'un patriote courageux, mais qu'il est aussi l'expression adéquate du droit et de la légalité. Parlant en homme de loi, j'affirme que rien n'est plus fondé, au point de vue juridique international, que la thèse exprimée par le cardinal Mercier. Il est universellement

admis, en droit, qu'un pays occupé, en temps de guerre, par l'envahisseur, ne lui appartient pas ; tous les auteurs de droit international enseignent, que le transfert de souveraineté n'a lieu qu'à la fin des hostilités et quand un traité de paix, dûment signé, a opéré la mutation. L'Allemagne, elle-même, a reconnu ce principe en signant, à la Haye, la Convention qui stipule que l'occupant du pays envahi ne peut y exercer d'autres droits que ceux d'un usufruitier. De la part du militarisme allemand, rien ne doit nous étonner ; mais si, dans les conditions que nous venons de dire, il poursuit et condamne le primat de Belgique, ce sera de sa part une sottise doublée d'une infamie.

Que dire des attentats contre les civils et leurs propriétés ? Ici la parole se refuse à décrire, par le détail, l'ignominie des armées allemandes. Louvain, Dinant, Aerschot, Termonde, ces noms seuls suffisent pour évoquer devant vous le fantôme hideux et sanglant de la barbarie.

Les horreurs allemandes ! Surgira-t-il jamais un écrivain, un orateur, un artiste assez puissants pour faire revivre la tragique épopée dont la Belgique et le Nord de la France sont les victimes pantelantes ? Il faudrait un Dante et son génie immortel, pour créer, en enfer, un nouveau cercle d'horreur et d'infamie : le cercle de la kultur allemande.

Et tout cela fut l'œuvre non d'une soldatesque avinée, non d'une heure de rage ou de fureur inconsciente, mais l'œuvre des chefs, du haut commandement, procédant méthodiquement et par ordre, au vol, au pillage, à l'incendie des propriétés privées.

A Tamines, les hommes de tout âge furent réunis sur la place communale, des pelotons de soldats allemands reçurent l'ordre de tirer dans le tas, jusqu'à ce que le dernier fût tombé; le carnage ne s'accomplissant pas avec la célérité voulue, on fit venir des mitrailleuses pour faucher sept cent cinquante citoyens belges, paisibles et inoffensifs. Le lendemain on força ce qui restait d'hommes valides dans le village, à inhumer les victimes ; les frères enterrèrent leurs frères, les fils leur père, de pauvres pères leurs fils adorés. Et au milieu des cadavres, on trouva des blessés, gémissant et suppliant qu'on leur vienne en aide. Les Belges exigèrent que constatation fût faite de l'état de ces malheureux et voulez-vous savoir quelle fut la réponse de l'autorité militaire allemande ? Ils ne sont pas morts, mais c'est tout comme, enterrez-les avec les autres ! Et sous menace de mort, d'infortunés Belges furent obligés d'enterrer vivants, leurs parents, leurs amis.

Des centaines de témoins affirment qu'après le pillage des habitations, l'incendie était méthodiquement ordonné. Les hommes se ran-

geaient en ligne de file devant les maisons et au commandement des chefs, à l'aide de grenades, de liquides spéciaux et de pastilles incendiaires, ils allumaient des feux destructeurs qui se propageaient avec une stupéfiante rapidité.

Vous comprenez qu'il n'est pas possible que je retrace ici le tableau détaillé des atrocités allemandes ; voulez-vous que je me borne à vous parler de ceux que je revois plus spécialement dans le cimetière de mon souvenir, parce que je les ai connus et aimés ? Quinze jours avant la guerre, j'avais reçu à ma table, à Bruges, un confrère distingué, un avocat de Bruxelles, jeune encore, heureux de vivre, adoré des siens, devant qui s'ouvrait le plus brillant avenir. Le 1er août, il part en vacances pour Visé ; les Allemands envahissent le pays; calme, fort de son droit, très versé dans la connaissance des lois internationales, mon ami se tient, paisiblement, chez lui. Les soldats prussiens violent son domicile et se mettent en devoir de tout piller ; l'avocat proteste, la loi à la main, il prouve que le pillage est formellement défendu. La soldatesque allemande surprise, étonnée de la naïveté de ce juriste, hésite un moment se demandant s'il faut rire ou se fâcher ; mais le naturel teuton prend le dessus, on se fâche ; à l'instant même mon pauvre ami est fusillé devant sa villa.

Un de mes amis politiques du Limbourg, en apprenant l'arrivée des Allemands, s'enfuit de chez lui, emportant son jeune enfant ; il est rejoint par les soldats teutons qui l'assassinent, à coups de lance, lui et le pauvre petit.

Mon ami M. Gravis, bourgmestre de Péronnes, fut mon collègue à la Chambre des Représentants de Belgique ; c'était une personnalité intéressante et sympathique. Au parlement, Gravis était peu disert, mais il avait l'art de l'interruption et savait placer, à propos, le mot plaisant qui apaise et déride; parfois, au moment où sur l'assemblée houleuse grondait l'orage, on entendait la voix de Gravis, avec la sérénité bonne enfant, dont il ne se départait jamais, lancer quelque boutade qui faisait rire la Chambre et calmait la tempête parlementaire. C'était un homme tout bon et tout rond, ami d'un chacun, obligeant, paisible, jovial. Lorsque les Prussiens entrèrent dans sa commune, dont l'aisance alléchait leurs instincts détrousseurs, ils prétendirent, comme toujours, que des civils avaient tiré sur les soldats. Froidement M. Gravis demanda d'indiquer ces civils, tout au moins leur maison: je connais, expliqua-t-il, les habitants de ma commune, tous, sur mon invitation expresse, ont remis leurs armes à l'autorité communale et si vous pouvez m'indiquer un seul de mes concitoyens, qui ait commis le fait dont vous

l'accusez, prenez moi comme otage. Pour toute réponse, le commandant donna l'ordre de mettre à mort le bourgmestre de Péronne ; il fut pendu et son corps resta exposé, pendant trois jours, sur le gibet infâme.

Que dire des attentats commis contre les femmes? Pauvres mères, pauvres jeunes filles!

A Corbeek-Loo, près de Louvain, cinq soldats allemands arrêtent une jeune fille de seize ans, ils la jettent sur une pelouse ; elle se défend avec la vaillance du désespoir ; il fallut trois balles de revolver pour en venir à bout, après quoi ces héros abandonnèrent leur victime, indignement outragée, mais glorieusement morte.

Je pourrais vous nommer une jeune fille de dix-huit ans, d'une de nos meilleures familles, qui eut les poignets brisés en se défendant contre les attentats d'un soldat teuton. Dans la province d'Anvers, des officiers allemands obligèrent, sous menace de mort, deux jeunes châtelaines à les servir à table, n'ayant d'autre vêtement que la chemise ; je n'ajouterai rien, si ce n'est que, le lendemain matin, l'une était morte, l'autre folle.

Dans un village, près de Louvain, les soldats teutons brûlent vivants, Madame Van Kriegeling et huit de ses enfants ; le neuvième parvient à s'échapper ; le pauvre adolescent est fusillé à l'instant même.

N'a-t-on pas vu, à Louvain, au moment de l'incendie de la ville, les soldats monter la garde et assassiner ceux qui tentaient d'échapper aux flammes ?

Et les enfants ! Ce cher et fragile petit être, dont la faiblesse est la force invincible, le Teuton l'a vaincu ! A Tamines seul, les soldats du Kaiser en ont massacré vingt-sept âgés de moins de douze ans.

Un de mes neveux, soldat volontaire à l'armée belge, avec quelques hommes faisait partie d'une reconnaissance aux environs de Menin, quand ils firent prisonnière une patrouille allemande. Comme toujours, on commença par fouiller les prisonniers ; dans le sac de l'un d'eux, on trouva la petite main fraîchement coupée d'un enfant qui pouvait avoir cinq ou six ans !

Mon collègue le docteur Van de Perre n'a-t-il pas vu à Londres un bébé, âgé de dix mois, dont les misérables, au service de l'Allemagne, avaient brûlé le nez et le bout des doigts de chaque main ?

Comprenez-vous, à présent, quel flot de haine monte du cœur de la nation belge, comment les maris de ces femmes, les frères de ces sœurs, les pères de ces petits enfants, se battent comme des lions ; comprenez-vous qu'ils aient inscrit sur les rives de l'Yser « Ici le barbare ne passera pas » ; comprenez-vous

qu'ils aient juré de mourir jusqu'au dernier plutôt que de livrer les ultimes parcelles de leur patrie à l'Allemand infâme.

Ah ! l'Allemagne voudrait bien échapper au mépris du monde, qui s'abat sur elle, comme une calotte de plomb. Que de fois depuis mon séjour en Afrique n'ai-je pas entendu cette objection, répandue ici à foison, par les émissaires allemands : tout ce qui arrive est imputable à la Belgique ; elle a violé sa neutralité ; elle s'était liguée avec la France et l'Angleterre pour attaquer l'Allemagne.

Misérable excuse. Même si c'était vrai, en quoi cela justifierait-il les horreurs commises? Mais je me hâte d'ajouter que de tout cela il n'est pas un mot de vrai ; avec l'indignation et la conscience d'un honnête homme, au nom de mon gouvernement et de mon pays, je réponds aux Teutons : « Vous mentez et vous savez que vous mentez ! »

Certes la tactique est habile, mais elle ne réussira pas. L'Allemagne cherche à se justifier du crime d'avoir attaqué lâchement un petit pays doux et pacifique et d'avoir accompli cet acte de chevalerie en foulant aux pieds ses promesses, sa signature et son honneur. Elle cherche à détourner de la Belgique l'immense courant de sympathies qui afflue vers elle ; dans l'Union Sud-Africaine surtout, elle sait, l'Allemagne, que le jour où la vérité sera

connue toute entière, le peuple boer, si honnête et si chevaleresque, se détournera d'elle avec mépris et dégoût.

Les émissaires allemands soutiennent que la Belgique avait abandonné sa neutralité au profit de la France, en signant une convention, dont le ministre des Affaires Etrangères à Berlin possède le texte, convention en vertu de laquelle la Belgique devait accorder libre passage aux troupes françaises en route vers l'Allemagne. Si semblable pacte existait, n'est-il pas évident, que pour se justifier, aux yeux du monde, le gouvernement allemand en publierait le texte ?

Nous avons la preuve manifeste du mensonge dans le fait que, le 4 août 1914, au moment où les troupes allemandes violaient la neutralité de la Belgique, le chancelier von Bethmann-Hollweg déclarait au Reichstag que l'injustice commise contre la Belgique serait réparée le plus tôt possible ? C'était une injustice et il fallait à la Belgique une réparation. Donc l'Allemagne n'a pas porté la guerre chez nous parce que nous avions manqué à nos devoirs internationaux ; l'aveu est formel, autorisé et public.

Il ne reste de cet impudent mensonge qu'une déduction : c'est l'obligation où était la Belgique, sous peine de violer sa neutralité, d'interdire aux troupes françaises tout passage sur

le territoire belge ; si cela était vrai pour la France, ce l'était au même titre pour l'Allemagne, à qui la Belgique devait barrer la route, sous peine de manquer à ses devoirs internationaux.

Confondus sur ce point, les agents teutons élèvent un nouveau chef d'accusation contre la Belgique, le voici : les Allemands ont trouvé à Bruxelles, une note du général belge Ducarne, résumant un entretien qu'il a eu avec le colonel anglais Barnadiston, attaché militaire de la Grande-Bretagne. Il y est dit, que les Anglais sont prêts à fournir à la Belgique cent cinquante mille hommes pour l'aider à défendre sa neutralité. Je trouve cela, quant à moi, chose parfaite ; l'Angleterre était la garante de notre neutralité, n'est-il pas légitime qu'elle ait précisé de quelle façon elle entendait intervenir, pour le cas où l'intégrité de la Belgique serait entamée ? C'était non seulement le droit de l'Angleterre de voler au secours de la Belgique, mais son devoir ; l'Angleterre y était obligée, sinon, suivant l'expression de sir Edw. Grey, sa signature n'aurait plus de valeur. Mais voici un échantillon nouveau de la mentalité allemande ; en faisant état de la note du général Ducarne, les Teutons omettent d'ajouter qu'il s'y trouve textuellement inscrit ceci : « L'entrée des Anglais, en Belgique, n'aurait lieu qu'après la violation de la neutra-

lité belge par l'Allemagne » semblable omission est l'œuvre d'un faussaire ; après le mensonge, le faux, voilà les moyens par lesquels on vous trompe. Dites-moi, les Allemands pouvaient-ils faire plus grande injure au peuple, franc et loyal que vous êtes, qu'en recourant à la calomnie et au faux pour vous induire en erreur, pour vous duper ?

La vérité qui, malgré tout, restera intangible, c'est que la politique du gouvernement belge ne se départit à aucun moment de l'observation la plus scrupuleuse de tous les devoirs de la neutralité. Il en découle cette conclusion implacable : en attaquant la Belgique, l'empire allemand a consommé le plus odieux des attentats, contre le Droit public européen et contre l'existence imprescriptible d'une petite nation amie, honnête et paisible.

Laissez-moi rencontrer une objection qui me fut faite bien des fois en Afrique et que cet après-midi, un membre distingué du barreau de Bloemfonteyn développait devant moi. Pourquoi, dit-on, vous êtes-vous opposés aux hordes allemandes ; la neutralité de la Belgique ne vous obligeait pas à poser cet acte d'héroïsme, en toute hypothèse, l'obligation cessait, au moment où la force majeure en rendait le succès impossible.

Etions-nous obligés de défendre par les armes notre neutralité ?

La réponse n'est pas douteuse. La Belgique inviolable créée, comme un état tampon, entre les deux nations rivales la France et l'Allemagne, était de par la nature même de cette conception, une barrière et non une route ouverte.

Cette barrière ne pouvait être constituée que de fortifications et de soldats. Il était généralement admis, que la Belgique, pour satisfaire aux obligations de sa neutralité, devait entretenir une force armée, capable d'arrêter l'envahisseur pendant un temps moralement suffisant pour permettre aux garants, de venir à son secours. Le devoir de la Belgique de défendre ses frontières, ne fut jamais sérieusement révoqué en doute ; ceux-là qui furent les parrains de notre indépendance et, à leur suite, tous les hommes d'état belges depuis 1830, se trouvèrent d'accord sur ce principe. Cette unanimité, ce consentement universel des hommes politiques de tous les partis, n'ont-ils pas la valeur d'un criterium ?

Les Allemands citent l'exemple du Grand-Duché du Luxembourg ; c'est une déloyauté de plus, car ils savent très bien que le Grand-Duché jouit d'une neutralité désarmée et que le traité constitutif de son indépendance, interdit même, formellement, la faculté d'élever ou d'entretenir des fortifications.

Il est impossible à un homme d'Etat, à un

juriste, digne de ce nom, de soutenir que la Belgique ne fût pas tenue, sous sa signature et sous son honneur, à défendre par les armes l'inviolabilité de son territoire.

Reste l'objection tirée du cas de force majeure, résultant de l'impossibilité pour un petit pays de résister à un colosse comme l'Allemagne, objection engendrant l'erreur si commune ici, que la Belgique a fait preuve d'une naïveté imprudente ou téméraire, qui fait douter de la sagacité et de la clairvoyance de ses gouvernants. Si vous voulez approfondir ce raisonnement, inspiré par les émissaires teutons, il se résume en ceci : il eût été plus intelligent, pour la Belgique, de renier ses engagements et de se mettre d'emblée avec le plus fort.

Renier ses engagements, déchirer un contrat, fouler aux pieds l'honneur, eh bien ! non, la Belgique ne l'a pas voulu ! Frémissante d'indignation, quand l'Allemagne lui proposa le marché honteux, elle refusa net, repoussant du pied l'or que lui tendait le Germain.

Ne voyez-vous pas, ce qu'il y avait d'infamant, de vil, à mettre la main dans celle du Teuton qui violait nos frontières et à retirer l'autre des mains amies de l'Angleterre, de la France, de la Russie, qui, elles, restaient fidèles aux traités signés avec nous ? Nous jeter dans les bras du parjure, pour rebuter l'ami

loyal, était-ce cela qu'on voulait de nous ? Mais croyez-bien que la Belgique, à défaut du sentiment de l'honneur, avait encore le sens du dégoût.

Qu'importe, dira-t-on, si le parjure est le plus fort ? Que l'Allemand soit le plus fort, est une question bien douteuse et que les événements viendront apparemment contredire, mais le fait que les puissances alliées se solidarisaient avec nous annule l'argument juridique de la force majeure. Ensuite, et surtout, il y a, dans la nation belge, un tel souci de propreté morale et de loyauté, qu'elle inscrirait volontiers sur son blason la parole que Corneille met dans la bouche du Cid :

Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour !

L'Allemand aura beau dire et faire, il ne parviendra pas à souiller le bon renom de la Belgique ; sans faiblesse, dans la dignité sereine de son devoir, elle n'a forfait à aucune de ses obligations internationales; elle apparaît, aux yeux du monde, comme la victime sans tache, froidement immolée, par le Teuton sanguinaire, parce qu'elle lui a refusé le sacrifice de son honneur. Cet attentat contre une nation faible, qui jamais n'avait porté ombrage à aucune autre, a dévoilé au monde de quoi l'Allemagne est capable ; chacun s'est senti menacé, par cet impérial brigandage.

Quel geste sublime, dans l'histoire des Belges, de n'avoir pas cédé, devant les tentatives de corruption et les menaces de l'Allemagne, d'avoir été unanimes, d'un bout à l'autre du pays, pour marcher, tous unis, dans le chemin du devoir. Nulle part cette volonté commune ne se manifesta, comme à la séance solennelle de la Chambre des Représentants à Bruxelles, le quatre août 1914.

Lorsque l'huissier-chef annonça le Roi et que soudain apparut, dans le décor, blanc et rouge, de la baie d'entrée, la figure jeune et grave du Souverain, toute la Chambre, debout, dans l'élan d'une émotion et d'un même souffle patriotiques, acclama, longuement, frénétiquement, le chef de l'Etat. La gauche socialiste qui, jamais, n'avait salué le Roi, qui, en plus d'une occasion avait eu une attitude discourtoise, n'était pas la dernière à témoigner son unité de vue avec le Souverain. Soudain, tous les Représentants de la Nation, se trouvaient confondus dans une même communion, les distinctions de partis et de races s'effacèrent, des députés d'opinions divergentes qui n'avaient jamais voulu se connaître, la main dans la main, fraternellement s'unissaient. Ce fut un spectacle singulièrement émouvant, un même esprit éclairait toutes les intelligences, un seul cœur battait dans toutes les poitrines, un même souffle animait toutes les volontés, en

un mot, il n'y avait plus là qu'une âme : l'âme belge.

Et calme, droit, ferme dans sa haute stature, fixant de son œil pénétrant, l'hémicycle où les Représentants de la Nation l'acclamaient, le Souverain, debout, dans la souple beauté d'une mâle vigueur, était bien l'image vivante du chevalier sans peur et sans reproche, tirant son épée au service de l'honneur. D'un accent ferme, d'un ton résolu, sans hésitation, sans tremblement dans la voix, S. M. Albert nous dit :

« Jamais, depuis 1830, heure plus grave « n'a sonné pour la Belgique : l'intégrité de « notre territoire est menacée. La force même « de notre Droit, la sympathie dont la Belgi- « que, fière de ses libres institutions et de ses « conquêtes morales, n'a cessé de jouir auprès « des autres nations, la nécessité pour l'équili- « bre européen de notre existence autonome, « nous font espérer encore, que les événements « redoutés ne se produiront pas. Mais si nos « espoirs sont déçus, s'il nous faut résister à « l'invasion de notre sol et défendre nos foyers « menacés, ce devoir si dur soit-il, nous trou- « vera armés et décidés aux plus amers sacri- « fices ».

Après un salut à l'armée, à la jeunesse, debout, fermement résolue, avec la ténacité et le sang-froid traditionnels des Belges, à défen-

dre la Patrie, le Roi dit : « Le moment est aux « actes. Quand je vois cette assemblée frémis- « sante dans laquelle il n'y a plus qu'un seul « parti, celui de la Patrie, je vous demande : « Etes-vous décidés, inébranlablement, à main- « tenir intact, le patrimoine sacré de nos ancê- « tres ? ».

A ce moment, l'Assemblée parlementaire sembla perdre toute maîtrise d'elle-même, les mains levées en gestes enthousiastes, la voix vibrante d'émotion, les députés et sénateurs criaient : Oui ! Oui ! Nous le voulons ! Vive le Roi ! Vive la Belgique ! Ce fut comme un tourbillon frénétique qui emporta tout, les tribunes publiques où la foule trépignait, jusqu'à l'austère tribune diplomatique où de graves ministres acclamaient et ovationnaient.

Et le Roi termina ce beau discours: « J'ai foi dans nos destinées, un pays qui se défend s'impose au respect de tous, ce pays ne périra pas. Dieu sera avec nous dans cette cause juste. Vive la Belgique indépendante ! »

Je renonce à décrire les scènes qui suivirent, quand le Roi, déjà en tenue de campagne, remontant à cheval aux portes du palais de la Nation, traversa la foule enthousiasmée ; l'immense voix du peuple fut l'écho prolongé de la voix de ses représentants. Ce qu'il faut noter surtout, dans tout ceci, c'est l'unanimité de la Nation, c'est cette action spontanée, frémis-

sante, allant d'emblée, sans hésitation, vers la solution droite : celle du devoir.

Et ne croyez pas, que l'enthousiasme du moment, ait, à la date du quatre août 1914, obscurci le jugement, de nos milieux parlementaires. Chacun de nous, à cette heure, je l'affirme, avait la clairvoyance des périls où nous menaient nos votes ; personne ne se faisait illusion sur la force redoutable et la férocité des Teutons. L'or que nous tendait l'Allemand était une tentation ; le marché qu'il voulait conclure, en achetant notre « bienveillante neutralité », était un appât; mais, pour cela, il fallait, en même temps, déchirer un contrat, renier sa signature, vendre son honneur ; ce sera l'éternelle auréole de la Belgique de n'avoir pas hésité.

Je termine. J'ai plaidé devant vous, dans toute la sincérité de mon âme, la cause de mon pays, de ma Belgique bien-aimée, vos acclamation, vos regards, vos gestes m'ont dit qu'il est inutile que j'attende votre verdict : vous mettez désormais l'Allemagne au ban des nations civilisées ; vers la Belgique crucifiée s'en vont vos sympathies et vos cœurs, et aussi, je l'ai lu dans vos yeux, votre admiration.

XI

Comme s'il accomplissait l'œuvre de Sisyphe aux enfers, recommençant vingt fois, poussant, poussif, le train monte et descend par les lacets de la voie contournant les vallons du « Karroo » sud africain ; espaces indéfinis, au moutonnement mordoré, à l'herbe drue et courte d'où émergent des pointes rocheuses ; à peine quelques arbres rabougris, cactus, mimosas, spekboom, fleurs mauves, fleurs jaunes, fleurs roses. Voici les kopjes, petites pyramides qu'on dirait faites au tour, isolées, mises à plat sur le sol, d'un effet surprenant, en leur forme de cône parfait et leur coloris de roche gris-perle festonnée de lichen verdet. Au fond, derrière les kopjes solitaires, d'autres se dressent, plus hauts, parfois leurs sommets ébréchés donnent l'impression d'une tour féodale en ruines ; ils s'étagent, à l'horizon, les uns derrière les autres, ici en demi-cercle, là, en forme de saillant, avec l'illusion, de forteresses compliquées. Par moments, dans une échancrure profonde, se profilent des séries de kopjes,

comme alignés au cordeau, on dirait un vaste campement de quelque armée de géants ; le soleil éclaire cette enfilade, y répandant un jeu intense de lumière d'or et d'ombre violette. Ce paysage étrange, unique, a je ne sais quelle émouvante solennité, chacun de ces kopjes rappelle des luttes épiques et se dresse, comme un monolithe, magnifiant un peuple de héros.

A l'une des gares d'arrêt, grand rassemblement de femmes noires ; l'idiosyncrasie, qui veut que le sexe faible ait la langue bien pendue, est mieux caractérisée encore sous les tropiques, il n'est pas de volière qui puisse rivaliser avec le ramage et le caquetage d'un groupe de négresses ; au demeurant, elles parlent une langue harmonieuse et sonnant clair comme de l'italien.

Un peu plus loin, pendant le stationnement, une beauté Cafre vient parader sur le quai ; elle porte une robe éclatante de blancheur qui lui vient à peine aux genoux et tranche vivement sur la laque luisante de ses jambes et de son buste, une légère écharpe nuance fraise, lui descend de l'épaule en bandoulière. Jeune, bien faite, sûre de son succès, elle va poser devant les compartiments réservés aux nègres et où ces grands enfants sont rigoureusement enfermés. Des portières et des fenêtres, partent les clameurs sauvages des

noirs criant leur admiration ; ils jettent de l'argent, des tartines, du tabac, une boîte de sardines ; elle ramasse le tout dans sa robe coquettement relevée, cependant que le tumulte nègre redouble en rugissements ardents et passionnés. Le train s'ébranle et l'hétaïre, droite, les mollets tendus, la poitrine en avant, reste immobile sur le quai, sans un geste, sans un sourire, chargée de présents qu'elle a suffisamment payés par le seul tribut de son éphémère apparition.

***

A la frontière Transvaalienne, le secrétaire du Gouverneur de la province, monte dans le train ; il est chargé de saluer la mission belge, au moment où elle arrive sur le territoire de l'ancienne république libre. Par télégramme, nous remercions le Gouverneur de cette attention délicate et si honorable pour nous.

Le résultat de notre mission dans l'Oranje Vry Staat, n'était pas sans avoir éveillé de vives inquiétudes parmi certains milieux à tendances germanophiles ; une réunion avait été convoquée à Prétoria, en vue d'arrêter la ligne de conduite à tenir, vis à vis des délégués belges. Mais en Afrique, rien ne va vite — *Time is no object* — dit un proverbe qui n'est pas belge; l'aréopage, qui devait délibérer sur

notre sort, vint trop tard. Nous marchions, paraît-il, à une allure inconnue en Afrique ; la performance belge déroutait tous les calculs ; au jour fixé pour la réunion de Prétoria, nous avions achevé la majeure partie de notre itinéraire, à travers le Transvaal. Un Boer, qui était dans le secret des dieux, me confia que la réunion n'eut aucun caractère d'hostilité marquée : les membres reconnurent, qu'en présence de l'accueil fait aux Belges, il eût été souverainement impolitique de rien tenter contre eux, la seule chose pratique, *in extremis,* était de prêcher aux Boers l'abstention à nos meetings, sous prétexte qu'on y chantait le « God Save the King ». Seulement les échos de nos discours, répandus à profusion par la presse, avaient créé un tel courant, que, partout les populations manifestaient un vif désir de nous voir et de nous entendre.

A Potchefstroom, le berceau de la rébellion, toutes les chambres des hôtels et auberges furent retenues plusieurs jours avant le meeting, les Boers vinrent de quinze lieues à la ronde en auto et en char; le Conseil commnal nous reçut à dîner, sur le menu — rédigé en français — je note : « Tournedos à la Roi Albert » et « Pêches Cardinal Mercier ». Le meeting fut un succès remarquable, c'est au milieu d'acclamations bruyantes que nous

regagnâmes, vers minuit, notre voiture-salon, qui devait nous mener à Heidelberg. Là encore, huit cents auditeurs nous firent des ovations enthousiastes, dans un pays qui, peu de temps auparavant, avait été témoin de scènes révolutionnaires graves, reproduites par l'image dans les journaux illustrés de Capetown, le jour même où, en première page, ils donnaient les portraits des délégués belges.

Jusqu'à deux fois on nous annonça que des meetings arrêtés par nous, devaient être contremandés, crainte de troubles; la réunion eut lieu quand même sur nos vives instances. En débarquant dans ces localités, nous trouvions les autorités dans un véritable état d'affolement, or le tout se borna à quelques interruptions auxquelles nous répondîmes le plus poliment du monde ; en fin de compte les interrupteurs là, tout comme à Harrismith dans l'Orange, ne furent pas les derniers à nous acclamer d'enthousiasme.

Incessamment, en cours de route, nous arrivaient des télégrammes sollicitant de nouveaux meetings ; nous prolongeâmes de dix jours nos pérégrinations à travers le Transvaal et volontiers on eût donné satisfaction à chacun, mais il est des limites aux forces humaines. Déjà mon collègue était atteint de la fièvre, qui ne devait le quitter que plus de deux mois après notre retour en Europe; mais

il fut admirable de vouloir et d'énergie, payant de sa personne avec un inlassable dévouement. Souvent en route nous trouvions dans les gares les populations accourues, le maire nous adressait un bref discours et du haut de notre compartiment de chemin de fer, nous improvisions un meeting, d'accord avec le chef de gare qui voulait bien prolonger de quelques minutes l'arrêt du train.

Plus d'une fois, nous fûmes sollicités d'aller rendre visite aux écoles ; les élèves étaient réunis et, à notre entrée, chantaient la *Brabançonne* en flamand, l'un des élèves lisait un compliment et nous leur adressions un petit discours salué de juvéniles acclamations : quand l'auto démarrait les enfants se précipitaient en courant et les échos de leurs voix stridentes nous poursuivaient au loin.

***

Ce fut dans le Transvaal surtout qu'en rendant visite aux notabilités, nous pûmes tout à la fois faire une propagande individuelle précieuse et entrer plus intimement dans la vie du Boer.

La vie du Boer, comme elle est sereine, opulente, princière. On lui reproche quelquefois d'avoir des sentiments par trop conservateurs, d'être ennemi des nouveautés et

du progrès. N'est-il pas humain que telles soient ses idées ? Il vit comme un grand seigneur, dans des domaines aux chasses giboyeuses, et ses filles aux mains blanches, aux toilettes claires, disent assez leur existence ensoleillée de châtelaines. A cheval ou en auto, le Boer fait une ou deux fois par jour le tour de sa ferme, inspecte ses cultures, voit si les nègres sont au travail, s'en revient prendre ses repas copieux et s'asseoir, ensuite, à l'ombre de la véranda propice aux longues digestions, en dégustant son café et en fumant d'abondantes pipes du délicieux Magalie. Lorsque, quatre fois par an, en une solennelle lenteur, il se rend au chef-lieu, pour assiter au « Bid dag », cérémonie religieuse, qui se célèbre la nuit, il s'en va, avec sa famille, dans le char attelé de seize bœufs, comme un patriarche antique, comblé de toutes les bénédictions d'Israël.

Faut-il s'étonner que le Boer soit un politicien ? On le lui reproche souvent et on prétend que s'il s'occupait un peu moins de politique et un peu plus d'agriculture, la prospérité de l'Afrique Australe s'en trouverait décuplée. Il y a du vrai dans ces observations. Si le Boer africain, à l'exemple de son collègue flamand, se bornait à faire de la politique pendant le mois qui précède les élections, pour s'en retourner le lendemain à son chep-

tel et à ses moissons, il n'est pas douteux que le rendement agricole s'en ressentirait abondamment. Toutefois il faut se garder d'exagérer, le Boer n'est pas indifférent au progrès, il tâche de se mettre à la hauteur de la science, les écoles d'agriculture instruisent la jeunesse ; dans ce pays, où rien ne va vite (excepté la mission belge ! me disait un Boer), les progrès ne s'accomplissent qu'avec lenteur. Si, comme chez nous, les ingénieurs agricoles voyageaient en donnant partout des conférences et des instructions pratiques, il n'est pas douteux qu'il en résulterait le plus grand bien. Par ailleurs nous avons vu, dans plus d'une ferme, des installations antiseptiques pour immuniser le bétail et d'autres perfectionnements intéressants; le souci de l'irrigation donne lieu aux applications les plus ingénieuses.

La sécheresse est le grand fléau agricole de ce pays, elle anéantit, parfois deux années de suite, le meilleur des récoltes; mais, sous ce grand soleil, il suffit d'une bonne année, pour faire oublier deux mauvaises. Le jour où le problème de l'irrigation sera solutionné en grand, le Transvaal deviendra un merveilleux grenier d'abondance. Ainsi, quand les immenses ressources minérales tendront à s'épuiser et auront joué dans l'histoire de la colonie leur rôle de prostyle, c'est l'agriculture, la

grande industrie nourricière, qui sera la base définitive de l'essor économique du domaine Sud-Africain.

Le cheptel est la préoccupation constante du Boer, il travaille inlassablement à son amélioration, un seul chiffre dira, avec quel succès : l'exportation de la laine représentait en 1908 une valeur de deux millions et demi de livres sterling et en 1913 une valeur de six millions de livres. Dans ces chiffres la Belgique était cliente des Boers, pour cent mille livres en 1908 et cinq cent mille livres en 1913.

Un jour dans une ferme le Boer nous montrait quelques moutons à la laine drue et crépue, qu'il avait payés à raison de cinq mille francs par tête : Ceci, disait-il, c'est ma fortune ! Celui-là, vraiment adorait son métier :

« Comment ne pas l'aimer, s'exclamait-il, quand on fait deux récoltes de pommes de terre par an, sept récoltes de luzerne et que le bétail est gras et ruisselant de santé ! » Après nous avoir montré ses chevaux, ses vaches, ses moutons, ses porcs, il nous conduit dans son home, où sa dame, gracieuse et souple, un peu forte comme le sont toutes les jolies femmes de ce pays, nous attend au thé ; le salon est plein de voisines, habillées de toilettes claires à la dernière mode, ce sont les fermières des environs. On s'installe à la véranda ; quel délicieux paysage : au fond,

Basutoland avec sa triple rangée de montagnes s'étageant toujours plus haut et dont les dernières atteignent une élévation de onze mille pieds, horizons alpestres aux colorations mouvantes et chaudes. Plus près de nous, des kopjes, toujours amusants dans le tableau, une intéressante réduction de Table-Mont, puis la ferme, florissante et verdoyante, son riche bétail, ses chevaux fins et nerveux. Le thé circule, la maîtresse du logis le sert à la ronde, ayant à sa portée l'énorme plateau que tient à bras tendus une femme de couleur noire comme la poix, en jupe courte, avec des jambes d'éléphant, à la peau craquelée, les bras nus chargés de bracelets qui des poignets montent en serpentin jusqu'aux biceps, une tête fantastique, aux yeux ardents, aux lèvres retroussés comme des suçoirs. Et sous mes yeux s'affirmait triomphante la royauté de l'une sur l'autre, à les voir ainsi côte à côte, l'imposante négresse, au geste mécanique d'une soumission animale et inconsciente, la jolie femme blanche, élégante, spirituelle, hospitalière.

Dans ce pays, les négresses font toilette, les centres agricoles, au jour de marché, ont des aspects de carnaval ; je note trois beautés rencontrées sur le trottoir, l'une tout de rose habillée, un turban blanc sur la tête, l'autre en robe lilas, châle rouge et turban jaune, la

troisième vêtue d'un complet chaudron, coiffure assortie. Parfois de jeunes nègres se balladent en costume gris perle, bottines jaunes, le chapeau de paille incliné sur l'oreille, la cigarette aux lèvres, la badine à la main; ils ont travaillé pendant des mois dans les mines d'or de Johannesburg, se sont équipés, en sortant de là, chez le meilleur faiseur de la métropole, à présent, ils font la belle jambe, vivant de figues, tout le pécule y ayant passé; quand le complet, défraîchi, n'aura plus le don de faire pâmer les négresses, ils s'en retourneront au fond de la mine.

Dans diverses régions c'est la couverture aux vives couleurs — *made in Belgium* — qui fait, seule, office de toilette, cela est agrafé maladroitement et souvent imparfaitement.

Certain jour, au moment où s'annonçait une averse, je vis en pleine rue, deux négresses enlever, prestement, leur couverture, l'enrouler de leur mieux, pour qu'elle ne se mouille point et poursuivre la route en opposant, à l'ondée, l'imperméable en usage au paradis terrestre.

La pluie en Afrique a les proportions d'une manifestation aquatique : pas de gouttes, mais de longues ficelles, sans solution de continuité, l'eau se précipite en torrents à travers les rues dévalant vers les ravins où, en un rien de temps, se forment des fleuves

imposants, qui coupent toutes communications.

***

Dans le Transvaal, nous fûmes l'objet de démonstrations émouvantes de générosité et de solidarité. A Witbank, un village qui compte dix-sept cents travailleurs, tous mineurs, où nous nous étions rendus, par un sentiment de déférence envers la population ouvrière, on nous fit un accueil magnifique. Il était venu du monde des alentours, si bien qu'au meeting, il y eut sept cents auditeurs. Le maire nous annonça que les ouvriers de Witbank s'engageaient d'honneur à verser vingt-cinq mille francs pour le fond de secours aux Belges courbés sous le joug allemand. Il fallait voir l'enthousiasme avec lequel ces braves gens affirmaient leur volonté d'accomplir sans délai cet acte de générosité. Je fus avisé, avant notre départ pour l'Europe de l'envoi d'une première somme de vingt-deux mille francs, recueillie au bénéfice de mes chers compatriotes, dans cette humble bourgade africaine.

Partout des adresses nous étaient remises, par les autorités locales ; personnellement, nous étions l'objet de mille prévenances et attentions ; je garde comme des reliques les diplômes rédigés en langue flamande, super-

bement enluminés, offerts par les administrations communales, avec une cordialité dont le souvenir ne me quittera jamais. Il y a de ces détails qui font preuve d'une délicatesse d'âme touchante ; ainsi, à Volksrust, au moment du départ, le bourgmestre et les membres du Conseil communal nous remettaient sur le quai de la gare, enjolivée d'une aquarelle où s'harmonisent, au milieu de pensées mauves, les armes de la Belgique, le drapeau tricolore, la colombe tenant le rameau d'olivier, une adresse ainsi conçue :

« Aux très distingués et très honorables Messieurs Standaert et Van de Perre, membres du Parlement de Belgique et délégués du Peuple belge.

Très honorés Messieurs,

Les soussignés, représentant les citoyens de Volksrust, vous font hommage de leurs vœux les plus cordiaux. Ils sont convaincus que votre mission éveillera les élans de sympathie et de générosité de l'Union Sud-Africaine et que vous emporterez de ce pays en même temps que la satisfaction du succès couronnant vos efforts, le meilleur et le plus agréable souvenir.

W. Sutherland, burgemeester ; J. Bartho, J. de Wet, J.W. Steenkamp, Theo Joostens... »

Dans un petit village, dont la population se

compose de deux mille ouvriers charbonniers et leurs familles, le maire socialiste, entouré de son Conseil communal, nous avait reçu à la gare, disant simplement ceci : Vous ne trouverez dans cette commune que de modestes houilleurs, mais leurs cœurs battent tellement à l'unisson du vôtre que tous, spontanément, ont décidé de verser, jusqu'à la fin de la guerre, trois pour cent sur leur salaire au « relief-fund belge ». Je dois confesser que ce discours, digne de l'antique, me toucha, à ce point, qu'au moment même je ne sus rien dire, des larmes d'émotion m'avaient jailli aux yeux ; je pris, de mes deux mains, la main calleuse du maire, la serrant dans une forte et cordiale étreinte. La foule fit écho à la sincérité de cette réponse muette, par de vibrants bravos.

Je me souviens d'un jeune Boer de seize ans — c'était en plein centre rebelle — m'abordant à l'issue du meeting ; dans son regard clair, brillait encore l'émotion ressentie au récit des atrocités commises en Belgique. « Monsieur, me dit-il, je ne suis pas riche, mais voici dix shillings, je vous en supplie, acceptez-les, pour nos pauvres frères flamands. » Comme je me récriais, ému, disant que les délégués belges n'avaient pas pour mission la collecte et que d'ailleurs ses parents pourraient ne pas approuver tant de

largesse. « Oh ! répliqua-t-il, ma mère est là-bas, elle ne sait rien, mais demandez-lui. » Nous nous approchons, j'explique en deux mots à la mère ce qui vient de se passer et la brave femme, embrassant vivement son fils, s'écrie : « *Paultje wat is dat toch schoon !* » (Mon petit Paul comme cela est beau !) et se retournant vers moi, elle ajoute : « Acceptez, Monsieur, je vous en prie, ce sont ses économies. »

Dans un village minier, la population comptant à peine quatre mille âmes, versa trente mille francs dans la caisse du relief fund belge ; une quête improvisée à l'issue du meeting, produisit huit cents francs et, le soir, en regagnant notre voiture-salon, nous la trouvâmes festonnée de guirlandes et de fleurs, hommage naïf et charmant des femmes d'ouvriers, aux envoyés de la Belgique.

XII

Notre premier souci en débarquant à Prétoria, où nous étions les hôtes de la cité, fut de nous rendre au palais du gouvernement pour saluer les ministres.

Les bâtiments officiels, en Afrique du Sud, sont remarquables par le luxe et leur caractère grandiose ; souvent le choix de l'emplacement contribue largement à mettre l'architecture en relief. Prétoria, sis à quatre mille cinq cents pieds d'altitude, est entouré de collines verdoyantes aux vallonnements romantiques ; le palais de l'Union s'élève bien en vue, sur une de ces éminences. Des rampes et des gradins aux balustrades ajourées, montent vers le monument et lui font un accès solennel, vraiment majestueux. Le large bâtiment d'un seul étage, est construit en hémicycle, une colonnade élégante dessine sa courbe tout le long de la façade, bordant une terrasse d'où la vue s'étend en panorama sur la ville et son cadre luxuriant. Deux tours carrées, aux colonnes corinthiennes supportant un dôme, flanquent les extrémités ; l'en-

semble qui a grande allure fait honneur aux architectes africains et justifie le mot du comte Grey : cet amphithéâtre est mieux que magnifique, il est unique. A l'intérieur rayonnent perpendiculairement à la façade, les ailes du bâtiment ; chacune d'elles étant occupée par les bureaux d'un ministre et les divisions de son département. Aux deux bouts, s'avancent en saillie à droite, le bureau du gouverneur général, à gauche le bureau du « premier » ; on jouit de là, de trois côtés, d'une vue splendide.

Les ministres n'ont pas, au palais de l'Union, leur domicile privé ; un traitement annuel de soixante-quinze mille francs, leur permet de se loger en ville. Par ailleurs, ils sont astreints à quitter la capitale la plus grande partie de l'année, pendant la durée de la session parlementaire dont le siège est à Capetown à deux jours de chemin de fer de Prétoria. Les ministres sont obligatoirement membres, ou du Volksraad ou du Sénat, car, par un sentiment de respect pour la tradition et la vérité parlementaires, l'article 14 de la Constitution stipule : qu'aucun ministre ne reste en fonction, s'il ne fait partie de l'une ou de l'autre des deux Chambres.

Les ministres actuels de l'Union Sud-Africaine, à l'exception d'un seul qui est anglais, sont d'origine boer ; ceci, à première vue,

paraît inexplicable, c'est une résultante toute simple des larges libertés coutumières à la politique coloniale britannique. Depuis l'année 1909, l'Afrique du Sud est dotée d'une Constitution, « Zuid Africa Wet » en vertu de laquelle les diverses colonies précédemment séparées : le Cap, le Natal, le Transvaal et l'Orange, sont réunies en une Union parlementaire dont elles forment les quatre provinces. Dans cette Union, aux termes de l'article 4 de la loi fondamentale, le gouvernement et les chambres ont la pleine puissance et la pleine autorité. Un gouverneur général représente le roi au sein de l'Union ; la Constitution fixe son traitement annuel à 250.000 francs. L'exercice du pouvoir législatif appartient au Roi, au Sénat et à la Chambre. Pour pouvoir être élu député, il faut : *a)* être électeur, *b)* avoir cinq années, au moins, de résidence dans la colonie, *c)* être sujet britannique d'origine européenne ; la durée du mandat est de cinq ans. Les sénateurs et députés jouissent d'une indemnité annuelle de dix mille francs, minorée d'une somme de soixante-quinze francs pour chajour où ils auront été absents des séances de la Chambre ou des Commissions dont ils font partie. Dans l'ordre des préséances, la Chambre a le pas sur le Sénat ; quand les deux Chambres se réunissent en commun, ce qui

arrive toutes les fois qu'il y a lieu de vider un conflit entre le Sénat et le Volksraad, c'est le speaker de la Chambre qui préside. Le Parlement a plein pouvoir de voter toutes les lois qui intéressent la paix, l'ordre et le bon gouvernement de l'Union. La Constitution, en son article 137, proclame l'égalité des langues dans les termes que voici : « De engelsche « alsmede de hollandsche talen zyn officiële « talen van de Unie. Zy worden op een voet « van gelykheid behandeld en bezitten en « genieten gelyke vryheid, rechten en voor- « rechten ». Les langues anglaise et hollandaise sont les langues officielles de l'Union. Elles sont traitées sur un pied d'égalité et jouissent toutes deux des mêmes liberté, droits et privilèges.

Cette fusion des colonies britanniques de l'Afrique-du-Sud eut pour conséquence de faire élire un parlement où l'élément hollandais obtint la majorité et de mettre ainsi l'Union sous la direction d'un gouvernement boer, même le Natal province presque exclusivement britannique, même le Cap qui, depuis le « Groote Trek », fut toujours gouverné par des Afrikaanders d'extraction anglaise.

Les ministres nous font un accueil cordial, ils constituent un collège d'hommes bien intelligents avec lesquels nous avons une entrevue du plus haut intérêt ; conviés au

lunch à leur club, nos entretiens se prolongent à table ; les ministres parlent le hollandais, je dirais, mieux, le flamand et c'est une impression étrange pour nous, ce repas pris en commun avec les gouvernants de la grande colonie africaine et où on cause comme au cœur de la Flandre. Mon voisin de table, Monsieur J. de Wet, ministre de la Justice, bâtonnier du barreau de Prétoria, est, dans toute la force de l'expression ce que les Anglais appellent « a clever man », intelligent et très sympathique, c'est un des hommes les plus marquants du gouvernement. On ne peut s'imaginer la tâche considérable qui s'impose à un ministre de la justice de l'Union : les quatre provinces sont autant d'anciens états indépendants ; chacune a sa législation propre, d'où un enchevêtrement et des contradictions souvent inextricables dans les dispositions légales ; mettre de l'unité, de l'harmonie dans ce chaos, tel est le but poursuivi ; seul un homme de belle capacité juridique, aux vues larges, doué de grand bon sens pourra mener à bien pareil labeur.

Le général Smuts qui, en l'absence du général Botha, a la direction du gouvernement, est un homme d'une intelligence éveillée, doué d'une facilité d'assimilation qui se lit dans ses yeux bleu très pâle, étrangement mobiles, un esprit juridique de premier ordre, d'allure à

la fois simple et décidée. Curieux de toutes choses qui concernent l'administration d'un pays, il pose des questions brèves et précises, va d'emblée au nœud du problème qu'il veut éclaircir ; la législation en matière d'impôts n'a pas de secrets pour lui et il pousse à fond son enquête sur le système des contributions en usage en Belgique. On ne saurait avoir une trop haute idée de ce petit homme très blond et très vif qui est, tout à la fois, un juriconsulte éminent, un général énergique et habile, un organisateur politique de premier ordre.

***

Prétoria est une cité d'aspect agréable, aux larges avenues, abondamment ombragées, les monuments sont nombreux, la ville respire l'aisance et le bien-être, mais tout cela contraste un peu avec le calme parfait, l'absence de mouvement et d'animation qui étonnent dans une capitale.

Sachant combien les questions de droit pénal m'intéressent, le Ministre de la Justice, très obligeamment, me fait les honneurs de la prison cellulaire de Prétoria. C'est un vaste enclos, couvrant dix hectares et contenant deux cents cellules pour six cents prisonniers; on a, en effet, abandonné le système d'isole-

ment rigoureux en affectant une même cellule à trois prisonniers. Le directeur me dit que l'expérience, qui date à peine d'un an, est déplorable : il n'y a guère qu'un système pénitentiaire, pouvant amener l'amendement des condamnés, c'est le régime cellulaire absolu. Cela me paraît évident et le directeur approuve énergiquement mon observation que la cellule à trois est pire que le régime en commun, qui permet du moins une surveillance réciproque des prisonniers. La prison de Prétoria n'est pas construite d'après le type classique de la roue mais en hémicycle. Le directeur me montre la cellule-type, d'après lui, destinée à un seul condamné ; c'est exactement la disposition qu'on retrouve à la maison cellulaire de Louvain, sauf certain dispositif de grillages qu'on abaisse devant l'entrée de la cellule en laissant la porte ouverte, perfectionnement qui permet un meilleur aérage et le renouvellement constant de l'air, même pendant que le prisonnier reste enfermé. Il y a, dans l'enceinte de la prison, des ateliers remarquablement organisés, on y travaille aux fournitures pour le compte de l'Etat : reliure des documents officiels, imprimerie du gouvernement, cordonnerie pour militaires, fabrique de boutons (avec les os venant de la cuisine), en un mot tous les métiers y passent.

Dans une aile retirée, se trouve le gibet ; la place est petite, vingt personnes à peine peuvent se ranger autour de la potence ; au surplus le directeur de la prison, le magistrat et le médecin sont seuls admis à assister aux exécutions. Depuis l'instant où le condamné à mort quitte la cellule, qui est attenante, l'exécution ne dure pas une minute ; la corde attachée à une grosse poutre est passée autour du col, au moyen d'un déclic le plancher tombe, le malheureux s'effondre dans le vide et meurt sur le coup. La peine du gibet paraît moins cruelle et plus expéditive que l'exécution capitale sur l'échafaud.

En parcourant les ateliers de la prison, j'apprends que deux compatriotes se trouvent parmi les six cents pensionnaires de l'établissement. Tous deux ont été condamnés pour le même délit : avoir vendu de l'alcool aux nègres ; ce fait est puni avec la dernière sévérité, l'un des Belges doit subir, de ce chef, une peine de cinq années d'emprisonnement, l'autre de trois années. Inutile de dire quel fut leur étonnement en voyant là un concitoyen, qui ne manqua pas de les admonester ; avec des larmes dans la voix, ils promettent de ne jamais plus recommencer. Séance tenante, j'introduis une requête en grâce, elle ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. J'éprouvai ce jour-là, une des meilleures jouissances qui

puissent réconforter le cœur de l'homme : j'avais fait deux heureux.

***

Dans une avenue secondaire de Prétoria, se trouve la demeure où Kruger vécut sa vie de président : un corps de bâtiment allongé, bas, sans étage, comme un modeste pavillon de chasse, couvert en tôle ondulée, précédé dans toute sa longueur d'une terrasse à niveau de la rue, de vieux eucalyptus surplombant et ombrageant la toiture ; seuls deux grands lions, couchés à droite et à gauche de la porte d'entrée, des lions de marbre blanc, cadeau d'un admirateur fervent, donnent quelque relief inattendu au palais Kruger. A l'intérieur, séparés par un corridor, une grande salle à manger d'une part et de l'autre une vaste pièce, sorte de hall, dont les quatre angles étaient respectivement le bureau, le salon, la salle de réception et l'antichambre présidentiels ; tel est le cadre simple et patriarcal où se mouvait la vie journalière du premier magistrat de la République Sud Africaine.

Aujourd'hui, par une pensée touchante, le hall se trouve transformé en chapelle funéraire: catafalque au milieu, disparaissant sous les fleurs et les couronnes, tandis que les murs sont couverts d'un amas touffu de souvenirs

funèbres ; il y en a de tous les pays, même les plus reculés et mes yeux s'arrêtent, émus, sur les rubans rouge, jaune et noir, venus de la lointaine Belgique, avec les inscriptions ternies en langue flamande.

Longuement, dans cette chambre endeuillée, où je m'attarde, je revois devant mes yeux la figure de Kruger, je la revois dans ce respect, ce trouble, cette angoisse, qu'éveillerait la présence même du cercueil ; il semble qu'il est là, dormant son dernier sommeil, avec cette éloquence du mort, du mort dont la dépouille, roide et froide, a une puissance d'évocation qui soudain fait se dérouler, en un raccourci synoptique, sa vie, ses actes, sa beauté, sa laideur.

Ce fut une personnalité de haut intérêt que celle de cet homme d'état, simple et fruste, peu instruit, élevé à l'école des épreuves et du self-help et qui, par le cours d'événements romanesques, se trouva constamment aux prises avec la diplomatie raffinée, policée, subtile, de la vieille Europe. Personne cependant ne semblait moins fait pour les joûtes de souplesse et d'habileté que le rude et solide Boer que fut Paul Kruger, avec sa haute stature lourde et sa barbe en collier, rappelant si étonnament le type du grand et large marin hollandais, doux, lent, songeur.

Quelle étrange destinée !

Kruger était tout jeune à l'époque légendaire du « *Groote Trek* », c'est-à-dire l'exode général des Afrikanders, qui, alors, habitaient la province du Cap devenue anglaise depuis l'année 1815, le Cap riche des plantations et de la culture de l'ancêtre hollandais, le Cap que soudain, dans cette soif d'indépendance et de liberté dont il est altéré, le Boer jugea inhabitable, voulant être son propre seigneur et son seul maître. Et ils s'en allèrent, les Boers, en une émigration légendaire, par milliers, vers le Nord, vers l'inconnu, vers la brousse sauvage, sur leurs lourds chariots, attelés de seize bœufs, en des convois sans fin; ils s'en allèrent emportant les dieux Lares, pour leur dresser des autels nouveaux, sur une terre vierge, sous un ciel libre.

Paul Kruger avait dix ans, en 1835, quand son père et sa mère, avec leurs enfants et les vingt domestiques composant le personnel agricole, dirent adieu à leur opulente ferme de Colesberg. Chassant devant eux trente mille têtes de moutons et une centaine de chevaux et de bœufs, par de là les vallées pittoresques et les monts verdoyants du Cap, ils partirent sans jamais se retourner n'aimant pas les émotions inutiles, toujours plus loin, toujours plus avant vers le Septentrion, au delà du fleuve Orange, au delà du fleuve Calédon.

Pendant ce long et dur pèlerinage, Paul Kruger et ses frères, assistés des domestiques, avaient pour mission de veiller sur le troupeau paternel et de lui garder sa cohésion, ce qui explique que, plus d'une fois, parmi ceux qui vantaient leur origine et leurs hauts faits, il eut ce mot : moi, je suis fils de paysan et j'ai gardé les troupeaux.

Après de longs trajets, les parents de Kruger campèrent dans la région sauvage sise au delà du fleuve Vaal ; d'autres Boers suivirent, des centaines et des centaines, traînés dans les grands chariots attelés de seize bœufs, précédés d'innombrables masses de moutons et de chevaux ; eux aussi s'établirent là, dans le pays du Vaal — et ce fut le Transvaal.

Bientôt les chefs de famille se réunirent en Constituante et une loi fondamentale, rudimentaire fut votée ; on y trouvait inscrits ces deux principes : le respect de la propriété privée des natifs et l'interdiction de l'esclavage.

Phases tragiques que celles qui illustrèrent les premières années de la vie des Trekkers ; luttes incessantes contre les sauvages, Selikat et les Matabèles, Dingan et les Zoulous, Setcheli et les Bechuanas, Mapela l'écorcheur des blancs et les Cafres, Masus et les Basoutos, autant de luttes épiques, incessantes, qui firent des Boers une race de guerriers superbes.

Dès l'âge de quatorze ans, Paul Kruger au côté des siens, fait le coup de feu, derrière le rempart des chariots accouplés, où les femmes boers animent le courage, fondent les balles, chargent les fusils. A seize ans, Kruger, marche, en tête, à l'assaut du Kraal de Selikat et l'emporte ; on y trouve, comme butin, une énorme quantité d'objets et de bétail, appartenant aux Trekkers.

Ce que fut, au milieu de toutes ces péripéties, l'instruction de Paul Kruger, on le devine aisément ; après chaque repas, matin et soir, pendant une heure, les parents enseignaient à leurs enfants la lecture ; à tour de rôle ils lisaient un passage des Ecritures Saintes, passage qu'ils devaient ensuite réciter de mémoire et copier ; à de rares intervalles passait un instituteur ambulant qui, pendant quelques jours, donnait des leçons de fortune.

Par ailleurs, dès l'âge de seize ans, Paul Kruger, eut, comme tous les fils des Trekkers, le droit de choisir deux fermes, une pour le pacage, l'autre pour la culture ; ainsi tout son temps se trouva absorbé par les soucis de la guerre et les soins agricoles. A dix-sept ans il se maria à Mademoiselle Gésina-Wilhelmina du Plessis qui — tradition constante chez les Boers — lui donna une nombreuse famille : il eut seize enfants, dont neuf fils et sept filles.

Les Trekkers eurent à lutter non seulement contre les tribus sauvages mais aussi contre les fauves de poil, de plume et de carapace, qui infestaient le pays ; il ne se passait pas de jour que les carnassiers ne fissent des incursions meurtrières au milieu des troupeaux. La chasse était une nécessité autant qu'un délassement et un sport; de là cette renommée justifiée des Boers, d'être des tireurs de première force.

Paul Kruger fut un chasseur réputé ; sûreté de tir et sang-froid sont les qualités maîtresses qui le rendirent célèbre et populaire dans la région du Vaal. Il tua son premier lion à quatorze ans ; son père et son frère aîné chassaient le grand fauve tandis que lui était resté en arrière gardant les montures. Or les chasseurs ayant manqué un lion, celui-ci, rendu furieux, s'élança dans la direction des chevaux, mais le jeune Kruger était armé et au moment où le fauve se précipitait bondissant, le coup de feu bien visé partit, étendant l'animal raide mort au pied du jouvenceau. Cet exploit l'avait ému si peu et il avait gardé une telle sérénité d'esprit, que quand son père et son frère accoururent au bruit de la détonation, par plaisanterie, il appuya brusquement du pied sur le ventre du lion, qui, phénomène connu des chasseurs, exhala un rugissement si formidable que le domestique de son père,

terrifié, tomba en pamoison. Kruger ne chassait jamais qu'avec de très bons chevaux et n'admettait pas plus d'un compagnon de chasse; hippopotames, antilopes, lions, tigres, buffles, étaient ses pièces de choix. Un jour des lions ayant attaqué l'un de ses troupeaux, il part, résolu à venger son bien ; il rentre à la ferme le lendemain, traînant derrière lui, outre quelques fauves de troisième ordre, deux superbes lionnes.

D'aucuns de ses exploits de chasse sont prodigieux, plus d'une fois il dut son salut à la fuite ; il se vantait d'ailleurs de courir comme un lapin. Ayant un jour laissé un rhinocéros approcher à quelques mètres, pour le viser au bon endroit, voici qu'au moment de tirer, la capsule rate. N'ayant pas le temps de faire partir le second coup, il s'enfuit à toutes jambes, sans toutefois abandonner son fusil. Dans sa course, il trébuche et tombe ; le rhinocéros allait le piétiner, lorsque, en un mouvement brusque comme l'éclair, le jeune Kruger se retournant sur le dos, tire son second coup de fusil, atteignant en plein cœur le formidable mammifère qui faillit l'écraser dans sa chute.

Sont-ce là histoires de chasses, imbibées de cette auto-suggestion si spéciale aux chasseurs de tous pays ? Il paraît que non et Kruger avait un tel art de les conter que de l'entendre

était une délectation pour tous ceux qui jouissaient de son intimité.

Il est, toutefois, un récit de chasse qui lui servit, à l'époque où il était déjà président, à mystifier un noble ambassadeur, dont la mission spéciale n'était pas sans embarrasser Kruger ; le départ du haut personnage était, irremédiablement, fixé au lendemain, et une explication décisive devait avoir lieu, à un dîner intime, donné le soir dans le bungalow présidentiel. Jamais Kruger n'avait été si loquace, l'hôte était un grand chasseur devant l'Eternel et l'amphitryon lui servait des contes cynégétiques, avec abondance. L'hôte cependant voyant approcher l'heure de prendre congé, résolument et instamment, sollicitait une réponse au sujet de sa mission, quand Kruger s'écria : « Très bien, Excellence, très bien, mais écoutez encore celle-ci. Un jour, je chassais l'éléphant ; au moment que je crus propice, je tirai ; mon premier coup rata, le second coup partit, mais réussit seulement à blesser le pachyderme rendu subitement furieux. L'éléphant, un spécimen superbe, haut de cinq mètres, chargea, barrissant à faire trembler tous les échos de la forêt, car j'étais dans une forêt vierge à la végétation si dense, si enchevêtrée, qu'il ne fallait même pas songer à s'évader ni de droite ni de gauche, tellement les fourrés sarmenteux étaient impéné-

trables. Mon unique moyen de salut était celui qui m'a tant de fois réussi, la fuite. Je n'avais d'autre voie à choisir que le chemin ; je détalai comme un lièvre suivi de l'éléphant qui barètait dans mon dos. Je gardais assez faiblement mes distances, sondant toujours les lisières pour y trouver par où me défiler, hélas, en vain. Et voici qu'à un détour de la route, qui droite, indéfinie, entre les murs de lianes, s'allongeait devant moi, à quelques deux cents mètres à peine, j'aperçois, dans cette attitude féline, cette position d'attaque, que je connaissais si bien, la crinière dressée, un lion. Je me sentis pétrifié sur place, j'eus un arrêt subit, involontaire, dans ma course éperdue. Que faire ? Juste ciel ! Ce n'était guère le moment de délibérer. L'éléphant arrivé, lui aussi, au détour du chemin, soit qu'il m'ait senti de plus près, soit que la vue du félin eût encore excité sa rage, barrissant à faire crouler toutes les murailles de Jéricho, précipita sa course, faisant craquer le sol sous sa masse formidable. Le lion s'était couché, rasant la terre pour bondir, ramassant les puissants ressorts de ses muscles, l'œil en feu. Alors, n'ayant plus qu'à choisir entre la gueule du lion et la trompe de l'éléphant, dans l'énergie d'un suprême effort, par une de ces inspirations comme seul le désespoir en peut donner... » On toqua nerveusement à la porte

de la salle à manger, car chez le président Kruger on toquait et on entrait. Le secrétaire d'Etat s'avança : le président était attendu sans délai, pour une affaire grave d'une urgence extrême. Kruger se leva, s'excusa et le diplomate s'en alla ; l'histoire ne dit pas, ce dont il fut le plus marri, ou d'ignorer le résultat de sa mission, ou de ne savoir le dénouement de l'aventure de chasse.

Comme tout ce que nous venons de dire, donne bien la silhouette de l'homme qui fut, à quarante ans, généralissime des forces armées du Transvaal et qui, à cinquante ans, porta pour un quart de siècle, le poids pesant du gouvernement de la plus troublante et de la plus troublée des républiques. Cavalier, chasseur, guerrier, fermier, toujours caracolant, chassant, guerroyant, cultivant, comme il représente bien le type boer, épris de grand air et de mouvement autant que d'indépendance, aimant cette vie tourmentée et aventureuse autant qu'il aime son foyer, sa femme, ses enfants, son cheptel. Si Paul Kruger, par suite des circonstances que nous venons de dire, eut une instruction très incomplète, il trouva dans ce fonds de la race boer, fait de prudence, de méfiance et de malice, de quoi tenir tête, aux complications et aux finesses des chancelleries. On lui a parfois repro-

ché de manquer de franchise et de ne pas aller droit au but ; n'avait-il point de devoir de se méfier de ses moyens restreints et les formes dilatoires n'étaient-elles pas l'élémentaire précaution en vue de sauvegarder les intérêts supérieurs dont il avait la charge ? Je n'entends guère apprécier ou discuter l'homme politique et sa carrière qui eut tant de retentissement à travers le monde entier.

Lorsqu'en 1885 Kruger fut, pour la seconde fois, élu président de la République, il résuma son programme politique dans les points suivants: Relèvement de l'agriculture, développement de l'industrie, réforme de l'enseignement, prolongement des voies ferrées vers la mer, mesure pour enrayer l'immigration des étrangers (excepté des Hollandais) en vue d'empêcher l'écrasement des Boers par des éléments extra-nationaux. On le conçoit aisément, ce dernier article fut le point noir précurseur de l'orage, la source toujours ouverte aux conflits avec les Anglais. Ces derniers soutiennent qu'ils se trouvaient, même après un long séjour et malgré leur grand nombre, exclus de tous droits politiques, que la langue anglaise était proscrite, la « taal » étant la seule langue tolérée dans les transactions et sur les marchés.

A diverses reprises des députés boers aux idées libérales, voulurent instaurer l'égalité

politique et l'égalité des langues, mais Kruger n'étant pas de leur avis les projets de loi échouèrent. On m'a narré, à ce sujet, une anecdote originale. Les deux frères Jan et Piet Potvlieg faisaient partie du parlement transvaalien, le Volksraad. Jan Potvlieg ayant déposé un projet de loi, supprimant le privilège exclusif de la « taal », et instaurant la liberté des langues, vit son projet rejeté, à quelques voix seulement, après un violent discours « contre » de son frère Piet, qui avait conclu sur cet aphorisme enflammé : « men land is men land en men taal is men taal » mon pays est mon pays et ma langue est ma langue. A quelques mois de là, Jan Potvlieg voit entrer chez lui son frère Piet l'air profondément contrarié : Je viens, dit Piet, vous demander un conseil; notre cher Paultje, mon fils, qui est, comme vous le savez, dans l'administration des chemins de fer, m'écrit qu'il est consterné, tout avancement dans les cadres devient impossible pour lui, parce qu'il ne connaît que la « taal », l'usage de l'anglais étant indispensable pour le courrier et les correspondances. La lettre de Paultje est si navrée que je ne sais vraiment pas que répondre, je vous en prie, donnez-moi un bon avis. Jan Potvlieg resta un moment plongé dans de profondes pensées, puis, relevant la tête, il dit : Que répondre ? Si j'étais de vous

Piet, je répondrais à Paultje tout uniment : « Men land is men land en men taal is men taal »...

C'est à cette époque, 1885, que remonte la découverte des champs d'or du Rand, qui devaient en peu d'années amener dans le Transvaal, l'abondance et la richesse, mais qui arrachèrent alors au général Joubert ces paroles prophétiques: ne nous félicitons pas de ces découvertes, cet or, un jour, fera couler des flots de sang ! Quinze années plus tard la prédiction se réalisait.

La jeune et gracieuse Wilhelmine de Hollande envoyait le croiseur « Gelderland » au devant du vieux Kruger qui s'embarquait pour l'exil, disant adieu au Transvaal, pétri de sa sueur et de ses mains, le Transvaal qu'il ne reverrait jamais plus.

Il reste du président Kruger cette maison de deuil, où toutes les nations du monde ont apporté leurs immortelles et leurs pensées mauves, cette sombre chapelle funéraire, obsédante à l'égal d'un cauchemar. Et au sortir de là, quand on redresse la tête, dans cette atmosphère lumineuse et vibrante du Transvaal, on voit se profiler à l'horizon, hissée sur un haut piédestal, la statue du Président à la corpulence massive, aux longs cheveux embrouillés se perdant dans la barbe en collier, le dos large et voûté, le chapeau haut de

forme posé en arrière de la tête, la poitrine barrée de l'écharpe présidentielle brodée aux quatre couleurs, écharpe que le musée de Prétoria garde comme un trésor. En face, est le cimetière où, à l'ombre des cyprès, la dépouille mortelle de Paul Kruger, ramenée de Hollande, fut déposée en terre maternelle ; sous une stèle simple, en marbre noir, surmontée du buste blanc, il y a cette inscription : « Stephanus Johannes Paul Kruger, in leven Staats président der Zuid Afrikaansche Republiek geboren 11 october 1825, overleden 14 juli 1904 ». *Etienne-Jean-Paul Kruger, de son vivant Président de la République sud-Africaine né le 11 octobre 1825, décédé le 14 juillet 1904.*

Dans ce pèlerinage, en trois stations, il y a de telles choses, tant de grandeur et tant de malheur, qu'on en revient l'âme obsédée, teintée en grisaille, perdue dans la mélancolie du souvenir.

XIII

Le meeting de Prétoria, demeurera, par son caractère émouvant, un des grands souvenirs de notre mission en Afrique. Prétoria, centre vivant et toujours un peu agité de nationalisme transvaalien, pouvait être le théâtre d'une réunion tumultueuse, fertile en incidents ; seulement les plus fougueux étaient encore étourdis du résultat de notre mission dans l'Oranje Vry Staat. D'aucuns m'avaient prévenu que la présence des ministres, paraissant pour la première fois en public depuis la répression de la rébellion, pouvait entraîner des manifestations hostiles ; il n'en fut rien. Tous les ministres nous firent l'honneur de nous escorter à la tribune, et l'un d'eux, le très sympathique Monsieur Malan, ministre des Mines, voulut bien présider le meeting ; le chaleureux discours dans lequel il nous présenta au public fut couvert d'acclamations unanimes.

Ce m'est un devoir de remercier ici, le gouvernement de l'Union de cette marque de haute solidarité témoignée à la Belgique.

Nous étions dans un milieu de raisonneurs, où les reproches aux Belges et les sentiments « pro-german » avaient pris racine profondément. Le docteur Van de Perre, qui fut particulièrement éloquent, s'attacha comme moi-même à réfuter les arguments les plus spécieux et à faire voir les Teutons sous leur véritable jour. Notre succès dépassa toute attente ; que ne pouvons-nous communiquer à nos chers compatriotes de Belgique, même un faible écho des ovations passionnées de cette bonne et sympathique population de Prétoria.

Voici mon discours ; la partie relative aux atrocités allemandes, fut littéralement hachée de cris d'indignation et d'horreur.

MESSIEURS LES MINISTRES,
MONSIEUR LE GOUVERNEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

« Il y a douze ans, dans la vaste salle des Halles de l'antique ville de Bruges, se pressait une foule immense, immense par le nombre des auditeurs, par l'unanimité des sentiments ; j'étais là, je vis monter à la tribune, salués d'inoubliables ovations, de grands beaux hommes, des étrangers, des délégués venus du Transvaal, des envoyés de Prétoria; dans une langue, qui était la nôtre, ils disaient : la guerre, horrible fléau, s'est abattue

sur nous ; les Boers du Transvaal n'ont plus de toit pour s'abriter, n'ont plus de vêtements pour se couvrir ; à vous, nos frères de race, nous venons clamer notre détresse ! Et ce fut, par la ville et bientôt par toute la Flandre, un élan superbe, une affirmation de solidarité, où le riche, le bourgeois, l'ouvrier, l'humble servante, rivalisèrent de charité et de générosité.

« Les acclamations formidables qui nous accueillent ici, ces élans populaires d'un délirant enthousiasme, je les entends pour les avoir entendus déjà, je les reconnais à leur accent de troublante émotion et de brûlante cordialité ; ils sont l'écho de ce que j'ouïs il y a douze ans, l'écho, répercuté du Transvaal en Flandre et de Flandre au Transvaal, de la solidarité fraternelle et pitoyable qui unit par delà les mers les enfants d'une même langue et d'un même sang.

« Quel drame, que ce retour des choses d'ici-bas !

« Mais voici qu'aux malheurs horribles inhérents à la guerre, l'ennemi qui est le nôtre, ajoute encore le vandalisme impie et toutes les atrocités de la barbarie, non content de cela, il s'acharne à nous noircir, à nous déshonorer ; l'Allemand, après avoir épuisé sur sa victime les raffinements du bourreau, veut encore nous avilir devant le monde, souil-

ler par la calomnie et la diffamation l'honneur de notre nom. L'ai-je assez entendu, en Afrique, ce reproche d'inconscience ou d'incapacité politique des Belges, partis en guerre sans que rien ne les y obligeât ; puis, ce mensonge infâme : la cruauté des Belges, leur conduite indigne d'un peuple civilisé. Ne comprenez-vous pas ce qu'il y a d'affreux, d'humiliant et d'intolérable dans ces reproches dirigés contre un petit peuple loyal et pacifique qui, au point de vue industriel économique, commercial, marchait en tête des nations continentales de l'Europe. Nous sommes issus de la même souche, nous parlons une même langue que nous chérissons d'un égal amour et nos frères d'Afrique devraient rougir de nous ? Ne voyez-vous pas que nous venons défendre ici non seulement notre honneur, mais tout notre avenir ?

« Grâce à Dieu, la vérité a ses droits ; du Sud au Nord de l'Union, les acclamations du peuple loyal que vous êtes, prouvent que les Teutons ne recueilleront de cet assaut de mensonge et d'astuce, que le déshonneur de l'avoir tenté.

« J'ai démontré, ailleurs, vous l'avez lu dans les journaux, et je n'y reviendrai pas ce soir, qu'au point de vue du Droit public européen, comme au point de vue des obligations contractuelles et de l'honneur, il était impos-

sible à la Nation Belge, à moins de se suicider, de laisser violer sa neutralité par l'Allemagne. L'attitude de la Belgique vis à vis du Kaiser, eût, dans des conditions identiques, été la même vis à vis de l'Angleterre ou de la France, car il n'y a pas deux manières d'être un honnête homme.

« Voulez-vous savoir comment la politique du gouvernement belge fut appréciée par le peuple suisse, celui dont la situation internationale se rapproche le plus de la nôtre ?

« Ecoutez ce qu'écrit un journal suisse, ami des Allemands, le *Bunder Tageblatt*. « Nous admirons l'Allemagne pour sa culture et le prestige de sa force, mais, hélas, l'attentat perpétré contre l'indépendance de la Belgique, restera éternellement une page honteuse dans l'histoire de l'Allemagne. Jamais ce crime ne lui sera pardonné. »

« Un autre organe de la Confédération *Basler Nachrichten* a publié ce qui suit : « La demande de l'Allemagne de pouvoir, avec ses armées, traverser la Belgique, n'était susceptible, en aucune manière, d'une réponse affirmative. Dans toute la Suisse allemande, le sentiment public est unanime à constater que l'attitude de la Belgique est au-dessus de la moindre critique ; il ne peut y avoir deux opinions à ce sujet. Les Belges doivent être considérés comme des héros pour avoir,

avec leur petite armée, si vaillamment défendu leur indépendance. Le peuple suisse, avec son armée mieux organisée, eût fait de même, sinon on eût pu dire de lui : qu'il ne vaut plus une pipe de tabac. La Suisse entière blâme l'Allemagne pour le crime commis contre la Belgique et les Germains s'en rendent si bien compte qu'ils tentent, par tous les moyens, de se blanchir. L'Allemagne s'excuse trop, pour ne pas être accusée. La preuve que la Belgique aurait violé sa neutralité avant la guerre, n'est pas fournie et ne le sera, probablement, jamais. Ainsi l'attentat commis sur la Belgique restera, dans l'histoire, le grand crime de l'Allemagne. »

« La *Zweiserische Rundschau* disait, à son tour : « Les arguments que l'Allemagne invoque pour se disculper vis à vis de la Belgique, sont sans valeur. Chaque Suisse sent mieux que jamais, au fond de son cœur, les élans d'une chaude sympathie monter vers la petite nation malheureuse mais héroïque ; c'est, au fond, pour nous que les Belges ont versé leur sang en combattant pour le Droit et la Liberté d'une nation neutre. »

« Dira-t-on que ce langage des Suisses est l'expression de l'inconscience politique ?

« Et la petite nation, que vous chérissez à l'égal d'une mère, la Hollande, n'a-t-elle pas déclaré, à son tour, qu'elle entendait défen-

dre, de toutes ses forces, l'intégrité de ses frontières ? Non, il ne saurait y avoir deux opinions à ce sujet ; si la Belgique avait forfait à l'honneur au profit de l'Allemagne, elle perdait sa raison d'être dans l'équilibre européen, elle disparaissait à jamais de la carte de l'Europe. Sa lutte magnanime pour le Droit contre la Force, lui vaut outre l'admiration du monde, un avenir certain d'indépendance et de liberté.

« La campagne de calomnies poursuivie contre nous en Afrique, par les agents à la solde de l'Allemagne, avait non seulement pour but de faire croire que la Belgique, de par je ne sais quelle inconscience politique, est seule responsable des maux qui l'affligent, elle tendait encore et surtout à nous avilir. Il fallait détourner de nous les sympathies mondiales, spécialement nous rendre odieux parmi vous, en dénonçant les Belges comme des dégénérés, des êtres inhumains, coupables des pires atrocités. De là ces légendes infâmes, répandues ici, des Belges assassins, des Belges francs-tireurs, des femmes belges crevant les yeux des blessés et des prisonniers.

« Jamais les Allemands n'ont pu établir qu'il y ait eu en Belgique une guerre de partisans ; j'oppose à leurs allégations le démenti le plus formel. La vérité est que sur l'injonction pressante du gouvernement et des admi-

nistrations communales, les civils déposèrent leurs armes entre les mains des bourgmestres; moi-même, qui ne possédais qu'une carabine assez inoffensive, respectueux des ordres de l'autorité, je me rendis à la Maison communale pour faire remise de cette arme. Partout, les caves des Hôtels de Ville étaient encombrées d'armes à feu, déposées par les civils. Qu'il y ait eu des exceptions, qu'il se soit produit, de ci de là, le fait isolé d'un civil tirant sur un soldat, c'est possible ; je le concède sans en avoir la preuve. Mais la Convention de La Haye signée par l'Allemagne est formelle : aucun châtiment collectif ne peut être infligé aux populations du chef d'actes individuels. Ce qui est certain c'est que la guerre des francs-tireurs, dont l'Allemagne fait état, est inventée tout d'une pièce et n'est qu'un misérable expédient en vue d'innocenter ses crimes.

« De nombreux témoignages l'affirment : quand le désir du pillage hantait les soldats allemands, un coup de feu, tiré par l'un ou l'autre d'entre eux, était le signal de la ruée ; les habitations étaient mises à sac et les meubles volés sous prétexte que les civils avaient tiré. Après le pillage venait l'incendie, sans doute pour faire disparaître les traces du brigandage commis ; beaucoup de soldats, d'ailleurs, étaient munis de seringues, de pastilles

incendiaires, de grenades, destinées à une rapide propagation du feu. Est-ce que l'état-major allemand peut expliquer pourquoi les soldats du Kaiser sont munis de cet attirail incendiaire ? Le dernier courrier venu d'Europe m'a fait parvenir le rapport de la Commission d'enquête, établie en France, dans les territoires libérés par la victoire de la Marne. Et c'est chose stupéfiante de constater comment les crimes qui eurent lieu en Belgique se sont répétés en France d'identique façon, comme s'ils étaient l'œuvre d'une direction supérieure d'un commandement unique.

« Voici, au point de vue de la question francs-tireurs, un exemple tiré de la déposition du curé français, d'une paroisse occupée par les Teutons: « Je causais dans la rue avec le commandant allemand, lorsque nous entendîmes un coup de feu. — M. le Curé, me dit le commandant, on tire sur nos hommes, cela suffit pour faire incendier toute votre paroisse. — Commandant, répondis-je, je vous prends à témoin que le coup de feu que nous venons d'entendre, vient d'un fusil allemand, ce qui se distingue sans peine au son mat et tout particulier que vous comme moi nous connaissons parfaitement. » Une heure après, le village était pillé, les meubles volés, des maisons incendiées, nombre d'infortunés civils assassinés.

« Rien n'égale le cynisme des Allemands devant les accusations terribles dirigées contre eux. Un professeur de l'Université de Berlin écrit à un journal hollandais *De Amsterdammer,* sous la date du 29 septembre 1914 : « L'Allemagne n'a à rougir d'aucun de ses actes, son degré de civilisation la place au-dessus des calomnies. On prétend que nos soldats ont incendié la ville de Louvain, cela n'est pas vrai ; on a simplement brûlé à Louvain la maison des assassins. » On est stupéfait de tant d'audace. Vous-même, vous avez vu de vos yeux, par l'image, les projections lumineuses, le cinéma, les horribles ravages commis dans l'antique ville universitaire. Est-ce que le temple de la science, la célèbre bibliothèque de la vieille *Alma Mater* de Belgique était par hasard une maison d'assassins ? Est-ce que la superbe collégiale, la maison de Dieu, était la maison d'un assassin ? Le crime de Louvain pèsera éternellement sur l'Allemagne comme une malédiction. Et vaines sont les tentatives multipliées en vue d'excuser un tel forfait. Ici encore, comme toujours, les soldats du Kaiser prétendent que les civils de Louvain s'étaient organisés en francs-tireurs et cette fois, disent-ils, ils en ont la preuve irrécusable. Un témoin, dont la bonne foi ne peut être contestée, le père Hyacinthe Parys, prieur des Pères dominicains, affirme sous

serment, avoir vu les civils de Louvain tirer sur les soldats allemands ; on comprend combien les journaux d'Outre-Rhin ont fait état de ce témoignage autorisé. Or le gouvernement belge, dans le dernier courrier qui m'est parvenu tantôt, me communique une lettre que le prieur des dominicains de Louvain, vient de lui adresser, la voici: « Je donne le démenti le plus formel, aux affirmations répandues par la presse allemande ; les pères dominicains, pas plus que moi-même, n'ont vu les civils de Louvain ou un seul d'entre eux, tirer sur les soldats ennemis. Nous sommes convaincus que rien de semblable ne s'est produit ici ; j'ai fait à ce sujet une déclaration formelle devant un juge d'instruction allemand et tous les pères dominicains de même. Il est mensonger et faux que nous puissions, les pères du couvent ou moi, témoigner, ne fût-ce que d'un fait unique, à charge d'un civil de Louvain ». C'est donc toujours les mêmes armes que manie la politique teutonne: mensonge, calomnie, faux. Cette lettre n'est pas sans jeter une vive lumière sur les efforts tentés, par l'Allemagne officielle, en vue de se disculper; des instructions ont lieu, les Belges sont appelés en qualité de témoins, Dieu sait sous quels actes de pression ou d'intimidation, et cela ne donne rien, pas un élément de preuve ; pour en extraire quelque chose,

on doit dénaturer, falsifier les témoignages reçus.

« Il y a peu de jours, le journal suisse *Neue Züricher Zeitung* reproduisait le rapport d'un architecte allemand, envoyé à Louvain, pour faire un constat des lieux ; ici, du moins, la réalité des ravages commis est reconnue, mais le rapport ajoute : « l'incendie de la célèbre cité universitaire, a pris une telle extension, parce que les citoyens n'ont rien voulu faire pour éteindre le feu ». De telles aberrations sont à peine croyables; ainsi donc les Allemands auraient mis le feu à Louvain pour donner aux civils l'occasion d'éteindre l'incendie ? Mais n'avons-nous pas de nombreux témoignages qui prouvent que les hordes germaines attisaient les brasiers au moyen de grenades et de pastilles incendiaires ? N'est-il pas établi que les soldats allemands empêchaient les louvanistes de quitter leurs demeures menacées par le feu et tiraient sur les malheureux qui tentaient de s'échapper ? Ils nient, soit ! — les plus grands bandits ont nié leurs crimes — ils s'excusent, vains efforts ; rien n'effacera la marque d'infamie empreinte par le feu de Louvain !

« Le germain pour tenter sa justification et noircir ses victimes, a recours aux moyens les moins scrupuleux ; je tiens ici à la main un document allemand qui est un faux en écriture

nettement caractérisé. En octobre dernier un journal illustré anglais, avait publié une gravure, représentant des femmes belges, agenouillées et penchées autour d'un soldat blessé, étendu sur une civière, les traits contractés par la souffrance ; elles lui pressent les mains, l'une d'elles l'embrasse sur le front, à l'arrière plan, des vieillards regardent effarés, ce jeune homme qui souffre ; sous l'image étaient imprimés ces mots : *Ministering Angels : Belgian women, comforting a hero in his last moments* « Anges bienfaisants : Femmes belges réconfortant un héros dans ses derniers moments ». Les Allemands firent paraître cette même illustration, dans leur pays, mais ils effacèrent l'inscription anglaise, y substituant ceci : « Belgische frauen vergehen sich in hinterhültiger und gemeiner weise gegen deutsche truppen und deutsche verwundete » (Des dames belges se conduisent d'une façon cruelle et vile envers les soldats et blessés allemands). Et les crédules lecteurs d'Outre-Rhin qui voient cela, doivent croire que ces femmes agenouillées martyrisent le pauvre blessé et que les vieillards effarés, reculent d'horreur devant tant de cruauté. La pièce allemande porte la trace du faux ; je tiens à votre disposition l'original et la pièce falsifiée, dans cette dernière, ici et là, l'inscription anglaise, mal effacée, fait apparaître aux yeux avisés,

la preuve irréfragable, de l'altération frauduleuse, qualifiée crime, par le code pénal de toutes les nations civilisées.

« Les Allemands auront beau nier, calomnier, falsifier, les faits sont les faits et nous avons d'ailleurs, pour les confondre, leurs propres aveux.

« Les soldats du Kaiser doivent relater au jour le jour, les incidents principaux dont ils peuvent être témoins au cours de la campagne ; il arrive, souvent, que les blessés et les prisonniers n'ont pas le temps de faire disparaître ces notes ou qu'on les retrouve sur les soldats tués. C'est l'histoire détaillée de la guerre, écrite par les Teutons eux-mêmes.

« Le 24 août 1914, un soldat du 11e régiment des pionniers écrit : Nous avons détruit de fond en comble le village de Longeviller. Je vois, là, devant mes yeux, trois femmes pendues à un arbre...

« Le 24 août 1914, à Ciney, près de Namur, un officier consigne ce qui suit: Toute la nuit, il y a eu des crimes abominables, les maisons pillées, les magasins dévalisés, des vols, des viols..., des choses qui me glacent d'horreur.

« Le 29 août, à Dinant, un soldat écrit : Après avoir chassé hors des demeures, hommes et femmes, nous en avons tué le plus possible. A certains endroits il y avait, dans les rues, des cadavres, trois pieds de haut.

« Le 26 août, un officier du 178e régiment du XIIe corps d'armée saxon mentionne : le hameau a été détruit par le feu, et les habitants brûlés vifs, peut-être bien à tort. Il paraît que le fusil d'un cycliste est parti accidentellement, à la suite d'une chute. C'est à cause de ce fait que le hameau a été détruit avec tous ses habitants. Espérons que semblables erreurs ne se reproduiront plus. A Leppes nous avons tué deux cents civils, mais, là, un exemple était nécessaire.

« Le 28 août, un soldat inscrit : Aujourd'hui jour de repos ; nous profitons de l'occasion pour tout dévaliser. Ce fut une vraie fête : on joua du piano et on pilla ferme !

« Sur la dernière page des notes d'un soldat allemand trouvé mort sur le champ de bataille était écrit : Nous venons de détruire huit maisons, avec leurs habitants. Ceux qui voulaient fuir, notamment deux civils, leurs femmes et une jeune fille de seize ans furent tués à coups de baïonnettes. J'avais bien pitié de la petite, qui, de ses beaux yeux innocents, nous regardait suppliante, mais ce fut en vain. Il n'y avait rien à faire, nos hommes n'étaient plus des hommes, c'étaient des bêtes. *(tiere)*.

« Le 8 septembre, à Rethel, un officier allemand écrit : Il n'y a plus de discipline ; on laisse tout faire ; prendre de l'alcool, du vin,

boire jusqu'à l'ivresse, piller et voler, tout cela est à l'ordre du jour.

« A Orchies, également le 8 septembre, un soldat décrit ce qui suit : On arrive à 2 heures après-midi, on pille les maisons, on arrête les civils, une femme qui, devant moi, tente de s'enfuir est fusillée, après quoi on met tout le bazar en feu.

« Le 9 septembre, au dernier feuillet du carnet d'un allemand trouvé mort sur le champ de bataille, on lit : Nous recevons l'ordre de tuer tout soldat ennemi, même quand il est désarmé et lève les bras pour se rendre.

« Le 26 août 1914, le général Strenger, commandant la 58e brigade du XIVe corps Badois, donne l'ordre suivant : «A partir d'aujourd'hui il ne sera plus fait de prisonniers de guerre, tout ennemi capturé sera mis à mort, de même les blessés avec ou sans armes. Nous ne devons laisser derrière nous, aucun ennemi vivant ».

« Vous frissonnez d'horreur ! Je le comprends, Dingan et Mapela ont trouvé des émules, il n'y a pas, dans l'histoire du monde civilisé, exemple de pareille barbarie. Remarquez-le bien, il n'est plus question de nier, c'est l'aveu écrit, c'est l'aveu signé, de l'infâmie allemande.

« Vous me direz, peut-être, que mon discours est excessif, vous me répèterez ce que

me disait l'un des vôtres : Je connais de nombreux Allemands, ce sont non pas des barbares mais de braves gens, pacifiques et bons. Certes, et j'en connais moi-même qui sont de parfaits honnêtes gens ; aussi nous n'attaquons pas tel ou tel germain, nous faisons la guerre, une guerre implacable et sans merci, au militarisme allemand. Là est le péril redoutable qui menace la liberté des peuples, c'est lui qu'évoquait Guillaume II quand il disait dans un discours célèbre : Le génie germanique doit aspirer à l'empire du monde.

« Il faut, pour s'en faire une idée, avoir vu de près le militarisme prussien : l'autorité militaire, l'officier, élevés au rang d'idoles devant qui tout s'incline. Le civil, le bourgeois, considéré comme un être secondaire, dont la liberté se courbe, docile, sous le sabre. Rappelez-vous les incidents de Saverne, ils ne datent pas de si loin ; le bourgeois obligé de céder le trottoir à l'officier, défense de dévisager un soldat, arrestation de civils coupables d'avoir souri au passage d'un gradé, voies de fait sur de paisibles citoyens, ayant manqué d'égards aux militaires. Ce ne sont que des détails, mais comme ils caractérisent, même en temps de paix, tout un régime, comme ils nous disent, ce qu'il y a d'intolérable, de dominateur, d'attentatoire à la liberté, dans le militarisme allemand. Ce qui vient de se

passer en Belgique et au Nord de la France est son œuvre, c'est le fruit naturel, l'éclosion maturative de cette conception prussienne, faite d'arrogance, de brutalité et de tyrannie.

« Le général von Bissing, lui-même, n'a-t-il pas écrit : « Que nous importe la destruction de Louvain, cela a moins de valeur que la vie d'un seul soldat allemand ».

« Ecoutons, au sujet des atrocités en Belgique, le général allemand von Disfurth : « Disculper nos soldats serait chose indigne de nous ; nous ne devons des explications à personne et encore moins des excuses. Ce que nos soldats ont fait et feront pour détruire nos ennemis est et sera bien fait ; d'avance, tout est justifié. Qu'importe la destruction des plus beaux monuments d'art, cela nous est indifférent. Le plus petit tertre couvrant le cadavre d'un de nos soldats est plus vénérable que toutes les cathédrales et les œuvres d'art du monde entier. On dit que nous sommes des barbares, qu'est-ce que cela peut nous faire ! »

« *D'avance* TOUT *est justifié !* La voilà bien la théorie monstrueuse du militarisme allemand, dont le grand état-major donne dans son manuel pour les gradés, la formule officielle suivante : « La guerre ne peut être uniquement dirigée contre les soldats ennemis, aucune considération humanitaire ne doit

empêcher de la diriger, sans ménagements, contre les civils et les biens ».

« C'est donc systématiquement, par voie d'autorité, suivant une méthode nettement élaborée, que le militarisme allemand, a mené la soldatesque teutonne vers ces orgies horribles et sauvages qui font descendre la civilisation au dessous des pires jacqueries. Bien plus ! avec un cynisme, qui déroute la conscience humaine, les Germains vantent et glorifient leur culture et en menacent l'Europe. « Ne nous attardons pas, écrit Max Harden dans le *Zukunft,* à tenter notre justification devant le monde civilisé. L'Allemagne se refuse à comparaître devant le tribunal de l'Europe, elle ne reconnaît pas ce tribunal. L'Allemagne flagelle l'Europe pour la soumettre à sa loi ».

« Nous trouvons dans le *Berliner Tageblatt* sous la signature du professeur Lasson, la quintessence du militarisme résumée dans cette formule « L'Allemagne ne compte pas d'amis dans le monde mais un chacun la craint et cela suffit. Nous avons, quant à nous, la conscience d'être plus instruits et plus moraux que toutes les autres nations ». La botte allemande, l'écrasement de l'Europe sous le talon infâme, la terreur, voilà ce qu'on nous présage, ce qu'on nous promet. « Le militarisme, écrit le professeur Neisse dans le

Berliner Tageblatt, a créé l'Allemagne grande et forte, et ce militarisme nous le maintiendrons après la guerre, afin de cueillir pleinement les fruits de la victoire ». Et le docteur Oswald, un savantissime, envoyé, si je ne me trompe, en mission officielle, a proféré, dans un récent meeting à Stockholm, les aphorismes que voici : « Grâce à ses vertus, l'Allemagne est arrivée à un degré de civilisation supérieur à celui des autres peuples. Et si vous me demandez quelle est son ambition, je vous dirai : L'Allemagne veut dominer l'Europe pour la régénérer dans le moule germanique ». Vous connaissez d'autre part cette formule avouée de la politique allemande : Qui n'est pas avec nous est contre nous ; à chacun de choisir entre la culture germanique ou la vengeance germanique. Paraphrasant cet axiome le professeur Lasson écrivait tout dernièrement, dans *De Amsterdammer :* « Nous dominons incontestablement, au point de vue intellectuel et moral tous les peuples du monde ; voilà pourquoi ceux qui ne sont pas avec nous, nous haïssent, voilà pourquoi il nous faut écraser définitivement tous ceux qui mettent des entraves à notre hégémonie ».

« Voyez-vous l'enchaînement logique des faits ? Le militarisme prussien idolâtré par le Kaiser, par les Herr Professors, par le dernier Poméranien, engendrant le culte de la Force

principe unique générateur de Droit et de Justice. La Force, aveugle et sans cœur, ne connaissant qu'une loi: vaincre, dominer, écraser; pour cela tous moyens sont bons, fussents-ils barbares, fussent-ils sauvages, « Tout est justifié d'avance ! ».

« Comprenez-vous, à cette heure, combien il est vrai de dire que l'Allemagne menace la liberté des peuples et que les Alliés se battent pour la civilisation du monde ? Comme ils sont ignorants et naïfs ceux qui s'étonnent de l'attitude de la Belgique et de son élan valeureux pour se dégager de l'étreinte du colosse allemand. J'ai entendu quelquefois, ici, cette opinion, qu'après tout, le peuple flamand rattaché au tronc germanique, ne se trouverait pas si malheureux. Ce langage, sachez-le bien, nous fait bondir d'indignation et de honte. Jamais l'âme belge ne s'est réveillée plus ardente et plus forte que le jour où l'Allemagne a porté sur elle sa main brutale ; Wallons et Flamands, animés d'un même frisson patriotique, se sont juré fidélité à la vie à la mort. Il n'y a pas un Flamand qui ait le cœur à la vraie place et ne repousse, comme une souillure, l'idée qu'il veuille être soumis à la domination germanique, car le Flamand — toute l'histoire de Flandre le prouve — est un fanatique de liberté et il sait que, dans aucun pays du monde, on n'est plus libre

qu'en Belgique. Ce n'est pas à vous que je dois apprendre, combien les gens de notre race tiennent aux droits de leur langue, à vous, qui, jadis, n'avez consenti à déposer les armes, que le jour où fut inscrit à l'article 5 du traité de *Vereeniging,* la liberté de la « taal » dans les écoles publiques, dans les cours et tribunaux du Transvaal et de l'Oranje Vry Staat. Nous aussi, les Flamands, dans notre libre Belgique, nous avons au cœur, ardemment, passionnément, l'amour de notre langue maternelle.

O Landeken, o zyt maar kleen
Niet meerder zou' k u geren
En'k zie u, zulk en is er geen
En'k zie u toch zoo geren!

Myn Vlaanderen spreekt een eigen taal,
God gaf elk land de zyne,
En laat ze ryk zyn, laat ze kaal
Z'is vlaamsch en z'is de myne!

Z'is vlaamsch en die zyn vlaamsch veracht
De taal van dien verdwyne,
Verdwyn'hem, met de sprekenskracht!
Z'is vlaamsch en z'is de myne!

O Landeke, ja zyt maar kleen
Niet grooter zou'k u geren
En'k zie u, en't en is maar een
En'k zie u toch zoo geren!

Ces vers sont intraduisibles; nous en donnons une translation presque littérale :

Petit pays, o sois petit,
Je ne te voudrais pas plus grand.
Je t'aime — ton pareil n'existe pas —
Je t'aime, tout de même tant !

Ma Flandre parle sa propre langue —
Dieu donne, à tout pays, la sienne —
Et laissez-là ou riche ou pauvre,
Elle est flamande et elle est mienne !

Elle est flamande et si un Flamand la méprise
Qu'il voie sa langue desséchée,
Qu'il disparaisse privé du don de la parole !
Elle est flamande et elle est mienne !

Petit pays, o sois petit,
Je ne te veux pas plus grand
Je t'aime — tu es unique au monde, —
Je t'aime tout de même tant!

« Ces acclamations enthousiastes par lesquelles vous saluez le verbe vibrant de Guido Gezelle, l'immortel poète de la Flandre, me disent combien nos cœurs frémissent d'un même amour pour les droits de la langue, qui comptent parmi les plus sacrés d'un peuple, parce que la langue est, tout à la fois, l'héritage vénéré des ancêtres, le signe prédestiné de la fierté d'une race, le palladium de la dignité individuelle. Tant qu'un peuple garde

intacts les droits et la liberté de sa langue, il affirme sa personnalité, il maintient sa noblesse d'extraction, malgré les vents et les tempêtes de la politique mondiale il reste quelqu'un ! Cela, les Allemands, dans la folie du *Deutschland über alles* ne l'ont jamais ni voulu ni toléré.

« Demandez aux millions de Polonais de la province de Posen ce qu'est devenue, sous la domination prussienne, leur belle et vieille langue maternelle. Ils vous diront qu'une persécution implacable tend à exterminer les derniers vestiges du parler national, que même les prêtres qui enseignent la parole de Dieu en polonais, parce que sans cela le peuple ne les comprendrait pas, sont impitoyablement jetés en prison ; ils vous diront les proscriptions, les confiscations, les exécutions de tous ceux qui osent revendiquer les droits et la liberté de la langue.

« Demandez au Schleswig ce qu'est devenue, sous la domination prussienne, la vieille langue des ancêtres chère à tout cœur Danois, on vous dira qu'une répression barbare et cruelle, le régime de la brutalité et du sabre, font une guerre sans merci à la langue du peuple.

« Que dire de l'Alsace-Lorraine ? Un jour, là-bas, il y a de cela trente ans, j'aborde dans la rue d'un vibrant « Bonjour cher Ami ! » un

Lorrain que je connaissais ; le pauvre homme me dévisage effaré, en un regard circulaire rapide, il interroge les alentours immédiats et, ne voyant rien de suspect, il me prend les deux mains en disant : Ignorez-vous donc que c'est chose grave, pour nous, de parler français ; mais tout de même, que cela fait du bien ! Ce simple incident m'est resté dans la mémoire comme une révélation tragique ; de ce jour-là, j'ai maudit le régime allemand. Oh ! ce que ces pauvres Français ont eu à souffrir ! Ils s'enfermaient le soir, à double tour, au fond de leurs demeures, les volets bien clos, pour parler entre eux leur langue, pour lire en commun quelque journal venu de France, qu'un patriote avait passé en fraude, au péril de sa liberté. A l'heure où je vous parle, des vieillards, des femmes d'Alsace-Lorraine ne sont-ils pas fusillés pour le seul crime d'avoir parlé français ?

« Je sais bien, que l'Allemagne veut faire au peuple flamand de Belgique des avances et des promesses ; son jeu est clair, elle espère amener une scission entre la partie wallonne et la partie flamande du pays. Vains efforts ! Les soldats, dans les batailles, ont scellé de leur sang l'union indéfectible des wallons et des flamands. Quant aux promesses de l'Allemand, on sait ce qu'elles

valent, les Flamands ne sont pas assez naïfs pour s'y faire prendre ; le Teuton a laissé protester sa signature, il a mangé sa parole, il n'est plus aux yeux du monde que le banqueroutier de l'honneur.

Par ailleurs, le calme bon sens est la vertu maîtresse du Flamand ; c'est lui faire injure, de croire, qu'il irait troquer sa liberté, son indépendance, son bonheur contre le servilisme et l'anéantissement ethnique sous le militarisme prussien. Le Flamand serait atteint de démence s'il aspirait au joug despotique du « Kaiserisme », lui, pacifique sujet d'un souverain sympathique, fraternel et magnanime. Et n'y a-t-il pas désormais pour séparer le Flamand du Germain, le mur de la barbarie ? Nous avons été torturés, crucifiés dans la chair de notre chair, dans le sang de notre sang et pendant des générations montera des âmes croyantes de chez nous, vers le ciel, cette prière : De la rage des Teutons, délivrez-nous, Seigneur !

« L'âme belge, épurée par le malheur, se dresse d'un bout à l'autre du pays, plus grande, plus forte, plus fermement résolue à lutter jusqu'au bout pour son indépendance et sa liberté.

« Certes, les tortures endurées sont atroces ; en ce moment six millions de Belges, restés au pays, sont là, dans une hantise de

misère et de famine, indomptés sous la botte allemande. Le monde civilisé se lève pour leur tendre la main, les réconforter et les soutenir. Depuis le jour où nous avons débarqué en Afrique, ce furent partout des réceptions d'une cordialité débordante et des témoignages de générosité devant lesquels je me sens impuissant à exprimer comme il le faudrait la reconnaissance de mon pays. Ici, dans cette noble capitale, il règne une véritable émulation pour assister dans leurs souffrances les Belges restés au pays ; merci, pour ce que vous avez fait, merci pour ce que vous comptez faire encore, soyez bénis et que Dieu vous le rende !

« Réconfortée par les sympathies mondiales, la Belgique souffrante attendra, stoïque, l'heure de la justice, l'heure sainte où, dans le sillon élargi par de puissants alliés, les héros de Liège et de l'Yser ramèneront à Bruxelles leur souverain bien-aimé, le Roi Albert, symbole vivant du Droit et de l'Honneur ».

XIV

Au moment où nous descendons du train, en gare de Johannesburg, le bourgmestre, entouré des membres du Conseil Communal, nous souhaite la bienvenue et fait les présentations ; la foule, retenue par des cordons d'agents de police s'est amassée et nous acclame. Des huissiers en livrée, argent sur vert, nous conduisent jusqu'aux automobiles municipaux, limousines de gala, qui nous emportent vers un des premiers hôtels de la ville, où des appartements ont été retenus, par le maire. Dans les rues larges et animées, des camelots vendent nos portraits et font, à ce qu'il me semble, de bonnes affaires ; ces photographies, prises à Capetown, portent ces mots : « Brave Belgium's Missioners ».

Immédiatement, après nous être rafraîchis d'une nuit de chemin de fer torride, avant tous autres devoirs, nous rendons visite au Gouverneur Général. On sait le rang élevé qu'occupent les représentants du Roi, dans les colonies britanniques, où ils exercent une

sorte de vice-royauté. Lord Buxton n'est pas un inconnu pour la Belgique, il était ministre du Commerce du Royaume-Uni à l'époque de l'Exposition internationale de Gand et c'est lui qui contribua, personnellement, à la participation importante, prise par l'Angleterre, à la *World's-Fair* en Flandre.

Le Gouverneur Général, ayant à ses côtés deux officiers d'ordonnance, nous reçoit avec affabilité. Je le remercie, au nom du gouvernement belge, pour toutes les attentions dont notre mission fut comblée, depuis son arrivée en Afrique et je dis notre gratitude pour l'honneur que nous fait Son Excellence de présider le grand meeting de Johannesburg. Lord Buxton, avec une distinction et une simplicité qui décèlent d'emblée l'homme de haute lignée, nous dit combien il a gardé de sa visite à Gand, en même temps qu'une grande admiration, une affection sincère pour le peuple belge ; longuement il cause des évènements et des malheurs de la Belgique ; puis, parlant de notre mission, le gouverneur général nous félicite avec effusion du succès qui a couronné nos efforts. Nous sommes retenus à déjeuner et la toute gracieuse Lady Buxton nous fait les honneurs de ses salons avec une amabilité si souriante, que le charme de l'hospitalité en est doublé. Après lunch, le café est servi sous les galeries, aux

fines colonnades, embaumées d'une profuse floraison, et d'où la vue s'étend sur le paysage le plus caressant qui se puisse voir jusque là-bas, vers les montagnes bleues et floues, aux lointains idéalisés. A nos pieds le parc de la résidence, copié sur les jardins fameux d'Este. Escaliers fleuris, terrasses successives où pointent les cyprès, jardin d'allure et de style aux ombrages mystérieux des camélias, des palmiers, des bambous, clairières ruisselantes de soleil et de fleurs, lieu de délices, comme il en est quelques-uns de par le monde, à Tivoli, à Séville, à Grenade, à Miramar, à Cintra, et qui ont cette fascination étrange de faire tressaillir les fibres profondes de l'âme en lui ouvrant des visions paradisiaques.

Parcourant les jardins, je m'arrête un instant à regarder une rose, à la carnation vive et rutilante, accrochée au massif d'un cyprès comme pour y chercher appui et soutien ; n'est-ce pas l'image de ma douce petite Belgique s'arc-boutant au tronc des alliés ? Et je chasse, au loin, comme un mauvais rêve — un rêve de Teuton — la pensée mélancolique du poète :

Voir mourir une rose au flanc d'un cyprès **noir** !

***

On annonce le bourgmestre de Johannes-

burg. Je viens, dit-il, réclamer respectueusement mes hôtes ; ils sont à moi, Excellence, et j'entends bien ne les céder à personne.

En automobile nous roulons vers le sommet d'un coteau d'où l'on embrasse, d'un coup d'œil, Johannesburg et ses environs. Quand on contemple l'aspect de cette vaste et brillante métropole, il faut se représenter que, voici quelque vingt-cinq ans, il n'y avait là que rochers nus, désolation, solitude. Cité grandiose à présent s'étendant sur une superficie de quatre-vingts milles carrés, aux larges avenues sillonnées d'attelages, d'automobiles, de tramways électriques, aux vastes bâtiments, aux palais somptueux, aux riches faubourgs verdoyants, où vivent près de quatre cent mille habitants. A l'horizon quelques panaches de fumée et la note grise des résidus d'usines amoncelés ; ce sont les mines du Rand, les mines d'or. La fée de l'or, au contact de sa baguette métallique, a fait surgir de la roche terne et nue cette métropole magnifique qui peut rivaliser avec les cités modernes les plus brillantes et les plus animées. Remarquez, me dit le bourgmestre, le nombre d'églises, il y a peu de villes au monde qui en comptent tant et toutes sont bien fréquentées ; ce qui prouve, ajoute-t-il, non sans malice, que le démon de l'or ne fait pas la concurrence au Bon Dieu. Et cela me

rappelait qu'il y a peu d'années, à Toronto, la grande cité canadienne, surgie elle aussi par magie du sein de ce riche et laborieux Ontario, un membre du Parlement d'Ottawa me disait : Toronto est la ville du monde qui compte le plus d'églises. Affirmation puissante et toute moderne de cette aspiration incompressible de l'âme humaine à s'élever par le culte de la Divinité, au-dessus des matérialités de la vie.

Nous voici en ville dans Rissik et Eloff street, larges rues, maisons de sept, huit étages, trottoirs animés, vastes vitrines aux étalages luxueux; on se croirait dans une grande ville d'Europe. Nous visitons un magasin monstre; on y trouve tout, depuis le berceau, la layette, les dragées, jusqu'au cercueil, la plaque tombale, la couronne funéraire. Et le touriste, qui dort en moi, s'indigne quelque peu d'avoir fait un trajet de sept mille milles, pour se retrouver dans Oxford street.

***

A cinq heures a lieu une réception à la Bourse, où ce que Johannesburg compte de financiers, d'industriels et commerçants importants, s'est donné rendez-vous. Le président du « Stock Exchange » nous adresse un

discours que j'ai le regret de ne pouvoir reproduire, mais dont le sens précis se trouve paraphrasé dans ma réponse conçue à peu près en ces termes :

« MESSIEURS,

« Au nom de mon collègue, comme au mien, je vous remercie de cet accueil qui est pour nous une surprise dont nous sommes profondément touchés. La métropole, si active et si prospère, où bat le cœur du mouvement économique de cette région, nous donne, par votre présence ici, un des réconforts les plus puissants qui puissent aller à la Belgique ; ma parole ne peut assez vous dire combien je fus heureux d'entendre vos enthousiastes acclamations ratifier sans mesure le discours de votre honoré et distingué président. Oui, nous étions sur le continent européen, la nation prospère entre toutes, notre commerce et notre industrie nous plaçaient au premier rang et nulle part, proportions gardées, la richesse publique et l'épargne populaire, n'avaient réalisé de tels prodiges. Ce que sont nos malheurs, vous le savez ; jamais nation cultivée, sise au centre de l'Europe, n'a subi pareils outrages, n'a souffert semblable martyre, n'a vu s'accumuler, en quelques jours, tant de ruines. Ce serait méconnaître l'âme belge, de croire qu'elle

soit capable de découragement ou de désespoir. Nos héros de Liège et de l'Yser vous disent assez ce que sont nos soldats ; nos ingénieurs, nos industriels et commerçants sauront mettre, à relever nos ruines, à restaurer notre commerce et nos industries, la même ténacité, la même vaillance.

« Mais tout cela serait vain, si le monde civilisé ne continuait, au lendemain de la victoire, à nous garder, avec ses vives sympathies, le soutien indispensable à notre régénération. Il nous faudra le crédit et la clientèle. Le crédit ! Pourrait-on le refuser à la Belgique qui donna au monde cet exemple sublime de tout sacrifier, ses enfants, sa fortune, son existence même, pour rester fidèle aux engagements souscrits et à l'honneur ? La clientèle, comme elle nous sera nécessaire ! On le disait excellemment à l'instant, le rôle de la Belgique future peut, sur le marché mondial, être d'une importance considérable. Les conditions du travail en Angleterre et en France, la vie chère, l'habitude des hauts salaires, des dépenses faciles, la limitation de la production, font de ces pays des centres à fabrication coûteuse, excluant les produits à bon marché ; l'Allemagne avait beau jeu pour inonder le monde de ses articles à bas prix qui trouvent dans les colonies un débouché illimité. Messieurs, j'ai foi dans

la sagesse de mon pays et dans le maintien de ses traditions laborieuses ; soutenu par les sympathies mondiales il saura faire l'effort qu'il faut pour prendre sur le marché la place importante que lui réserve l'avenir. La Belgique a su regarder, bien en face, le colosse teuton qui venait pour l'étrangler, elle saura, sans hésiter lui tenir tête sur le terrain pacifique de la lutte commerciale. Certes, nous n'avons pas la fatuité de vouloir sur ce terrain, battre l'Allemagne, pas plus qu'il ne nous était possible, seuls, de la vaincre sur le champ de bataille. Mais la Belgique nouvelle voudra tenir sa place au soleil et l'élargir encore ; dans le domaine économique, comme sur le champ d'honneur, nos puissants alliés nous soutiendront, dans un intérêt commun, en posant au besoin, les barrières qu'il faut. J'ai visité, de divers côtés, dans votre vaste colonie, les grands bazars où s'approvisionnent vos fermiers et colons; on m'y a montré avec empressement les articles courants fournis par l'Allemagne et on ne manquait pas d'ajouter : « Tâchez donc de fabriquer cela en Belgique, plus jamais le produit allemand n'entrera chez nous. » J'ai la conviction qu'il est peu de ces produits que la Belgique ne puisse fournir aux mêmes conditions. Mais, ici encore, le crédit sera indispensable ainsi que la création d'organismes financiers des-

tinés à faciliter la confiance des relations commerciales et la sécurité des payements.

« Déjà les transactions entre la Belgique et l'Union Sud-Africaine représentent une valeur annuelle se chiffrant par quarante millions ; nous dépassons la France, mais l'Allemagne vient, en première ligne, avec un chiffre d'affaires de cent millions par an. Ce qui était vrai hier doit ne plus l'être demain! Je n'en veux d'autre preuve que la manifestation — importante et hautement significative — dont nous sommes l'objet en ce moment. Certes, les affaires ne s'harmonisent point avec les questions de sentiment, mais les déclarations d'intérêts communs et de solidarité économique contre l'Allemagne, formulées par votre président et si cordialement approuvées par vous tous, sont pour moi une révélation et un réconfort. En rentrant au pays je dirai à mes concitoyens, je dirai à notre grand Roi qui, malgré les soucis de la guerre, ne cesse de penser à la régénération de son royaume, je dirai ce que j'ai vu ici, ce que j'ai entendu, quelles furent vos promesses de solidarité avec nous. Quant à la Belgique, je vous en donne l'assurance, après avoir étonné le monde par sa vaillance, elle l'étonnera, une seconde fois par le vouloir et une indomptable énergie dans son relèvement économique et commercial. »

Mes paroles, qui avaient été vivement applaudies, firent ensuite l'objet de conversations des plus intéressantes avec les personnalités en vue du monde des affaires.

Le lendemain une nouvelle réception fut organisée, cette fois par la Chambre de Commerce ; là, furent exprimées cette même idée et ce même désir de voir la Belgique devenir, dans des conditions privilégiées, la concurrente de l'Allemagne pour la fabrication des produits à bon marché dont les colonies sont les principales clientes.

Ces manifestations ont une importance que je signale à l'attention de mes compatriotes et que je laisse aux réflexions de tous ceux qui, à des titres divers, porteront la responsabilité de la restauration économique de la Belgique.

La réception de la mission belge, par le monde des affaires à Johannesburg, fut vivement commentée, et la nouvelle câblée à Londres en ces termes : « Les envoyés du gouvernement belge sont arrivés à Johannesburg en qualité d'hôtes de la municipalité ; la bienvenue leur fut souhaitée par le maire et les notables. Le « Stock-Exchange a fait aux délégués une réception des plus enthousiastes. Le président Mr Steig les a salués en qualité d'alliés avec lesquels l'union était désormais indissoluble en vue d'un avenir

prospère. Le colonel Bettington a complimenté les délégués en français et M. Standaert, le leader de la mission belge, a répondu en excellents termes ».

Nous voici à deux pas de la Bourse dans le « Standard Bank » dont le directeur nous montre les installations perfectionnées. Intéressante visite des souterrains ; bien à l'abri des voleurs et du feu, se trouve le dépôt des mines d'or, de grands lingots, à l'aspect de briques allongées, au reflet jaune verdâtre ; chaque brique et il y en a quelque dix mille, vaut cent mille francs. Il nous a fallu douze minutes pour faire une promenade circulaire autour d'un milliard.

***

« A Wonderful Demonstration » — « Johannesburg's Memorable Gathering » tels étaient les titres qui paraissaient en manchette, en tête des journaux de la métropole africaine, au lendemain du meeting de Johannesburg.

A de longues semaines de distance, il m'arrive parfois de fermer les yeux, pour revoir, dans le miroir du souvenir, cette salle immense, cette masse humaine, ces ovations formidables, cet enthousiasme délirant. Oh ! cher petit soldat belge, que ne puis-je faire revivre à tes yeux, au fond des tranchées, ce

spectacle émouvant et grandiose; tu sentirais ton cœur tressaillir de joie et d'orgueil, car c'était toi qu'on acclamait là-bas, en des élans magnifiques qui, à jamais, te rendraient fier de toi même et du nom belge que tu fis synonyme de gloire.

Un spectateur impartial, pouvant mieux que nous mêmes apprécier le caractère de cette manifestation, je me borne à traduire ici quelques extraits d'un des principaux journaux de la localité.

« Si Johannesburg avait eu un hall assez vaste, cinq à six mille personnes eussent eu le bonheur, la nuit dernière, d'entendre les délégués belges. La magnifique salle de notre nouvel Hôtel de Ville, avec ses deux mille cinq cents fauteuils, était comble trois quarts d'heure avant l'ouverture de la séance, et les moins fortunés se précipitaient dans les galeries, dans les pourtours, partout où il était seulement possible de s'entasser debout. Quand on ferma les portes, quatre mille personnes se trouvaient encaquées dans le hall et les vestibules attenants. Dans la rue, une foule de deux à trois mille personnes se pressait à toutes les entrées pour faire la constatation décevante qu'elle était venue trop tard ! Quel dommage que, tous, n'aient pu entendre les discours profondément émouvants de l'avocat Standaert et du docteur Van

de Perre ; ils furent des documents humains, à l'appui des nombreux témoignages et rapports qui, répandus par la presse, ont stupéfié le public depuis des semaines ; ces hommes, galvanisèrent les émotions à peine amorcées par les documents matériels, ils enfiévrèrent nos sympathies pour la petite nation torturée, ils firent comprendre à tous, combien il est indispensable de vaincre l'Allemagne, au nom de la civilisation.

La vaste salle, dès avant l'ouverture de la séance, offrait un coup d'œil intéressant ; l'immense assemblée attendait patiemment, tout le monde se disait que le nouveau hall de notre Hôtel de Ville ne pouvait être inauguré dans de plus émouvantes et mémorables conditions. La fierté civique se trouvait surprise et flattée à l'aspect majestueux de la salle, il y avait, en effet, de quoi admirer, ses vastes proportions et sa noble architecture mises en valeur par un éblouissant éclairage. Mais le sentiment d'orgueil éveillé à la vue de cet incomparable home communal, rendait plus vif, semblait-il, le sentiment d'horreur pour ceux, qui, en Belgique, anéantirent les cathédrales et les plus beaux monuments d'art, ces reliques superbes du passé qui, respectées, comme l'a dit M. Standaert, par les barbares des anciens temps, furent détruites par le barbare du XXe siècle.

Animé et démonstratif, le public fait une ovation au Consul général de France, M. Dejoux, qui arrive un des premiers sur la scène. Au moment où s'avance Son Excellence le Gouverneur Général, accompagné des délégués belges, la salle éclate en une tempête d'acclamations. L'avocat Standaert prend place à droite et le docteur Van de Perre à gauche de Lord Buxton ; tout autour, Son Excellence Lady Buxton, l'administrateur de la province, le Maire de Johannesburg, les sénateurs et députés de la circonscription. Le discours du Gouverneur Général fut vivement applaudi, surtout le passage où il dit : « Nous sommes fiers de la Belgique », et cet autre : « La figure héroïque et pathétique du Roi Albert est sans égale dans le monde ». M. Standaert obtint le premier la parole. Sa grande et mince taille parut un moment comme fléchir sous la tempête d'acclamations interminables qui l'assaillait. L'orateur n'avait nul besoin de se disculper de son inexpérience de la langue anglaise, il fut parfaitement compris de tous, mais chacun apprécia son humour à s'excuser, quand il dit : « parler anglais est, pour moi, une manière d'aventure dont seule votre indulgence peut me sauver ». Il y eut, dans son discours, à peine quelques mouvements caractérisés par la vivacité ou l'irritation, la note domi-

nante fut la tristesse, la douleur, mais sans laisser entrevoir un seul moment la désespérance. Il fit une description saisissante « du plus terrible tableau que l'œil humain puisse regarder », et après avoir, en une peinture angoissante, montré l'œuvre d'assassins, d'incendiaires, de voleurs, accomplie en Belgique, non content de cela, s'écrie-t-il, l'Allemand après nous avoir tout volé veut encore nous voler notre honneur ! Puis, ayant réfuté, avec une grande logique, les calomnies allemandes, en termes émus, l'orateur remercie le peuple de Johannesburg, dont l'inépuisable générosité envers les Belges est un des plus beaux exemples qui soient, de charité et de solidarité ; je sais ce que vous comptez faire encore, merci, merci mille fois au nom de six millions de Belges qui vivent indomptés sous le joug du barbare et vous envoient, par delà les océans, par delà les ruines fumantes de leurs cités jadis magnifiques, le sourire d'une impérissable reconnaissance. De formidables acclamations saluèrent la fin du discours anglais de M. Standaert.

Ce fut dommage, cent fois, qu'une grande partie du public ne pût suivre l'orateur dans le bref discours flamand qui suivit. Plus de notes ! Ce fut le flot d'une éloquence, coulant sans entraves. On comprit, à l'instant, qu'on avait là, devant soi, un leader du barreau

belge. Nous n'hésitons pas à dire que jamais, dans cette cité, on n'entendit un aussi superbe discours prononcé en langue hollandaise.

O ma Flandre ! s'écria-t-il, sur un ton qui fit frémir l'auditoire et qui résonnait comme le glas d'une âme blessée, ô ma patrie si riche, si belle ! Les monuments qui étaient ton orgueil sont couchés dans la cendre. Trésors d'art, cathédrales magnifiques, beffrois séculaires où êtes-vous ? Le barbare est venu, plus barbare que les barbares d'aucun temps...

Ce fut au milieu d'une émotion indescriptible et salué de longues acclamations que l'orateur s'assit.

Le docteur Van de Perre, député d'Anvers, fut non moins acclamé que son collègue et quoiqu'une partie du public, pût seule suivre l'orateur, son ardeur et ses accents empreints d'une profonde conviction, trouvèrent un écho dans le cœur d'un chacun. La meilleure partie de son discours fut la péroraison brillante et soutenue, dans laquelle il interrogea ceux qui ne croient pas aux atrocités commises par les Allemands. Venez avec moi voir les arbres où des prêtres sont pendus aux branches. Ouvrons ensemble les tombes pour y voir les restes carbonisés de ceux qui furent brûlés vivants. Suivez moi à Aerschot où tout est ruine, où les femmes furent enfermées

à l'église pendant qu'on exécutait leurs maris et leurs fils contre les murs du temple. Accompagnez-moi à Louvain ravagé par les torches incendiaires, où les hommes et les femmes furent abattus comme du gibier. Laissez-moi vous montrer cette mère de famille chassée de son foyer avec ses huit enfants et qui, demandant aux soldats allemands ce qu'elle devait faire de sa nombreuse famille, reçut pour réponse : « Nous aurons soin de vos gosses » et ils en tuèrent cinq sous ses yeux. Venez avec moi, à Londres, et vous y trouverez une mère ayant dans ses bras son enfant, âgé de douze mois, auquel les soldats allemands ont brûlé le nez et les bouts des dix doigts des mains...

Quand Son Excellence donna lecture de la résolution, proposée par l'administrateur du Transvaal et secondée par le maire et la mit aux voix, ce fut un spectacle électrisant : il n'y eut plus, dans la salle immense, qu'une âme et un cœur.

Voici la résolution votée : « Les citoyens « de Johannesburg, réunis en meeting, affir- « ment leurs plus profondes sympathies pour « le peuple belge injustement attaqué par « l'Allemagne et expriment leur horreur des « atrocités commises par les armées alle- « mandes en Belgique. Ils proclament leur « intense admiration pour la vaillante armée

« belge qui sut s'opposer avec le courage des
« héros, aux assauts d'un terrible ennemi.

« Ils s'engagent à contribuer, autant qu'il
« est en leur pouvoir, au soulagement des
« grandes souffrances endurées par suite de
« cette terrible guerre et à la lutte pour l'in-
« dépendance de la Belgique jusqu'au jour
« de la réparation intégrale de tous les dom-
« mages infligés à la noble petite nation.

« Le maire de Johannesburg est prié de
« câbler cette résolution solennelle à Sa
« Majesté le Roi et au premier ministre de la
« Belgique. »

Après l'épreuve à main levée, la plupart des auditeurs ayant voté des deux mains, ce fut dans une fièvre indescriptible que le public réclama la *Brabançonne* et que ce meeting mémorable prit fin après le chant *God save the King* ».

***

Tant à cause de la très haute personnalité de l'orateur que des nobles idées si éloquemment exprimées, je consigne, ici, avec le sentiment d'une profonde gratitude le discours prononcé par Son Excellence le gouverneur général Lord Buxton, au meeting de Johannesburg. La traduction ne peut rendre

qu'imparfaitement cette remarquable allocution.

Messieurs les Délégués de la Belgique,
Mesdames, Messieurs,

« Nous sommes réunis ce soir pour entendre deux membres distingués du parlement belge, qui ont fait un voyage de six mille milles dans le but d'instruire, de pleine autorité, le peuple de l'Union sur les agissements de l'Allemagne vis-à-vis de la Belgique. Avant de leur donner la parole je désire dire quelques mots.

« Un sentiment personnel m'attire vers la Belgique, je connais de près ce pays et un grand nombre de ses notables ; plusieurs d'entre eux, dont les noms apparurent en vive lumière, sont mes amis, notamment Monsieur Cooreman, ancien président de la Chambre, Monsieur Max, le vaillant bourgmestre de Bruxelles, et Monsieur Davignon, le Ministre des Affaires Etrangères. L'année dernière quand j'étais ministre du Commerce de la Grande Bretagne, je me rendis à Gand en ma qualité de membre du gouvernement, pour y visiter l'exposition ; le Foreign office m'avait confié une mission toute de haute bienveillance, de réelle amitié pour la Belgique et au sujet de laquelle je m'expliquai publiquement ; cette mission avait en vue et

réalisa, je crois, le développement et la consolidation de l'amitié entre les deux pays.

« Nos distingués visiteurs vont faire paraître à nos yeux, des tableaux horribles. C'est l'histoire d'une préméditée et cynique forfaiture à la sainteté des traités que l'Allemagne, en des engagements solennels, s'était obligée à respecter, des traités qui sont la protection souveraine de la liberté et de l'indépendance des petites nations européennes. C'est l'histoire d'une violation éhontée de la plupart des lois de la guerre entre nations civilisées, ces lois admises et signées par l'Allemagne mais transgressées par elle sans scrupule, dès le premier jour de la guerre. C'est l'histoire de la destruction délibérée, par le fer et par le feu, de monuments et beffrois historiques d'une valeur inestimable, du pillage, de l'incendie méchamment perpétrés des maisons et des propriétés, de mutilations, d'outrages contre des citoyens non combattants et inoffensifs, de brutalités à l'égard des femmes et des enfants.

« Je vous avoue que j'ai été un long temps avant de pouvoir me convaincre de la réalité des accusations dirigées contre les armées allemandes. Que des troupes bien disciplinées puissent, en plein xxe siècle, commettre de pareilles atrocités, cela semble impossible. Comment concevoir que telle soit l'œuvre des

soldats d'une grande nation qui se dit marcher à la tête de la civilisation et de la chrétienté ?

« Hélas ! ces faits sont vrais, l'évidence est accablante, la Belgique est victime de la mentalité, de la méthode, de l'idéal prussiens. Ces crimes ont été aggravés des propos hypocrites et blasphématoires de ceux qui, en les commettant, se disaient les élus privilégiés de Dieu. Ces actes ne sont pas les actes de Dieu, ils sont l'œuvre du démon !

« Quelle peut être l'explication de ces cruautés et de ces méchancetés ? Il faut la trouver, à mon avis, dans l'esprit de malice et de vengeance ; vengeance surtout parce que la petite nation belge s'est précipitée sur la brèche et s'est mise en travers des ambitions mondiales du grand empire allemand. Ces destructions, ces crimes, ces atrocités, nous les détestons, nous les condamnons, nous les haïssons comme une tache d'infamie sur notre civilisation tant vantée. Mais ne vous semble-t-il pas qu'au bout des nuées sombres amoncelées à l'horizon il y a comme une claire ligne d'azur ? Là-bas, en Belgique, nous apparaissent, brillant d'un pur éclat, la forme la plus noble et la plus haute du patriotisme, les plus belles qualités de courage, d'abnégation, de respect de soi. Une chose m'a immensément impressionné, c'est

que les Belges ont supporté toutes ces terribles souffrances sans murmurer, sans se plaindre. Ils n'ont pas regardé derrière eux, ils n'ont pas un instant regretté l'acte qu'ils ont accompli, ils n'ont proféré aucun reproche contre les alliés, ils sentaient que, quel que fût le cours des événements, ils avaient choisi le droit chemin.

« Le premier ministre de Belgique, avec un clair et grand bon sens, disait l'autre jour qu'il était fier de ce que la Belgique avait fait. Nous, nous sommes fiers de la Belgique ! Chez nous il y a, désormais, indissolubilité, entre notre admiration et notre gratitude. Certes, il est difficile de traduire nos sentiments par la parole, mais l'histoire inscrira dans ses annales le geste du peuple belge et le rendra immortel.

« La figure héroïque et pathétique du roi Albert brille au premier plan ; c'est le digne souverain d'un peuple héroïque.

« Quant à nous, quel est notre devoir ? Nous devons réconforter ceux qui souffrent et assister l'infortune. Je suis heureux de le constater Johannesburg et le Rand ont tenu à démontrer leur sympathie par leur générosité. Mais en tant que nation, en tant qu'empire, il est de notre devoir de faire plus. Le premier ministre du Royaume-Uni a promis publiquement, en plein accord avec le

Royaume-Uni et l'empire, de ne pas remettre le glaive au fourreau tant que le mal causé à la Belgique n'aura pas été réparé, tant qu'il n'y aura eu pleine et abondante restitution pour tout le dommage subi.

« Je suis convaincu que l'Afrique du Sud est prête à entrer de toute son âme dans cette voie. Elle ne voudra point céder le pas aux autres pays de l'empire, elle désire ardemment, elle aussi, venger et redresser la Belgique et prendre sa part dans la restauration de la paix, une paix durable dans le monde. Ce but ne saurait être atteint qu'à la seule condition de voir détruire, à jamais, la redoutable influence du militarisme allemand, ce fléau mondial qui a comme devise: « La Force prime le Droit » et pour cri de guerre : « Malheur au vaincu ! »

XV

Nous avions accepté la pressante invitation de l'administration communale de Pietersburg, la ville sise tout au nord du Transvaal, là-bas sous le tropique du Capricorne ; ce seul meeting exigeait deux journées de train.

Trouvant à qui parler, en la personne d'un Belge aimable mais énergique le docteur Heymans, médecin et ancien confident du président Kruger, mon collègue, avait été malgré ses vives protestations, condamné à trois ou quatre jours de repos. Je fus donc seul à entreprendre le voyage tropical, dans le wagon-salon transformé en fournaise roulante, de conserve avec le cuisinier toujours également verbeux et Cocoa qui ne manqua pas de se distinguer. Vers onze heures du soir, au moment où je veux pénétrer dans ma chambrette à coucher, je trouve celle-ci brillamment illuminée, toutes fenêtres ouvertes, envahie par une myriade de phalènes, attirées vers l'éclatante lumière. Il fallut deux heures pour expulser les intruses, partie en usant de stratagèmes, partie en les

abattant ou en les chassant pour, ensuite, procéder à un nettoyage à fond. Cocoa qui avait ri à se tordre en voyant ce plein chargement de lépidoptères, laissait, à la fin, pendre la langue, exténué du surcroît de besogne que lui valait son étourderie. Je ne suis pas sûr que la leçon lui fut profitable, ni qu'il ait compris la cause de cette invasion nocturne.

A quelque deux cents kilomètres au-delà de Prétoria l'influence du tropique se fait sentir de cuisante façon ; il y eut quelque chose du désespoir de Vatel dans la consternation du cuisinier m'annonçant que sa glacière fondait.

Sur le quai de la gare de Pietersburg, le charmant chef-lieu du district de Zoutpansberg, m'attend un accueil empressé ; ces braves gens ne savaient trop comment me remercier d'être venu de si loin tout exprès pour eux ; ce fut sans doute la première fois que, sous le tropique du Capricorne, flotta le drapeau belge et retentirent les accents de la *Brabançonne*.

Après le lunch et les toasts de rigueur, l'administration communale me propose une visite chez les Cafres, qui, d'ailleurs, nous attendent. La voiture attelée de douze mules fringantes démarre dans un nuage de poussière et une sonnaille de grelots, tous les gens de la ville sont sur le pas de leurs por-

tes et saluent avec de grands gestes d'amitié ; le magistrat, à cheval, galope à mes côtés.

Quel riche et fécond pays où il ne manque — hélas — que des bras ! Tout pousse ici, les céréales, le café, la canne à sucre, le tabac délicieux, le coton ; ce dernier produit surtout est remarquable, car le cotonnier du Transvaal donne un produit de qualité très supérieure à celui de l'Amérique. Voici la forêt tropicale, avec sa végétation magnifique, son baobab aux proportions fantastiques, le roi des forêts, trapu mais large, à la frondaison herculéenne. « Ici, il n'y a que des porcs « sauvages, des singes et des léopards, me dit « mon voisin, mais un peu plus loin, à cin- « quante kilomètres, entre la chaîne du « Zoutpan et les rives du Limpopo, l'antilope « abonde ainsi que le lion ».

Les sonnantes mules, à toute allure, escaladent un coteau d'où apparaît, soudain, le paysage étrange d'une haute plaine, semée d'énormes melons, bien arrondis, aux côtes saillantes et fines : c'est un village Cafre.

Les sauvages n'ont jamais compris pourquoi les gens civilisés habitent des maisons rectangulaires, les coins n'étant que prétextes à débarras peu élégants et poussiéreux, les angles, n'offrant à l'art du constructeur que des solutions de continuité, causant mille déboires.

Nous sommes arrivés ; grand rassemblement devant le Kraal du chef, un fouillis de plaids multicolores, dont les vives nuances font honneur à la fabrication belge ; mais comme il semble que ce luxe de vêtements soit exceptionnel ici : les étoffes sont immaculées, elles marquent bien les plis et d'aucuns sont si maladroits à les agrafer et si gênés dans les entournures, qu'on se demande, combien de fois, de leur vie, ils ont fait toilette. Les yeux de tous ces grands enfants brillent ardents de curiosité et de naïve admiration pour ce Belge, dont la visite fera époque dans leur mémoire.

En descendant de voiture je m'arrête ébloui par la féerie du tableau : les noirs bariolés et drôles dans la contrainte de leur tenue, superbes de laideur les vieux et les vieilles qu'on dirait sortir d'une longue léthargie, les deux mains appuyées sur de hauts bâtons telles des crosses de prélats, toute une marmaille vivante et sautillante jolie comme des amours de bronze, les coupoles harmonieuses des huttes dessinant leurs grâces courbes sous un ciel de feu, une atmosphère dont les molécules vibrent en un poudroiement d'or, mettant aux jambes, aux faces des nègres, à la chair de ces bambins dodus, des reflets métalliques irisés et mouvants. Le chef nous fait les honneurs de son Kraal qui est à lui

seul une miniature de village avec, tout autour, un mur haut de deux mètres, destiné surtout à écarter les fauves. Dans le vaste enclos, il y a un nombre d'habitations, j'allais dire de melons, correspondant au chiffre de femmes que possède le chef ; en retrait, les huttes réservées aux vieux parents et à la domesticité, plus loin les dépendances et les étables. L'intérieur de ces habitations est étonnant de propreté, le sol durci est recouvert d'une couche de badigeon d'une blancheur irréprochable, peu ou pas de meubles, à terre des nattes pour dormir, de ci de là une de ces cruches en terre glaise caressantes à l'œil, que façonnent les femmes cafres, habiles ouvrières dans l'art de la poterie.

L'habitation du chef est plus vaste, seul il a un lit qui trône au centre, des chaises et un grand coffre. Sur invitation du chef, la favorite, une jeune et grassouillette négresse, enlève ses bracelets et m'en fait présent. Ce fugitif contact de la femme noire me donne une impression étrange de froid dans le dos, la sensation gluante et fondante qu'on éprouve au toucher imprévu d'une limace huileuse et charnue. Je me retire avec quelques charmants cadeaux qui seront la seule note d'exotisme ramenée dans mes bagages.

Comment en une ville qui compte cinq mille habitants, dont à peine quatorze cents

de race européenne, il fut possible de réunir au meeting du soir près de six cents blancs, ne peut s'expliquer que par la stricte unanimité de tous les valides et adultes à répondre à l'appel. Aussi quel bel enthousiasme, que de touchantes manifestations de sympathie et de générosité, qui me furent une large compensation des fatigues endurées pour ce meeting tropical.

***

Après un trajet de nuit, vers neuf heures du matin, en gare de Prétoria, je retrouve mon collègue qui me dit qu'un automobile nous attend pour nous conduire à Rustenburg où, ce soir, a lieu un meeting. Impossible de prendre le train, par suite d'un accident à la voie la circulation est interrompue ; nous n'avons pas trop de temps pour franchir les cent vingt kilomètres d'un chemin qu'on dit accidenté et pénible. On a téléphoné, hier, aux différents points de l'itinéraire, il paraît que le voyage est difficultueux mais faisable.

En route ! Les collines qui enveloppent Prétoria, lavées par une pluie d'orage, éclatent en une fanfare de verdure vive, réjouissante, aux tons variés ; le soleil, vainqueur des nuages, chauffe dru et boit l'humidité à tire larigot. A vingt kilomètres de la ville,

alerte ! Un solide Boer barbu posté au milieu du chemin, les bras levés, commande l'arrêt. « U zyt de Belgische afgezanten ? » Vous êtes les délégués belges ? Sur notre réponse affirmative : « Eh bien, voici : le téléphone nous a prévenus de votre passage et ma vieille mère a eu l'idée de faire, pour vous, des gaufres, de bonnes gaufres flamandes dans le gaufrier rapporté jadis de Hollande par nos pères; vous ne nous refuserez point cela, n'est-ce pas? » Et il nous tend un panier où s'étale la pâtisserie croustillante et dorée fleurant bon le terroir de Flandre. Nous voulons descendre pour remercier la vieille mère, mais le chauffeur inexorable, dit : non ! Il faut se borner à serrer cordialement les deux mains du Boer, tout ému de notre naïf bonheur. Notre bonheur — oui — la vie, pour qui sait la vivre, est ainsi faite qu'elle accroche, parfois, de pénétrantes émotions, à des incidents futiles, à des choses de rien ; je plains, de tout mon cœur, ceux qui jamais ne connurent la tendresse de garder comme une relique quelque fleur desséchée tombée d'une main amie.

A midi, ayant fait le tiers de la route, aux bords d'une rivière, à l'ombre d'un bosquet de mimosas, nous déjeunons sommairement sur l'herbe où les gaufres nous font un dessert délicieux autant qu'imprévu. Le chauffeur, l'air consterné, vient nous tirer de la torpeur

où nous plongeait un soleil implacable : « Il a plu tellement qu'il n'est pas bien certain que nous pourrons traverser la rivière. » D'un bond, nous sommes debout pour aller voir ; le chemin est coupé par une large nappe d'eau limoneuse, qui coule en torrent, mais les Boers du voisinage, réunis en conciliabule, décident que nous passerons. Voilà trente-six bœufs qui s'avancent et un véhicule haut sur roues où l'on nous hisse avec nos bagages ; dix-huit bœufs sont attelés à l'automobile, dix-huit autres à notre train. En avant ! L'auto s'enlise dans la boue jusqu'à la caisse, les bœufs disparaissent à même le poitrail dans la fange ; notre chariot, moitié voguant, moitié roulant, suit la machine, avançant exactement dans son sillage, si elle passe nous passons, si elle périt nous stoppons. Ah ! ces trente-six bœufs roux, attelés au char de la Mission belge en Afrique, ce char qui, au sein de l'onde clapoteuse, n'était plus qu'un radeau remorqué par soixante-douze cornes, quel tableau digne d'inspirer la palette du peintre, la touche de l'ironiste. Nous passâmes aux acclamations des Boers postés sur l'autre rive, enchantés du succès de leur combinaison. Le temps nécessaire pour remettre la machine en état et nous roulons à pleine vitesse. Holà ! une nouvelle rivière ! Le chauffeur prend son élan, en une course folle,

dansant, tressautant, fendant l'eau, il gagne triomphalement l'autre rive ; nous l'acclamons. A toute allure on brûle les étapes ; le paysage est délicieux, si frais, si fin, inondé d'une lumière si pure qu'à l'horizon les montagnes bleutées ont des reflets de cristal, de ce beau vieux cristal de nos pères, fait de blancheur et d'azur. Malheur ! le chemin de nouveau est coupé par une rivière qui étend sa nappe énigmatique sur une largeur de cent cinquante mètres. Le chauffeur hésite, en un clin d'œil le voilà déshabillé, question de prendre un bain tout en sondant les profondeurs ; il nous revient, en disant : « alles is wel », tout va bien. Ayant reculé pour prendre de l'élan, l'auto se précipite dans l'onde comme un phoque, il bondit sur les cailloux, l'eau gicle de toutes parts, déjà la moitié, les deux tiers, sont franchis quand, soudain, stop ! rien ne va plus : silencieuse, inerte, la machine est clouée sur place.

Le chauffeur ayant de l'eau jusqu'à mi-corps part en quête de secours ; prisonniers de la rivière, avec cette philosophie calme qui est la meilleure tactique contre les éléments, nous prenons le thé sous forme d'eau minérale et réconfortons nos espoirs par quelques bonnes gaufres flamandes. Le chauffeur revient, il a trouvé quatre ânes qu'on attelle à l'auto, hélas ! nous ne bougeons pas plus

qu'une borne. Obstinément Aliboron tire, se tend dans un suprême effort, tout à coup — patatras! — harnais, timon, courroies claquent, craquent, cassent. Heureusement, un Boer nous a vus de loin, il arrive avec six gros bœufs, lents, solennels, dédaigneux, ils ont tôt fait de nous amener pesamment sur la rive. Cette fois, la mise en état de l'auto exige un certain temps, il est six heures du soir, il nous reste trente-cinq kilomètres à parcourir, si aucun incident nouveau ne surgit nous serons au poste. Le soleil est à son déclin, on traverse un pays richement planté, chaque arbre est un décor, l'oranger abonde, la diaphanéité de l'air idéalise toutes choses, elle met un éclat vermeil autour des beaux fruits ronds ; on songe au jardin des Hespérides avant qu'Hercule n'y ait ravi les pommes d'or.

Moins poétique est la question de savoir si le voyage de Prétoria à Rustenburg, au lendemain de pluies d'orage, ne serait pas quelque travail d'Hercule ; car voici toute une famille boer, postée sur la route et nous faisant signe d'arrêter. Ah ! les bons cœurs ! ils nous offrent du café, des biscuits, des bouquets, des cigares, mais surtout ils manifestent leurs inquiétudes et voudraient bien nous conseiller de loger chez eux, mais n'osent ; ils sont reliés au moyen du téléphone avec Rusten-

burg, déjà on s'est informé de notre passage, en disant qu'une foule considérable attend et que les fermiers sont venus de partout pour le meeting. Nous les prions de téléphoner notre retard probable, mais notre ferme volonté d'arriver. Du coup nous dévorons l'espace, il n'y a plus que vingt-cinq, vingt-deux, vingt kilomètres. Malheureusement le soir tombe, l'astre de la nuit se lève, joufflu et me fait songer à cette question d'un Boer facétieux : « Hoe vind u de maan in Zuid-Afrika ? » Comment trouvez-vous la lune en Afrique ? Brusquement voici la face hilare de Phébé, à nos pieds, béatement réfléchie dans l'immense miroir d'une nouvelle rivière improvisée qui tient, celle-ci, le record de la largeur. « C'est la dernière, dit le chauffeur, mais tout de même je ne pouvais la soupçonner si large ». Que faire ? Dans l'obscurité il ne peut être question de bœufs, nous sommes à peine à dix-huit kilomètres du but, il est un peu plus de sept heures, nous pourrions être rendus, mais passera-t-on la rivière — à nous de décider ! D'un commun accord, mon collègue et moi, nous jugeons qu'il faut tout tenter pour arriver ; l'emballement plus que la sagesse fut l'inspirateur de ce jugement.

Dans une fièvre d'anxiété on se lance, l'eau jaillit en gerbes phosphorescentes, le moteur va, va, nous ne respirons plus, l'automobile

fait merveille et semble hydroplane, mais au beau milieu de la rivière il s'arrête lamentablement paralysé, fini, atteint au cœur. Le chauffeur pousse un grand soupir désespéré, il avait, le brave garçon, perdu la partie. On conçoit la déception et le chagrin qui furent nôtres, en songeant à cette importante réunion qui était là, nous attendant, dans un centre fortement travaillé par la propagande allemande. Le chauffeur qui n'avait pas perdu la carte, parti en quête de secours, revient avec deux nègres qui improvisèrent sur leurs épaules le filanzane libérateur ; il était temps, l'eau montait toujours au point d'envahir le marche-pied du phaéton. A l'heure où saluée par les acclamations de six cents auditeurs, devait paraître à la tribune de la maison communale de Rustenburg, la Mission belge, celle-ci, tristement assise sur la rive d'un fleuve innomé, sous le regard narquois de la lune rongeait son frein. Un vague espoir restait, repartir en auto et peut-être arriver sur le tard. On explique aux nègres que s'ils ramènent la machine, ils n'auront pas perdu leur journée. Comme des enfants ils rentrent dans l'eau en sautant et gambadant avec des grands gestes fous. Après dix minutes quelle n'est pas notre stupéfaction de voir les phares toujours allumés, s'éloigner, s'écarter graduellement pour remonter enfin sur

la rive opposée. Avec les nègres c'est toujours comme cela, Cocoa n'eût pas mieux fait !

Il fallait donc laisser tout espoir et se loger à la belle étoile. Mais d'autres nègres surgissent, leurs yeux brillent dans l'obscurité, ils ont pour tout vêtement le manteau de la nuit ; ils proposent de nous conduire chez des Boers voisins ; à tout hasard on se laisse faire et bientôt au loin, brille une lumière, c'est une ferme. Le Boer installé sur la véranda fume la pipe, sa femme à côté de lui lit à la clarté de la lampe, nous déclinons nos titres. Oh ! l'accueil chaleureux ! C'est par mille chances que nous les trouvons chez eux, car ils comptaient eux aussi se rendre à Rustenburg, ils en ont été empêchés par la crue soudaine, à un kilomètre plus loin, d'une rivière. Il y en avait donc encore une !...

Aimablement, affectueusement, on nous introduit dans la salle à manger ; un épais tapis couvre le sol, de superbes bahuts hollandais, d'une ravissante antiquité décorent la place, dans un coin une intéressante bibliothèque. En un rien de temps, le personnel est réveillé, la table couverte de jambon, de fromage, de petits pains, d'une exquise omelette fumante, de pâtisseries variées, de fruits savoureux ; on cause jusque tard dans la nuit et ces braves gens, tout en partageant nos regrets, bénissent le hasard qui nous a con-

duits sous leur toit. Il est je ne sais quelle heure quand je m'endors dans un lit excellent au linge blanc très fin, sentant bon la lavande; je rêve vaguement que l'eau clapotante entoure ma couche, la submerge et que je dors en faisant la planche.

Je m'éveille le matin dans une chambre gaie, claire, inondée de soleil au bruit discret des pas d'une jeune et accorte négresse m'apportant sur un plateau le café et le biscuit ; pour ne pas manquer aux lois de l'hospitalité, je consomme consciencieusement ce prélude au déjeûner.

Quand je m'amène sur la terrasse où le repas plantureux est servi, un tableau ravissant s'offre à mes yeux ; vingt mille jeunes orangers sont là, plantés dans une symétrie parfaite au milieu d'une nature tranquille encadrée de pittoresques coteaux. Tout cela, me dit le Boer, exige, comme main-d'œuvre, le travail de six nègres; la culture de l'orange fait de rapides progrès chez nous ; on en exportait trois mille caisses il y a six ans, on est arrivé à quarante-cinq mille caisses aujourd'hui, dans cinq ans la production sera décuplée. Et le Boer me parle, avec feu, de son exploitation : « Vous avez devant vous, la terre qui produit les plus fines oranges du monde, cela est dû au climat chaud, sec et au sol riche, bien drainé. Nous pouvons alimenter

le marché de Londres à des époques où d'autres producteurs d'oranges ne le peuvent, c'est-à-dire de mars à septembre. C'est une culture des plus rémunératrices, après six ou sept ans, chaque arbre donne une moyenne de six cents oranges et un revenu annuel d'une livre sterling. » Et le Boer sourit dans sa barbe quand il voit que mentalement je calcule le montant considérable de son revenu annuel. « Oui, dit-il, le revenu est beau, seulement il faut attendre sept ans avant de le toucher, le terrain est cher, douze cent cinquante francs l'acre où il n'y a guère place que pour une centaine d'arbres, de plus, il faut arroser, une fois par mois, les jeunes plants et quatre fois l'an les orangers adultes, ce qui nécessite un système d'irrigation parfois bien coûteux. »

Vous ne plantez pas de citronniers, lui dis-je ? « Non, ils ne supportent pas l'oranger et ce voisinage mal assorti ne donne que trop souvent des oranges aigres et des citrons doux. Il y a d'ailleurs dans la nature des fantaisies inexpliquées, voyez là-bas ce chaînon de monticules, en deçà pousse l'orange mais impossible d'avoir des pommes, au delà les pommes abondent et les orangers dépérissent. »

Notre automobile sauvé du naufrage est avancé ; le chauffeur nous salue d'un regard

malheureux et déconfit, il n'y a cependant rien à reprocher au pauvre garçon, s'il n'a pas réussi, il a fait tout son devoir et plus que son devoir. Mais ainsi trop souvent va la vie — le succès seul importe.

La réunion à Rustenburg eut lieu à midi, ce fut un meeting évidemment manqué, deux cents auditeurs à peine, alors qu'hier plus de six cents personnes nous avaient attendus jusqu'à dix heures du soir ; il y eut beaucoup d'enthousiasme, on voulut par la cordialité de l'accueil nous dédommager de nos déboires, mais il planait sur tout cela ce mélange de contrariété, de gêne, d'ennui mal dissimulé, qui caractérise ce qu'on appelle une entreprise ratée.

A deux heures, nous réintégrons, en gare de Rustenburg, notre voiture-salon, expédiée de nuit ; le cuisinier nous exprime ses condoléances et annonce que, pour nous dédommager, il a préparé un bon dîner ; je l'entends qui parle tout seul dans sa cuisine : « C'est malchanceux cette affaire-là ! Après s'être donné tant de peine ! Enfin ! Enfin ! Comme nous disons à Paris : faute d'un point Martin perdit son âne. »

Un de nos derniers meetings dans le Transvaal eut lieu en un endroit charmant et pittoresque, à la fois centre agricole et centre rebelle ; huit cents auditeurs se réunirent

dans une salle de fortune, ornée de drapeaux belges et des portraits du Roi Albert et de la Reine Elisabeth.

Là, une dernière tentative, qui avorta d'ailleurs, eut lieu en vue de contrecarrer l'action de la Mission belge. Un journal, imprimé à Prétoria et répandu à foison pour la circonstance, en un langage entortillé, dans un amas confus d'éloges pour les délégués et de sympathies pour la Belgique, engageait sournoisement les Boers à ne pas se rendre au meeting et à ne pas faire de largesses aux Belges : « Les circonstances sont si extraordinairement spéciales et si délicates, les Boers sont si éprouvés, qu'il leur est vraiment difficile de se montrer aussi bruyamment Pro-Belge qu'on semble vouloir le désirer. » Le journal avait fait de la réclame, ce fut son seul succès. Les Boers vinrent en masse de toute la région, nous firent un accueil d'un enthousiasme débordant et exigèrent bruyamment, qu'une quête eût lieu à la sortie. Ce fut une excellente soirée pour le relief fund belge !

Il y eut dans cette petite ville un conflit assez original ; quoique nous ne devions guère y passer la nuit, ayant débarqué le matin pour repartir après le meeting du soir, les deux principaux hôteliers de l'endroit nous avaient réservé des chambres avec

autant de spontanéité que d'insistance ; le maire, un sage, décida qu'on déjeûnerait chez l'un et qu'on dînerait chez l'autre.

XVI

Il avait été entendu que nous retournerions à Johannesburg, le samedi, pour jouir d'un jour et demi de repos. Confortablement installé dans un fauteuil, à ma chambre d'hôtel, je jouissais des ineffables douceurs de l'immobilité et de l'ombre quand s'annonça le bourgmestre de Johannesburg, un des hommes les plus charmants que j'aie jamais rencontré ; il venait me soumettre le programme de notre week-end. Le voici :

SAMEDI :

A 2 heures. Visite des mines d'or.
A 5 h. 1/2. Meeting au « Dutch Club », le club hollandais, qui réclamait instamment notre visite.
A 7 heures. Banquet offert par le Maire.
A 9 h. 1/2. Séance au cinéma.

DIMANCHE :

A 9 heures. Office religieux.
A 10 h. 1/2. Kafferdans (Danses cafres).
A 1 heure. Déjeûner chez le Consul général de France.
A 3 heures. Réception au thé à Prétoria (120 kilomètres aller et retour en auto).
A 7 h. 1/2. Dîner intime.
A 9 heures. Représentation au Grand Théâtre en l'honneur des victimes du tremblement de terre en Italie.
A 10 heures. Meeting au Club démocratique.
A 11 h. 1/2. Thé au Carlton.

Il n'y avait qu'à s'incliner ; de longues semaines de vie protocolaire nous avaient étonnamment initiés à l'art redoutable de comprimer ses nerfs et de sourire avec complaisance ; nous devions d'ailleurs à Johannesburg, la généreuse, la magnanime, tant de reconnaissance, que c'eût été de l'ingratitude de ne pas s'incliner. Au demeurant, abstraction faite de l'état d'épuisement où nous étions, ce programme eût pleinement mérité l'éloge d'Horace : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.*

Nous voici en route vers les mines du Rand ; nous foulons la roche brune et dure qui, régulièrement exploitée depuis 1887, a donné en ce quart de siècle près de douze milliards d'or. Deux cent mille noirs et vingt-cinq mille blancs, sont là jusqu'à six mille pieds dans les entrailles de la terre, où les efforts de l'ingénieur, du métallurgiste, du chimiste, du mécanicien, ont réalisé tous les progrès que la science peut mettre au service de l'industrie. Des foreuses mécaniques éventrent le quartz aurifère, des nègres décapent les blocs de roche où de minces filets et de fins pointillés d'or sont incrustés, ils les chargent sur wagonnets qui, mus à l'électricité, circulent en tous sens. Incessamment les blocs montent, sont déversés au pilon, réduits à l'aide d'abondants arrosages

en une bouillie, une pulpe qu'on passe ensuite sur des plans inclinés de cuivre, préalablement enduits de mercure. Quand on recueille le mercure, après le passage de la pulpe, l'amalgame obtenu contient 30 o/o d'or contre 70 o/o de mercure. On volatilise l'amalgame, le mercure s'évapore, l'or reste. Cet or est fondu ensuite ; devant nous, à l'aide de longues pinces l'ouvrier retire la jarre du haut fourneau et en verse le contenu dans un moule ; le pactole coule comme un miel sirupeux, verdâtre. Après une nouvelle cuisson, qui a pour but de dégager le métal des dernières impuretés, les pinces retirent le moule pour le plonger dans un premier bain d'eau froide qui instantanément entre en ébullition, puis dans un second bain. A bras tendus l'ouvrier — un solide gaillard — prend le moule de la main gauche, le renverse sur la main droite et nous montre un bloc, de la taille d'un gros pavé oblong, aux vifs reflets jaunes grêlé de larges marques vertes et qui est de l'or pur et qui vaut cent mille francs. Pour donner une idée du rapport entre une quantité de roche déterminée et l'or produit, il a été placé dans un bureau du Conseil d'administration, un mètre cube de quartz et, à côté l'or extrait, c'est très approximativement, comme volume et valeur le napoléon de quarante francs ; il faut donc

vingt-cinq mille mètres cubes de roche du Rand pour produire un million en or. Le salaire des ouvriers de race blanche travaillant dans le Rand s'élève, en moyenne, à huit mille francs par an, il est vrai que la vie est relativement chère, pas si dispendieuse cependant qu'on a coutume de le dire. On peut, dans des conditions bourgeoises se loger, nourriture et éclairage compris, à raison de deux cents francs par mois, une maison à cinq places se loue cent cinquante francs ; le pain du poids de sept cents grammes, coûte soixante centimes, le mouton et le porc un franc la livre, la douzaine d'œufs environ deux francs cinquante.

***

Cette intéressante excursion aux mines d'or fut suivie d'un meeting au club des Afrikaanders où les membres au nombre de quatre cents, nous reçurent à bras ouverts; il fallut à nouveau, dans ce milieu si spécial, noyé dans la grande métropole et trouvant dans ce cercle un centre de ralliement et de propagande, réfuter les calomnies allemandes et répondre aux objections courantes si enracinées dans certaines parties de la population.

Le banquet du soir fut une manifestation luxueuse digne en tous points du premier

magistrat de la grande cité, les toasts furent caractérisés par l'effusion de sentiments cordiaux exprimés avec force et sincérité ; il y eut là les engagements les plus solennels de suivre la Belgique dans son évolution future et de participer par un concours efficace à son relèvement industriel et commercial.

Je ne suis par un fervent des représentations cinématographiques, mais le bourgmestre m'avait fait comprendre qu'il y aurait une surprise.

A peine sommes-nous installés que retentissent les accents de la *Brabançonne* que le public encombrant la vaste salle écoute debout, puis paraissent sur la toile les portraits de nos souverains qu'on acclame en un véritable emballement. Soudain, j'éprouve comme un choc en voyant paraître sur l'écran, salués par de vifs applaudissements, ces mots « Les délégués belges à Johannesburg ». Le film se déroule : le train entre en gare, je descends du wagon-salon suivi de mon collègue, le bourgmestre s'avance avec le conseil communal, les présentations ont lieu, il s'échange force salutations et de cordiales poignées de mains, le bourgmestre fait un petit discours auquel je réponds par une brève allocution. A l'arrière plan paraît Cocoa, béat et hilare. On éprouve une singulière impression à se voir ainsi sur la toile repro-

duit dans tous ses mouvements, pris dans ses moindres gestes, avec l'expression de figure la plus fugitive, dans une notation d'une fidélité impitoyable ; on en éprouve une suée suivie d'un soupir de soulagement quand c'est fini et qu'on n'a été ni trop gauche, ni trop incongru.

***

Le dimanche débuta par la messe à l'église catholique, un vaste temple gothique, rempli de fidèles : nous y fûmes conduits dans la limousine de gala de la ville.

A l'issue de l'office, le bourgmestre et la charmante mayoresse vinrent nous prendre pour nous mener aux danses cafres. C'est un honneur très exceptionnel qu'on avait voulu rendre à la Mission belge ; le fait est si rare que le Consul général de France résidant à Johannesburg depuis plus de six ans, n'avait jamais eu l'occasion d'assister à semblable festivité.

Cela se passe dans un village nègre à quelques milles de Johannesburg, au fond d'un large square où des sièges, ombragés par de vieux eucalyptus, sont réservés à la Mission belge, au Bourgmestre de Johannesburg et sa famille, au Consul général de France et au f. f. Consul général de Belgique, seuls admis

à la fête. Au dessus de nos têtes, perchés comme des singes, dans les hautes branches, des noirs font la galerie.

A heure militaire, le cortège des Cafres fait son entrée ; au nombre de deux cents environ, ils processionnent à une allure qui dénote l'agitation et l'impatience, les jambes ont, dans la marche, des mouvements animés et nerveux ; ils portent, au bras, un bouclier en peau de bête ornementé d'incrustations d'argent ou de cuivre, et, à la main, une lance ou un bâton. Au commandement ils s'arrêtent, font front et s'alignent en ordre parfait; le tableau est étrange et coloré : tous ces grands bronzes sont ornés de loques, aux nuances crues et claires, nouées autour des reins et de la poitrine, d'aucuns ont des raffinements de coloriste, tel cet hercule, drapé de mauve à larges bords blancs retombant, en fente, le long des jambes noires. Des ornements variés, fleurs rouges, houppes vertes, banderoles de papier, flots de rubans, adonisent les têtes crépues.

L'orchestre a pris place à côté de nous ; vingt-quatre musiciens, chacun ayant devant soi un tympanon, attendent, les baguettes levées. Le maître des danses, un grand Cafre, large torse nu, pagne jaune semé de dragons écarlates, une canne de tambour-major à la main, donne le signal. Les musiciens abat-

tent leurs baguettes, les pianos rendant un son flûté de musette, jouent un air doux, monotone et lent. Les Cafres se dandinent sur place, tenant devant eux, comme un plateau, le bouclier, ils plastronnent de la poitrine, lèvent et agitent la jambe droite, puis la jambe gauche, tendent les biceps, c'est une exhibition de leur personne, ils font cent contorsions pour dire : comme nous sommes bien ! comme nous sommes beaux ! En un rythme ordonné, ils exécutent, à la fois, le même mouvement, sans un mot, sans un cri, sans rompre la longue file droite, impeccable.

Mais voici le second mouvement. Les danseurs pivotent, comme des ballerines, sur la pointe de l'orteil, puis sautent avec ensemble et le sol claque et tremble sous la plante de leurs pieds. A une allure toujours accélérée, l'orchestre s'anime, tandis que les nègres sautent plus vite, plus haut et tournoient comme des toupies. S'étant ainsi délié les jambes, tous se retrouvent en place, haletants, ruisselants, la poitrine flambant au soleil. A la troisième reprise, les Cafres très excités, se serrent les coudes, se touchent épaule contre épaule ; les faces noires, allumées, sont diaboliques, l'enfilade des yeux ardents est une traînée de phosphore, l'alignement des dents blanches une longue file claire de crocs d'ivoire, le mur des torses une masse

de bronze, luisante et bombée. Aux accents d'une musique endiablée ils chantent, ce sont les monosyllabes stridents d'un air de conquête, ils tapent les boucliers les uns contre les autres, bientôt le mur noir se rompt, en une confusion folle ils s'interpellent, se hèlent, se défient, c'est la bacchanale emportée et hurlante. Par moments tous s'arrêtent, dressant en l'air de la main gauche le bouclier, tandis que de la droite saccadée, ils plongent leur bâton dans le vide, avec le geste d'éventrer et un cri sauvage : Dzie ! Fough ! Soïl ! La musique un instant interrompue, reprend en des élans exaltés, je vois un artiste qui, retenant son tympanon par les pieds en l'air, bat l'instrument de toute la force du poignet, tandis que couché sur le dos, à coups de rein formidables, il exécute pour son compte, une danse d'omoplates. A ce moment, à travers la cohue des danseurs, la mêlée devient furieuse tout en restant disciplinée, les mollets s'agitent en l'air, les mains brandissent boucliers et bâtons, des clameurs bruyantes dominent l'orchestre, ils dansent, sautent, tournoient vertigineusement, ce n'est plus qu'un emmêlement fantastique de biceps, de têtes, de torses, de jambes, une seule coulée de chair de bronze, avec, tout autour, le serpentin vaporeux des pagnes rouges, mauves, jaunes, chaudrons, verts, mêlant leur

gamme coloriée et vive, au blanc des crocs, au phosphore des yeux.

Et le grand soleil d'Afrique tapant là-dessus, quelle fête, quel régal de couleurs, qu'onques je ne vis !

L'orchestre emballé dans un *furioso* d'une étrange exacerbation, soudain s'arrête, la masse s'effondre, tout au long du sol les poitrines haletantes se soulèvent comme des soufflets de forge, les loques humaines gisent par terre, finies. Cependant l'orchestre reprend, les plus solides, les plus forts se sont dressés, ruisselants de sueur, huileux comme des phoques, ils dansent en manière de défi avec des airs de triomphe et des gestes de bellâtres, clamant par dessus la tourbe affalée, la solidité de leurs muscles et la résistance de leur coffre d'ébène. Entre-temps, des bouffons, des Auguste de cirque, paraissent de droite, de gauche, exécutant des contorsions de clown, des cumulets, des danses du ventre ; ils sont vilains, mal bâtis, et sous l'accoutrement risible, le chapeau de femme, le kilt écossais, ils exhibent des jambes grêles, cagneuses, des carcasses squelettiques. Parmi eux, solidement musclé celui-là, un nègre blanc ; les cheveux ras et crépus, le nez écrasé, la face lippue, le crâne allongé, c'est bien un nègre, mais tout, chez lui, est blanc, depuis les cheveux jusqu'aux jambes, de gros-

ses jambes qu'il exhibe non sans fierté ; la couleur blanche est mate, légèrement saumâtre, telle une mince couche de badigeon mal appliquée sur un fond noir. C'est affreux tout simplement. Cet albinos s'est fixé dans ma mémoire comme l'incarnation de la laideur.

Les automobiles sont avancés pour nous conduire au Consulat de France où un déjeuner nous est offert. Il nous faut quitter cet extraordinaire spectacle qui bat son plein à midi, sous un soleil cuisant, à l'heure où l'ombre des danseurs tombe perpendiculairement à leurs pieds. Un nouveau cortège vient d'entrer en scène, la tribu des Sangaïs, race superbe, à la peau luisante, d'un noir de jais, types fainéants et efféminés, portant plus de bijoux que d'habits, des couronnes de roses sur la tête, de légers pagnes aux nuances mourantes. Ils dansent lentement sur des airs langoureux, esquissant des gestes d'odalisques, avec une sonnaille tintinnabulante, qui leur pend de toutes parts, aux bracelets, aux colliers, aux étoffes, aux cheveux, aux poignets, ils font plus de bruit que de pas et se donnent l'illusion de l'agilité et du mouvement.

Tous ces grands enfants danseront jusqu'à complet épuisement, ils tomberont sur place et s'endormiront, là, sous le grand soleil, exultant d'avoir vécu, pour une heure, la

vie du sauvage, et rêvant aux jours heureux mais rarissimes où, en l'honneur d'autres étrangers reçus comme des hôtes de choix par la grande métropole voisine, l'autorité permettra une réédition de leurs vieilles danses ancestrales.

***

La réception chez le Consul général de France fut empreinte de ce charme latin aux séductions prenantes qui laisse toujours une satisfaction intellective parce que le Français sait mettre dans son hospitalité autant d'esprit que de cœur. Notre jeune concitoyen, Monsieur Debeys, qui, en l'absence du titulaire, remplissait avec tact et intelligence les fonctions de Consul général de Belgique, était aimablement associé à cette manifestation tout intime. On avait réuni autour de nous les membres les plus en vue de la colonie française à Johannesburg, qui, tous, firent honneur aux « carbonades flamandes » excellemment préparées par le cordon bleu de notre amphytrion.

Le toast de l'aimable Monsieur Dejoux fut un petit chef-d'œuvre de finesse et d'éloquente simplicité ; il dit comment la gratitude est l'apanage des âmes élevées, de haute éducation et de belle intellec-

tualité et s'il est vrai, comme on l'affirme souvent, que ces vertus sont celles de la France, on en doit conclure qu'aucune nation, autant qu'elle, n'aura à cœur de payer la lourde dette de reconnaissance contractée vis à vis des Belges. La France, s'écrie-t-il, ne serait plus la France si elle déposait le glaive avant que la Belgique ne soit restaurée dans l'intégrité de ses droits et de ses ruines. Je remerciai avec effusion le Consul général pour ses nobles paroles et proposai à mon tour, un toast en l'honneur de la grande et valeureuse nation française qui apparaît une fois de plus dans l'histoire, comme le mur d'airain que le barbare ne franchira pas.

Le soir avait lieu, au grand théâtre de Johannesburg, une représentation de charité au profit des victimes du récent tremblement de terre en Italie ; nous avions cru de notre devoir de nous rendre à cette manifestation de sympathie pour un pays encore officiellement uni à l'Allemagne, mais déjà officieument rallié aux alliés. Au moment où nous pénétrons dans la loge réservée nous sommes vivement acclamés, la musique entonne la *Brabançonne* que la salle écoute debout. Le Consul général d'Italie, vint dans notre loge nous saluer et nous remercier affectueusement de cette marque d'estime et de cordialité pour son pays : La démarche de la Mission

belge, me dit-il, est, croyez-le bien, hautement appréciée.

Il nous fallut quitter la représentation, vers dix heures, pour nous rendre au meeting de l'Union Club où mon collègue et moi devions prendre la parole. Quelle foule ! plus de deux mille personnes et un diapason d'enthousiasme non moins élevé que la température tropicale. La disposition du local de construction circulaire avec sa tribune placée vers le milieu, nous mettait en contact direct avec la foule qui nous entourait de toutes parts. Quand je parlai du Roi Albert ce furent pendant plusieurs minutes une explosion folle d'exaltation populaire, un fouillis de drapeaux belges agités, de mouchoirs, de chapeaux, des acclamations bruyantes, formidables, étouffant les accents de l'orchestre qui jouait la *Brabançonne*. Je sortis de là, vers minuit, brisé par l'émotion ressentie au cours de cette dernière et inoubliable manifestation des habitants de Johannesburg, dont plus de sept mille furent nos auditeurs pendant notre séjour dans cette ville.

Le lendemain, après avoir dit adieu à Johannesburg, nous exprimâmes, dans un télégramme chaleureux au maire, toute notre gratitude envers la grande et généreuse métropole du Transvaal. Généreuse elle le fut pour les Belges, magnifiquement ; on m'a

cité le chiffre des versements au moment de notre séjour là-bas, je n'ose le reproduire, tellement il me paraît exagéré. Mais je manquerais à tous mes devoirs en ne signalant pas ici le zèle infatigable et l'ingéniosité avec lesquels, en Afrique, des amis dévoués de la Belgique, surent galvaniser la générosité publique. Je ne nommerai personne, il est des noms qui s'imposent impérieusement à ma mémoire, mais je crains en citant les plus méritants d'oublier les plus méritoires. Quelque jour à venir, un solennel hommage sera rendu à ceux qui se consacrèrent avec un succès admirable, aux intérêts de nos chers compatriotes qui eussent connu, sous la domination allemande, toutes les horreurs de la faim sans la magnanime intervention du monde civilisé.

XVII

Après nos derniers meetings dans le Transvaal, nous arrivions aux frontières brûlantes du Natal, dans un état voisin de l'exhaustion. Volontiers nous eussions crié grâce pour qu'on fit trêve aux réceptions et aux festivités, tellement la pauvre machine humaine réclamait un peu de solitude, de tranquillité et de repos. Mais nous ne connaissions pas le Natal ! Quel enthousiasme, quelle exubérante hospitalité chez ces méridionaux de l'Afrique du Sud. Et une fois de plus, on se laissa faire, la notion impérieuse du devoir fit se redresser les nerfs, on retrouva les derniers ressorts pour affronter des avalanches d'amabilité.

Notre passage à travers cette province fut une marche triomphale. A la frontière nous fûmes complimentés au nom du gouverneur ; en même temps on nous offrit des exemplaires d'un des principaux journaux du Natal, édition de luxe, contenant les portraits du Roi Albert et de la Reine Elisabeth, la photographie des délégués belges et un dessin symbolique représentant, sous l'aspect de deux fem-

mes, le Natal saluant la Belgique : le Natal s'appuie d'une main sur un large tronc le « Belgian Relief Fund » et de l'autre tend un parchemin scellé du sceau de la province avec cette inscription « Address of Welcome Belgian delegates », sous l'image on lit ces mots : « Je suis fier de saluer vos délégués mais triste que ce soit dans d'aussi pénibles circonstances ».

Les journaux abondaient en articles enthousiastes pour leurs Majestés le Roi et la Reine, la vaillante armée belge, les membres de la mission. N'était-ce pas une attention vraiment délicate de reproduire à mon intention des extraits littéraires sur Bruges « la « cité merveilleuse dans sa haute et douce « silhouette, la ville de rêve dont chaque rue « est une vision et qu'on parcourt comme un « roman tandis que descend du ciel le chant « magique du Carillon ».

Je note comme particulièrement intéressant l'article suivant intitulé « *Something More Than Speaking* » Quelque chose de plus que des discours :

« Les délégués de la Belgique ont fait autre « chose encore que des discours en Afrique « du Sud ! M. Standaert, bâtonnier des « avocats et député de Bruges — la ville « rivale de Florence — et le docteur Vande- « perre, médecin et député d'Anvers — la

« grande métropole commerciale — ont été « très occupés, très actifs et soucieux d'éta- « blir dans le pays des relations durables. La « mission principale des délégués était de « faire connaître la vérité au sujet des événe- « ments qui se sont déroulés en Belgique « et des atrocités commises ; ils ne s'en « sont pas fait faute. Chez les amis de vieille « date de la cause alliée, les discours des « représentants belges ont accru vivement « et intensément le sentiment d'horreur pour « les barbares, d'amitié et d'admiration pour « les Belges. Chez ceux qui, pour une raison « ou pour une autre, étaient aveuglés par le « doute, les écailles sont tombées des yeux « ils ont, eux aussi, compris et vu, ils ont « frissonné devant l'horrible vérité. Consi- « déré à ce point de vue primordial la mis- « sion des délégués belges fut un immense « succès.

« Mais, d'autre part, les délégués ont vu « et observé les hommes et les faits de chez « nous, ils ont noté et constaté bien des « choses qui seront de grande valeur pour « leur gouvernement, le jour où les Belges « rentreront, le cœur empli d'angoisse mais « aussi d'énergie et d'espérance, dans leur « patrie ruinée. Dans la nouvelle situation « économique qui va se créer dans le monde, « la Belgique dont la vaillance sauva l'Eu-

« rope, mérite les plus larges compensations,
« non pas à l'aide de dons pour lesquels elle
« nous est certes reconnaissante, mais à
« l'aide de privilèges économiques pour ses
« relations commerciales avec la Grande-
« Bretagne et ses Dominions. C'est là le vrai
« moyen, le seul pratique, de relever un
« monde de ruines et d'aider le Roi Albert à
« rentrer dans l'intégrité de son royaume ».

Il nous plaît d'insister sur ces dernières considérations. Au Natal comme au Transvaal, nos relations avec les notabilités du pays aboutirent à cette conviction qu'une large opinion se fait jour en faveur d'une politique de « bienveillance économique » au profit de la Belgique. On représente souvent les Dominions comme ancrés dans l'intransigeance d'une politique d'égoïsme, il n'en est pas ainsi en Afrique du Sud. Certes nos coups de sonde se butèrent à une ou deux oppositions et non des moindres, mais les arguments étaient d'ordre plutôt personnel ; les hommes d'Etat ont souvent, la coquetterie des principes politiques défendus pendant une longue carrière. Le seul regret que nous laisse notre mission est de n'avoir pu disposer du temps suffisant pour jeter plus profondément le germe de ces idées, auxquelles se rattache si intimement l'avenir de la patrie.

Quand je me représente aujourd'hui les

manifestations enthousiastes, les scènes émouvantes qui se déroulèrent, sans interruption, durant nos pérégrinations à travers le Natal, je me demande comment, dans l'état où nous étions, nous avons pu, jusqu'au bout, résister à tout cela. Des télégrammes nous arrivèrent de vingt côtés nous suppliant d'accepter de nouveaux meetings ; il fallait répondre c'est impossible — alors les gens, maire et conseil communal en tête, venaient à la gare, au passage du train, nous acclamaient, nous offraient des fleurs et il fallait, du haut du balcon de notre voiture, leur adresser un discours. Dans une localité dont je ne me rappelle pas le nom, une foule compacte était ainsi accourue, parmi elle les enfants des écoles brandissant de petits drapeaux belges. On obtint un prolongement d'arrêt du train et séance tenante un meeting fut organisé en plein air.

A tel endroit, les conseillers communaux socialistes, le maire en tête, nous reçoivent ; tous ont revêtu la redingote et sont coiffés du chapeau claque. C'est la seule fois qu'il nous fut donné, en Afrique, de contempler le haut de forme ; ces magistrats communaux, tous ouvriers, l'avaient sorti du fond de leurs armoires pour rendre les honneurs des grands jours à la Mission belge. Les fillettes du maire, de charmantes enfants, nous présentèrent des

bouquets tandis qu'au milieu d'acclamations enthousiastes nous prenions place dans les voitures fleuries et ornées aux couleurs belges. Et quel meeting ! « Ce fut, disent les comptes rendus, une mémorable séance dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps. Les impressionnants discours des délégués belges retraçant les atrocités commises en Belgique soulevèrent à travers le vaste auditoire des vagues d'indignation et d'émotion. De nombreux auditeurs, en entendant le récit des crimes commis sur des femmes et de pauvres enfants, manifestaient à grands cris leur horreur du bourreau et leur sympathie pour les victimes. A certains moments, quand les orateurs en des accents d'une touchante éloquence remémoraient les malheurs de la Belgique, toute la salle pleurait. »

Que dire des réceptions de Vryheid, de Greytown, de Dundee où il fallut donner deux meetings, de Newcastle où l'accueil fut à ce point débordant de cordialité que les comptes rendus notèrent, non sans humour, ce cri échappé au répertoire anglais d'un délégué belge : « Newcastle wants to kill us with kindness » Newcastle veut nous tuer à force d'amabilité.

A Ladysmith, au moment où nous descendons du train, un commando, se trouvant en gare, fait front et porte les armes, je

m'arrête, salue et vais serrer la main au commandant ; à ce moment partent du rang de bruyantes acclamations aussi enthousiastes que peu réglementaires.

Dans cette jolie cité qui compte cinq mille habitants, et dont le nom évoque à tant de titres des phases épiques de la guerre des Boers, ce nous fut une commotion étrange d'entendre le maire entouré des notables de la ville s'écrier : « Votre visite « au milieu de nous sera inscrite en lettres « d'or dans les annales de Ladysmith. « Nous saluons en vous le petit peuple « dont la vaillance, l'héroïsme, l'opiniâtreté « sauvèrent l'Europe en arrêtant l'élan d'un « ennemi formidable pendant le temps voulu « pour permettre à l'Angleterre et à la France « de se mettre en ligne et de se porter en « avant ».

Dans la rue principale de Ladysmith, dominant le portail en style classique de l'Hôtel de Ville, se dresse la tour carrée surmontée d'une coupole, fortement éventrée par les boulets boers, elle garde depuis seize ans, comme une grande mutilée, ses blessures de guerre. Et dans ma chambre d'hôtel je trouve le mur percé d'un grand trou, souvenir du passage d'un boulet boer ; une glace bouche l'ouverture et cela fait une fenêtre à la fois originale et historique.

Ladysmith ! Sous un ciel abaissé, un ciel d'orage livide, filtrant par ses échancrures des flambées de soleil, faisceau d'or pâle sur un décor de deuil, on nous mena en pèlerinage vers les cimetières fameux.

Au cœur d'un vallon pittoresque, Wagon Hill : six cents tombes, un horizon de petites croix blanches, pieusement encadrées de fleurs, champ de bataille et champ de repos du vaillant régiment de Devonshire. Plus loin dans le silence lourd d'une campagne vide, aux tons indéfinis de bruyères empourprées, aux horizons fauves sans arbres et sans moissons, nous côtoyons des croix, des tombes encore. De ci de là, étranges, des Kopjes isolés, posés à plat sur la plaine, en leur forme amusante de cônes impeccables, faits au tour. Soudain, en face de nous, un cône plus haut, plus massif, au sommet nu, aplati, des croix blanches, beaucoup de croix, une stèle héxagonale noire et blanche, avec des noms, beaucoup de noms, toute une floraison anglaise de jeunesse aristocratique et plébéienne, tombée là : c'est Spioenkop.

Spioenkop ! Quel monde d'idées, de souvenirs tragiques. Et quand après mon retour en Europe, je vis à Londres les grandes affiches annonçant la victoire des commandos de Botha et la prise de Windhoek la capitale du Sud-Ouest Allemand, instantanément vint

se placer devant mes yeux la grande silhouette : Spioenkop.

Windhoek-Spioenkop. 1900-1915. Antithèse troublante, phénomène à la fois prodigieux et dramatique. Oh ! cela ne se fit pas sans hésitations, sans secousses ni déchirements douloureux. Que de fois nous fûmes témoins des angoisses de l'âme boer oscillant entre les idées de rébellion et de loyalisme ; après les meetings souvent les Boers nous faisaient la naïve confession de leurs cœurs confiants et simples : « Nous vous sommes reconnais-
« sants d'avoir ouvert nos yeux à la vérité ;
« c'est bien fini désormais entre nous et le
« barbare traître à sa parole, bourreau de
« votre cher petit peuple si pacifique et si
« bon. Mais tout de même la tentation fut
« forte, songez donc, il n'y a que douze ans !
« Nous n'avons pas eu le temps d'oublier !
« Toutes les fibres de notre chair frémissent
« encore au souvenir de la guerre terrible
« qui nous fut faite... »

Quand le recul du temps permettra de donner aux choses leurs justes proportions, dans la claire vision de la lutte géante que nous aurons vécue, émergera comme un épisode au-dessus de toutes les prévisions humaines, la participation des Boers de l'Union Sud Africaine à la guerre mondiale.

***

On imagine difficilement la beauté attirante du Natal; le pays de Chaka, de Dingan, de Cetewayo est une contrée au charme prenant dont parfois les horizons rivalisent avec les plus captivants spectacles de la nature. Il ne nous eût fallu que huit jours pour faire en char attelé de seize bœufs l'excursion grandiose du Mont aux Sources dont les pics sauvages, à douze mille pieds de hauteur, se dressaient là, tentateurs ; nous n'en fîmes rien, on n'avait pas le cœur à cela !

Le Natal est une terre privilégiée où poussent les plus beaux fruits du monde et les plus variés, depuis la noix de Coco des zones torrides, jusqu'à la septentrionale noisette, les orangers, les mandariniers, les citronniers, les bananiers voisinent avec les poiriers, les pommiers, les pruniers. Voici la délicate grenadelle dont les ménagères du pays font une crême exquise dénommée « Angels'food » et les ananas savoureux multipliés comme par miracle et qu'à table on consomme à la cuiller à raison d'un ananas par convive.

Un jour, en route pour Greytown une oasis hollandaise dans le Natal si britannique, nous avions à fournir cent kilomètres en automobile, ce fut une journée étonnante d'im-

prévu et de beauté ; la machine escaladait les montagnes tandis que se déroulaient à nos yeux les panoramas les plus variés. Beaucoup d'arbres, surtout des forêts de wattle boom, *Acacia mollissima* dont l'écorce s'exporte en une proportion croissante qui, d'une valeur de quinze mille livres sterling en 1896 montait en 1914 à deux cent cinquante mille livres.

De ci de là des champs de thé, de tabac, de sucre, tout cela un peu à son début mais justifiant de grandes espérances ; déjà la production annuelle de sucre s'élève à une valeur de cinq cent mille livres.

Comme le roi naturel de ce jardin de délices le Zoulou, dans la beauté sculpturale de sa race d'élection, promène à travers ces campagnes picturales et ensoleillées l'orgueil de son torse de bronze et de ses cuisses d'airain. La beauté de la race zouloue qu'on dit mâtinée de sang arabe est proverbiale et on ne saurait la surfaire : on l'attribue à l'absence de prostitution et à un respect farouche des lois du mariage. Il faut avoir vu, revenant du marché, à la file indienne, ces théories de jeunes femmes zouloues, gracieuses comme des lyres, vêtues d'une ceinture autour de la poitrine et d'une sorte de tablier maçonnique en perles, pour comprendre comment ce type est presque un défi au sculpteur et à l'artiste. Je verrai

longtemps devant mes yeux, conduisant six bœufs roux, un zoulou énorme, d'un bronze richement nuancé, flamboyant au soleil, ayant pour tout costume une blague à tabac en peau de singe, dans sa haute et souple stature, sa démarche solennelle et mesurée, il semblait quelque roi mage sorti du cadre d'un Rubens chatoyant. Hélas ! ce ne sont là que des populations de parade dont la valeur coloniale est minime ; pastorales mais surtout fainéantes, elles sont d'un mince appoint pour rendre productifs onze millions d'acres cultivables qui, dans le seul Natal, restent abandonnés, contre un million seulement qui sont cultivés et fructifères.

La question des noirs, les conditions de leur travail et de leurs droits civils et politiques, sont de celles qui à travers des provinces de l'Union furent toujours discutées et jamais résolues. Dans certaines provinces les noirs sont considérés comme de vrais incapables, ne peuvent tenir le trottoir, assister à des réunions de blancs, prendre place dans les trams ou les voitures de louage, ils doivent voyager dans des compartiments séparés, en un mot ils sont sous tutelle. Dans la province du Cap, cependant, certains privilèges leur sont reconnus et ils jouissent même du droit de propriété et de droits électoraux. Les discussions auxquelles donnèrent lieu la loi fon-

damentale récente dans les différents parlements des Etats, avant la constitution de l'Union, réveillèrent à nouveau la question des droits des natifs. Parmi ceux qui défendirent avec un grand courage et une éloquence tenace la cause des noirs il faut citer, en première ligne, l'un des avocats les plus réputés du barreau Sud-Africain le Right honourable P. W. Schreiner.

J'eus l'honneur de rencontrer cet éminent confrère du barreau de Capetown à Londres, où il remplit en ce moment les importantes fonctions de Haut Commissaire de l'Union Sud Africaine ; c'est une nature d'élite, à la fois une belle intelligence et un grand cœur. M. Schreiner qui fut ministre à 35 ans et premier ministre de la colonie du Cap au moment de la guerre des Boers, est un parfait gentleman, d'un abord accueillant avec un bon sourire qui brille dans les yeux éclairant largement la physionomie sympathique. Malgré tous les honneurs qu'il connut, il est resté foncièrement et entièrement avocat, déplorant les hasards de la politique qui l'ont séparé de cette profession du barreau si attachante et si passionnante à la fois. Quand on relit les discours dans lesquels M. Schreiner défendait, contre M. Merriman, au parlement du Cap, les droits des natifs, on sent que c'est après tout l'avocat qui l'emporte sur l'homme

politique, méprisant même sa popularité pour plaider avec une grande hauteur de vue, l'idéal de droit et de justice qui lui tient au cœur.

La question des noirs ne fut pas tranchée dans la Zuid Africa Wet, mais chacune de ces escarmouches bat en brèche les vieux préjugés et est un pas vers une solution équitable, nécessairement lente comme l'est la civilisation au sein des peuplades nègres.

Au retour du triomphant meeting de Greytown, nous advint la singulière aventure que voici : il était cinq heures après midi. nous traversions un bois, quand tout à coup éclate à nos oreilles, du fond des fourrés, le crépitement d'une vive fusillade, le chauffeur affolé stoppe à rompre les freins : de gentilles miss suivies de trois gentlemen tenant en main leurs fusils, s'avancent souriants et nous invitent au thé, bénissant le Seigneur que leur petite combinaison ait si bien réussi. Dans un home délicieusement champêtre, où trônaient les portraits du Roi et de la Reine des Belges, il fut véritablement « sweet » ce thé offert *manu militari.*

***

En arrivant à Pietermaritzburg, la capitale du Natal, nous sommes salués à la gare par le gouverneur de la province et le maire de

la cité, une foule considérable nous fait l'accueil le plus enthousiaste. Tout autour de la gare le peuple se dispute l'édition belge d'un journal local, publiant, avec diverses illustrations, de nombreux articles consacrés à la Belgique. Ici encore il en est qui ont trait à Bruges-la-Belle; j'y trouve reproduite notamment la jolie poésie : *The Belfry of Bruges.*

In the ancient town of Bruges
In the quaint old flemish city,
As the evening shades descended
Low and loud and sweetly blended,
Low at times and loud at times,
And changing like a poet's rhymes,
Rang the beautiful wild chimes
From the Belfry in the Market
Of the ancient town of Bruges.

Le gouverneur et le maire nous conduisent à l'hôtel ; le temps de se mettre en frac et nous voici dans une salle de banquet somptueuse, ornée de drapeaux belges, à la table ruisselante d'argenterie et de délicieuses orchidées ; quatre-vingts convives sont réunis, invités par le maire, parmi eux, une trentaine de dames aux riches toilettes.

Comme tout cela est étrange et surprenant. Nous voici au pays des Zoulous ; dehors, dans la rue, les voitures de louage sont traînées par de jeunes noirs parés de plumes avec des cercles de cuivre en travers le nez ou les

oreilles, sur le trottoir du faubourg vont des hommes d'ébène qui, grâce à leur passion du tabac, sont habillés un peu plus qu'Adam au paradis terrestre, une nature primitive et sauvage vous enveloppe de sa faune et de sa flore et là dans ce salon, a lieu une fête dînatoire que ne renierait pas l'amphitryon européen le plus raffiné. Voici à titre documentaire, le menu de ce repas au pays des Zoulous :

Dîner offert par le Maire et la Mayoresse de Pietermaritzburg

En l'honneur des Délégués de la Belgique visitant l'Afrique du Sud.

MENU

Croutes d'Anchois
Consommé Princesse
Soles frites
Selle de Mouton
Ris de Veau aux petits Pois
Dindonneau roti
Pudding Cabinet
Paté de Foie gras
Dessert

Un orchestre se fit entendre pendant le repas et joua *God save the King* après le toast au Roi, et *La Brabançonne* après le toast aux délégués belges.

Le discours du maire fut une belle page d'éloquence cordiale et enflammée, j'en cite ce dernier passage :

« Le langage humain n'a pas de mots qui

« puissent exprimer en termes adéquats ce « que l'humanité doit à la petite Belgique « pour sa résistance à la puissante Allema- « gne aux premiers jours de la guerre.

« Bornons-nous simplement à payer un « humble tribut d'éloges à la noble Reine de « nos hôtes qui s'est fait un nom à part dans « l'héroïsme et la générosité du cœur ! « Disons toute notre admiration, une admi- « ration sans limites pour le peuple belge et « sa vaillante armée ; ils ont cueilli, devant « l'histoire, des lauriers impérissables ! Je ne « crains pas de dire que le nom d'Albert Ier « passera à la postérité comme celui d'un « géant au milieu d'une cohorte de héros. A « ces braves qui, par des prodiges de vaillance « et de ténacité, ont sauvé l'Angleterre et la « France, vont nos vœux et nos espoirs : nos « vœux pour une prompte et intégrale res- « tauration de la Belgique, nos espoirs de « voir sortir de cet océan de souffrances un « peuple plus grand et plus fort que jamais. »

Deux mille auditeurs assistaient le même soir au meeting ; au milieu de l'enthousiasme populaire fut votée la résolution suivante proposée par le gouverneur :

« Les citoyens de Pietermaritzburg, réunis en meeting, sympathisent du plus profond de leur âme avec la noble nation belge, ils expriment leur profonde horreur pour les

brutalités et les crimes commis sur les paisibles citoyens de la Belgique. Ils émettent l'espoir que, jamais, il ne sera question de paix tant que la Belgique n'ait obtenu, au préalable, la plus large compensation de tous les torts qui lui ont été causés. Ils font des vœux pour l'avenir et la prospérité de la Belgique et prient les délégués de transmettre à S. M. le Roi Albert et au peuple de Belgique l'hommage de leur admiration et de leurs vœux. »

Le lendemain de bon matin, le train nous emportait pour le long trajet vers Durban. A toutes les gares, à tous les arrêts, les populations étaient accourues ; il nous fallut faire des discours pour ainsi dire d'heure à heure ; voici des clameurs formidables et juvéniles qui s'élèvent, le chant de la *Brabançonne* se fait entendre, c'est tout un collège de jeunes gens venus de loin avec la population voisine pour nous saluer, pour nous acclamer.

Le trajet est d'une grande beauté, toute la matinée le train ascensionne au milieu d'une nature semi-tropicale, somptueuse et décorative jusqu'à ce qu'enfin, du haut de la montagne, se dévoile Durban qu'on n'atteindra qu'après trois nouvelles heures de trajet. A cette distance, dans le poudroiement et la diaphanéité de l'atmosphère, Durban apparaît comme une sultane blanche couchée dans

la verdure au bord de l'océan azuré. Et quand petit à petit, les détails se dessinent, villas étagées, végétation tropicale, larges avenues, palais somptueux, port grandiose aux installations maritimes perfectionnées, il nous vient comme une vision d'apothéose de la beauté, de la richesse, du grand avenir de l'Afrique du Sud.

XVIII

Dans le hall grandiose de l'Hôtel de Ville de Durban non seulement les trois mille sièges étaient occupés, mais de nombreux auditeurs avaient dû se contenter d'une place debout. A la demande de l'administration communale j'avais accepté de faire un discours en langue française, j'y mis tout mon cœur, c'était bien le moins vis à vis d'une population qui venait de verser pour nos compatriotes belges une contribution de cent cinquante mille francs.

Ce fut au milieu d'une immense émotion et de cris de révolte à peine contenus que je condensai, à la fin de mon discours, quelques extraits des enquêtes officielles en les limitant à certain genre d'atrocités.

Voici ce lugubre et terrifiant martyrologe.

« Le 18 août 1914, les soldats allemands entrant dans le village de Schaffen près de Diest, rencontrent un jeune homme de 23 ans, André Willems, sacristain, ils l'arrêtent, l'attachent à un arbre et amassent autour de lui du bois mort ; le malheureux est brûlé vif.

« Le 25 août, à Sempst, un ouvrier arrêté par les soldats allemands est enduit de pétrole et jeté vivant dans une maison en feu. Un peu plus loin, un homme est saisi, les bourreaux lui coupent les jambes puis lancent ce tronc humain dans les flammes. Au même endroit, une femme qui cherche à échapper à l'incendie est abattue à coups de fusils au seuil de sa demeure.

« Le 26 août, près de Malines, on découvre le cadavre d'un vieillard suspendu par les mains à une poutre de sa ferme, les jambes et le bas du corps complètement carbonisés.

« A Wolverthem, les soldats allemands trouvent couchés dans un fossé deux soldats belges gravement blessés, ils les chargent sur leurs épaules, les conduisent devant une maison qui brûle et les jettent vivants dans le brasier.

« Le 23 août, à Surice, dans la province de Namur, un vieillard de quatre-vingt-huit ans, ayant été blessé est, par les soldats allemands, enroulé dans une couverture à laquelle les misérables mettent le feu.

« A Herent et à Sempst dans la province de Brabant, la soldatesque teutonne incendie le village tandis que partout sont postés des hommes pour abattre à coups de fusil les malheureux qui voulaient fuir leur maison en flammes.

« A Triaucourt, les soldats allemands mettent le feu à une maison habitée par le propriétaire Jules Gand, au moment où l'infortuné veut sortir pour ne pas être brûlé vif, on l'abat à coups de fusil.

« A Hartennes, ayant découvert dans une cave trois personnes cachées, les Allemands amènent de la paille et y mettent le feu ; en un instant les trois malheureux ne sont plus que des cadavres.

« Le 20 août, à Nomeny, où la population s'était réfugiée dans les caves, les Teutons après avoir tout pillé, mettent le village en feu ; au fur et à mesure que, chassés par l'incendie, les habitants cherchent à fuir, ils sont tués à coups de fusil par les soldats allemands postés comme des traqueurs de gibier.

« Dans un faubourg de Nancy, les Allemands envahissent une maison où un certain nombre de personnes avaient cherché refuge, après avoir pillé, ils mettent le feu à l'immeuble. M. Mentré, son fils Léon portant dans ses bras sa petite sœur âgée de trois ans, M. et Mme Kieffer, leur garçon de dix ans et la toute petite fille âgée de trois ans, cherchent à fuir les flammes, tous l'un après l'autre, sont assassinés par les soldats du kaiser, au bord du brasier.

« Au même endroit, un sieur Poinsard,

fermier, père de cinq enfants, fut brûlé vif, à petit feu, dans sa grange.

« A Maixhe, M. Demange est blessé aux deux jambes dans sa propre maison et mis ainsi dans l'impossibilité de fuir, après quoi les soldats teutons mettent le feu au logis où le malheureux est brûlé vif.

« Le 16 octobre, à Gerbéviller, M. Lingenheld au moment de sortir de sa maison tombe atteint par un coup de fusil ; la mère du jeune homme accourt, veut secourir son fils, des soldats allemands surgissent, vident sur les habits du blessé le contenu d'un bidon à pétrole et y mettent le feu en présence de la mère.

« Vous frissonnez d'horreur ! Je le comprends. Le cœur humain se refuse à concevoir ces monstruosités et n'était-ce de la certitude résultant d'enquêtes officielles conduites par des hommes d'une respectabilité hors pair et d'une prudence à toute épreuve, on voudrait pour l'honneur de l'humanité pouvoir dire : cela n'est pas vrai. Hélas, l'énormité des crimes commis par l'Allemand est telle que la souillure ne s'effacera jamais non moins que celle qui atteint, après vingt siècles, la mémoire ignominieuse d'un Hérode.

« Hérode — le massacreur d'enfants.

« L'enfant ! Est-il au monde quelque chose inspirant plus de respect, plus de ten-

dresse que la candeur de cet être d'innocence et de fragilité ? Il a fallu au seuil du XXe siècle l'instinct brutal du Germain pour nous tuer, assassiner, celui dont on a dit avec tant de grâce qu'il n'ouvre jamais sa lèvre qu'au sourire et sa bouche au pourquoi.

« A Gelrode, dans la province de Liège, les soldats allemands trouvent dans l'église, cachés et presque morts de terreur, sept enfants, dont l'aîné n'avait pas douze ans, ils les font sortir à coups de sabre puis, sur la place publique, les assassinent l'un après l'autre.

« A Vedrin, province de Namur, les Teutons voient un enfant jouant sur la rue avec des douilles vides de fusil allemand, ils le mettent en joue et le tuent.

« A Andenne, un grand Allemand roux passant devant une femme qui portait son petit sur les bras, à coups de sabre tue l'enfant sur le sein de sa mère.

« Dans le même village d'Andenne, rencontrant une femme avec son tout jeune garçon à la main, la soldatesque, sans motif aucun, les met en joue et tue la mère et l'enfant.

« Andenne est une localité belge où il n'y eut point la moindre escarmouche, aucun soldat allemand ne fut tué ni là ni dans les environs immédiats.

« A Dinant, Mr Wasseige, directeur de banque, ayant refusé de révéler aux cambrioleurs teutons le secret du coffre-fort dont il avait la garde, est amené sur la place publique et assassiné ensemble avec ses deux fils adolescents ; les trois plus jeunes enfants de M. Wasseige, maintenus par des soldats, furent contraints d'assister au meurtre de leur père.

« A Dinant seul, ces bourreaux exécutèrent trente-neuf enfants des deux sexes !

« A Surice, ils arrêtent le tout jeune fils du Dr Jacques et malgré les supplications de cet enfant qui pleure et crie qu'il ne veut pas mourir, les chevaliers teutons le tuent à coups de fusil.

« Près de Louvain, une femme sanglotait sur le cadavre de son mari assassiné en pleine rue, quand un officier allemand vint à passer, elle demande « Que vous avait-il fait ? — Il avait tiré dit l'officier. — Et celui-ci avait-il tiré aussi? fait la pauvre femme en montrant, étendu non loin du père, le cadavre de son petit enfant.

« A Schaffen, le 18 août 1914, les Allemands découvrent cachées dans un égoût une femme et sa fille âgée de douze ans, elles sont fusillées. Un peu plus loin, ils rencontrent la femme Ooyen et sa fillette âgée de neuf ans, ainsi que le nommé Reynders

avec son neveu âgé de deux ans, on les arrête, on les fusille tous les quatre.

« A Hofstade, le 25 août, on trouve un jeune belge, âgé de quatorze ans, le corps transpercé par les baïonnettes allemandes.

« Près de Malines, un enfant de quinze ans, les mains attachées derrière le dos, était lardé de coups de baïonnettes allemandes.

« Le 23 août, à Lives, les preux du Kaiser attaquant un détachement de soldats belges, poussent devant eux les femmes et les enfants dont plusieurs bientôt tombent sous les balles belges.

« A Sommeilles la famille Adnot s'était réfugiée dans une cave, les soldats allemands y pénètrent, le père est fusillé, la mère ayant le bras et le sein droit coupés, expire bientôt, la fillette de onze ans a un pied sectionné, le garçon de cinq ans, la gorge tranchée. La mère et la petite fille avaient subi les derniers outrages.

« En pleine rue de Clermont on trouve le cadavre d'un garçon de onze ans qui avait été fusillé à bout portant.

« A Lunéville, les soldats allemands font irruption chez une dame Dujon et mettent le feu à l'habitation ; la mère en se sauvant, voyant son fils, âgé de quatorze ans, étendu par terre, l'invite à se lever pour fuir avec elle, le malheureux ne le put, il avait le ventre

ouvert par un coup de sabre, il tenait à pleines mains ses entrailles ; il fut brûlé vif. Le sieur Wingerstmann et son enfant, âgé de douze ans, revenant de travailler aux champs, sont arrêtés par les soldats allemands et fusillés sur place.

« Au même endroit, les Allemands rencontrent un garçonnet du nom de Sibille et transpercent le pauvre petit corps de vingt coups de leurs baïonnettes à scie ; un des témoins raconte comment après cet exploit, les Teutons se montraient l'un à l'autre leur arme pleine de sang et de lambeaux de chair.

« A Crévic, voyant de la rue un garçon âgé de sept ans, caché dans une cave, les soldats tirent des coups de fusils qui blessent grièvement l'enfant, ainsi qu'une dame.

« A Hériménil, l'ordre ayant été donné à la population de se réunir à l'église, Mme Wuiger et trois jeunes gens passent devant un commandant allemand qui, sans autre motif plausible que son désir de faire assassiner de jeunes citoyens ennemis, commande le feu et quatre victimes s'abattent mortellement frappées.

« Dans le seul village belge de Tamines, où aucun fait de guerre ne s'est produit, on a jusqu'à présent relevé une liste de vingt-six enfants massacrés par les Teutons.

« A Thildonck, près Louvain, le 25 août, un détachement allemand fait irruption dans la ferme occupée par la famille Valkenaere, il n'y a là qu'une femme et ses enfants, tous sont successivement fusillés : Louise, âgée de 18 ans ; Mélanie, 16 ans ; Joseph, 14 ans ; Jeanne, 6 ans et demi ; Victorine, âgée de 2 ans et demi, et qui, de ses petites mains, entourait le cou de sa mère, au moment où une balle lui fracassa la tête.

« Vous frissonnez d'horreur, je vois l'émotion qui vous étreint, cependant je vous ai dit à peine une partie de la vérité ; il est des faits si terrifiants qu'on ne saurait les retracer devant des dames, des attentats si monstrueux qu'une assemblée publique n'en pourrait entendre le récit.

« N'est-ce pas d'ailleurs suffisant de vous avoir montré, ce soir, sous un double aspect de sa barbarie, le Teuton sosie d'Hérode massacrant les enfants, émule de Néron brûlant les chrétiens dans les torches de résine des jardins du Palatium.

« Vous savez comment l'Allemagne en vue d'excuser ces monstruosités cherche à se blanchir en accusant les Belges ; des agents à la solde de l'Allemagne ont notamment parcouru le Transvaal et l'Oranje Vry Staat en calomniant affreusement, atrocement, mes compatriotes. Partout nous avons fait justice

de ces diffamations en réhabilitant dans sa réputation et son honneur le peuple martyr.

« Mais voici qu'aujourd'hui, après le dernier courrier qui m'est venu d'Europe, j'en suis à me demander si les misérables à la solde de l'Allemagne ne sont peut-être pas de bonne foi. Le 6 septembre 1914, le chancelier de l'Empire von Bethmann-Hollweg, recevant les représentants des grandes agences américaines de publicité, leur dit textuellement ceci : « On nous accuse de cruautés, Mes-« sieurs, mais ce qu'on ne vous dit pas, c'est « que sur le champ de bataille les jeunes « filles belges crèvent les yeux de nos bles-« sés. » Faut-il s'étonner encore des calomnies allemandes, quand on voit une personnalité comme celle de von Bethmann-Hollweg, compromettre son honneur et son nom dans la diffusion de la plus affreuse imposture ?

« En septembre 1914, Mademoiselle Leman, la fille du glorieux défenseur de Liège, sollicite l'autorisation d'aller visiter son père blessé, prisonnier en Allemagne. Voulez-vous connaître la réponse? « Ce serait aux yeux du peuple allemand une provocation que de vous autoriser à venir ici, alors que les blessés et prisonniers allemands sont de la part des femmes belges l'objet de traitements indignes d'êtres civilisés. » Je me demande ce qui aura été plus pénible pour Mademoiselle Leman,

ou le refus d'acquiescer à sa demande ou l'injure odieuse dont la délicatesse allemande entoura ce refus.

« O cet outrage à nos dignes femmes belges, mon âme s'indigne, mon sang se révolte devant tant de lâcheté et d'infamie !

« Mais il semble que déjà le ver rongeur de la conscience ait amené même chez les Teutons quelque honte et quelque remords. Le 22 novembre 1914, la *Kolnische Volkszeitung* avouait que les accusations portées contre les femmes belges étaient contraires à la vérité. Le *Vorwaerts* de la même époque publiait une série d'articles intitulés *la Légende des yeux crevés ;* la légende, dit le journal, s'est produite à la suite de ce fait qu'un grand nombre de blessés ont eu les yeux crevés par la mitraille de shrapnels, qui atteint très souvent les yeux. Le journal ajoutait à l'appui de « la pure légende » nombre de témoignages allemands. N'ai-je pas le droit de me retourner vers le chancelier du Kaiser et de lui dire : Il y a, Monsieur, dans les conventions mondiales des usages qui caractérisent le gentleman : c'est le respect de la femme, les égards dus à son honneur, à sa dignité, à sa faiblesse. Il n'est rien qui diminue un homme comme d'insulter et de calomnier une femme. Je vous laisse juge de votre attitude. Surtout n'allez pas, à présent, vous en excu-

ser, nos femmes belges sont à ce point au-dessus des outrages, que vos excuses seraient pour elles une offense.

« Ah ! on ne parviendra pas à ternir le pur renom de mon noble pays ! Auréolée des lauriers de l'honneur, émaciée dans les affres de la souffrance, glorieusement souillée par la bave teutonne, la Belgique apparaît au monde, plus grande, plus belle, plus digne de soutien et d'amour.

« Quant à l'Allemagne, il faut que sa destinée s'accomplisse ; elle annonce que demain, à l'aide de ses sous-marins, elle compte tuer froidement en mer, les civils, les femmes, les enfants naviguant sur de paisibles transatlantiques, c'est dans l'ordre : les lauriers sanglants des soldats assassins et bourreaux portaient ombrage aux marins meurtriers et pirates.

« Détournons-nous de ces barbares et, pour purifier nos yeux de la souillure de les avoir regardés, contemplons une des plus belles figures qui honorent l'humanité.

« Je vois là, dans les tranchées de Flandre, un homme d'allure noble et martiale, grand de taille, aux traits distingués et aristocratiques, simple cependant, un peu courbé, comme gêné de dépasser d'une tête tous les braves gens qui l'entourent. Il est dans la ligne de feu et de jour et de nuit, il partage avec le

plus humble soldat les fatigues de la guerre et les périls des combats. Cet homme était né pour la paix, le rêve de son patriotisme exempt d'ambition, était de faire régner parmi son peuple les bienfaits de la solidarité sociale et de la fraternité.

« Mais les barbares sont venus, ils ont voulu lui prendre et assujettir ce peuple tant aimé, ce cher coin de terre qu'il avait juré de garder intact dans son indépendance et dans son inviolabilité.

« Et alors cet homme, presque un timide, s'est transformé en héros, pour le dernier lambeau de sa Patrie, à côté du dernier de ses soldats, il se bat comme un lion.

« Ah ! qu'il est bon, qu'il est doux de se retourner vers cette mâle figure et de la contempler dans la pure beauté de la vaillance et de la virilité.

« O mon Roi bien-aimé — je suis le plus humble de tes sujets, mais ma langue ne saurait dire combien je suis fier de l'être ! Sur tes nobles épaules la Belgique apparaît grandie et, demain, plus riche et plus prospère que jamais, elle sera portée, aux applaudissements du monde, vers le destin nouveau que ta bravoure lui aura mérité ».

Je ne saurais décrire le spectacle de cette assemblée immense acclamant la Belgique et son Roi ; le Consul de France, dans un beau

mouvement d'éxubérante émotion vint me serrer les deux mains tandis que la foule littéralement transportée, ovationnait à tout rompre.

XIX

Sur les flots bleus de l'Océan Indien le *Dover Castle* nous emportait pour le voyage du retour, premiers coups d'hélice sur une route longue de douze mille kilomètres.

Cependant il fallut encore descendre à East-London et à Port-Elisabeth ; il nous était agréable d'ailleurs d'y saluer une dernière fois MM. Moumal et Holland, vice-consuls de Belgique qui se sont particulièrement distingués dans le souci des intérêts belges.

A Port-Elisabeth, au moment d'entrer dans la salle du meeting, j'eus un mouvement de recul devant la marée humaine déferlée à nos pieds ; qu'on s'imagine le hall de la gare de Malines fermé par les deux bouts et contenant quatre mille personnes, tel le meeting de Port-Elisabeth. Ah les braves cœurs ! Il eut fallu les entendre acclamer leur jeune et éloquent bourgmestre disant : « Est-ce que « les martyrs des premiers âges ont versé « leur sang en vain ? Est-ce que nos ancêtres « morts pour la justice et pour le droit ont « fait l'inutile sacrifice de leur vie ? Nous

« répondons : non ! Mais voici qu'aujour-
« d'hui l'héroïsme et la bravoure ont atteint
« des sommets insoupçonnés; les générations
« à venir tressailliront d'admiration en lisant
« les hauts faits qu'à l'heure actuelle la noble
« et glorieuse Belgique inscrit dans les pages
« de l'histoire ». Ce fut dans toute la sincérité de mon âme que je m'écriai : Nous comptions ne pas pouvoir venir ici, mais voyant ce que je vois, entendant ce que j'entends, c'eût été un éternel regret de ma vie de n'être pas venu.

Peu de semaines après notre retour en Europe, le vice-consul à Port-Elisabeth m'écrivait que l'élan donné en faveur de la Belgique était tel, qu'il comptait pouvoir verser dans quelques jours, au relief fund, la somme de cent mille francs.

Toutes les autorités de Port-Elisabeth nous escortèrent jusqu'au bateau en partance pour Capetown et ce fut avec l'émotion d'une profonde gratitude que nous saluâmes la charmante cité dont nous emportions la devise comme un symbole et une espérance : « *In meliora spera* ».

***

Le *Balmoral* qui devait nous ramener à Londres ne quittait Capetown que quelques jours plus tard.

Les manifestations cordiales se multiplièrent à plaisir, il nous fallut encore donner des meetings, notamment à Caledon, où un auditoire exclusivement boer nous fit fête, il nous fallut recevoir de nombreuses délégations accourant pour témoigner leurs sympathies et leur générosité. Le bourgmestre d'un modeste village ne vint-il pas nous apporter douze mille francs versés par ses quatre mille administrés ? Comment pourrais-je passer sous silence le geste — il nous émut jusqu'aux larmes — de ces jeunes gens de Capetown qui, ayant fait des épargnes en vue d'un voyage de vacances, renoncèrent unanimement à leur projet pour venir nous remettre le produit de la cagnotte, soit sept mille cinq cents francs !

A la veille de notre départ le Gouverneur Général, Lord Buxton, qui avait rejoint le Palais de la Présidence à Capetown en vue de l'ouverture du Parlement, nous convia à un dîner officiel avec les ministres, les présidents des deux chambres et M. Merriman. Son Excellence eut pour la Mission belge des égards exceptionnels et nous témoigna, à diverses reprises, les attentions les plus significatives. Ce fut pour nous l'occasion de dire au Gouverneur Général et aux membres du Gouvernement, toute notre gratitude pour l'appui, la bienveillance accordés à notre

mission et les facilités sans nombre auxquelles nous devions d'avoir pu mener à bonne fin la tâche qui nous fut confiée par le Gouvernement belge.

Nous eûmes l'occasion d'assister à l'ouverture solennelle du Parlement ; on nous avait réservé une place à la gauche du trône, d'où Lord Buxton, assis et couvert, donna lecture de son discours. Cette lecture achevée le Gouverneur Général fit cérémonieusement remettre la traduction au Président du Sénat, M. Reitz, qui lut en langue hollandaise le discours du trône.

A l'issue de la séance, un groupe de députés voulut bien nous inviter à déjeuner au Parlement même et M. Merriman prit la présidence de ce repas tout intime et en quelque sorte confraternel.

A l'une des réunions de la Chambre, nous eûmes l'occasion de suivre des débats bilingues et d'entendre M. Merriman et sir Th. Smartt discourir en anglais, le général Hertzog en un hollandais impeccable.

Nous passâmes notre dernière soirée en compagnie du consul général de France à Capetown, Monsieur Jore, qui, très aimablement, nous avait invité à dîner. Jusque fort tard, assis en un jardin de rêve, dans l'indicible douceur de ces nuits d'Afrique éthérées et fluides comme le parfum dont elles sont

baignées, longuement, nous échangeâmes nos impressions et nos espoirs.

Au moment de quitter l'Afrique, à bord du *Balmoral* embossé aux rives merveilleuses de Table-bay, nous reçûmes sur le pont du navire la visite d'un groupe de soldats, grands, dégagés, à la fois solides et minces, l'œil bleu, caressant, spécimens types de cette jeunesse boer si découplée et si fine ; dans leur langue hollandaise, musicale et simple, ils disaient : « Nous venons vous dire « au « revoir » et solliciter le bonheur de vous ser- « rer la main. Nous assistions au grand mee- « ting de Prétoria et avons entendu vos « discours ; le même soir nous décidions de « nous engager comme volontaires, pour « aller nous battre contre les barbares qui « ont martyrisé nos pauvres frères flamands. « Dans quelques jours nous partons pour le « South-West et quand ce sera fini là-bas, s'il « plaît à Dieu, nous viendrons en Flandre... »

O chère et noble Belgique ! comme ta cause est sublime pour engendrer ainsi jusqu'aux confins du monde, la générosité, l'abnégation, l'ardente bravoure de tant d'âmes d'élite, entraînées par l'exemple que tu donnas, des plus hautes vertus qui honorent l'humanité.

XX

Un automobile du Grand Quartier Général était venu nous prendre à Dunkerque.

Le long des routes nous nous frayons un passage à travers des rangs épais de soldats, des soldats belges rablés et trapus ; ils reconnaisent la machine à distance et se rangeant prestement, saluent de confiance.

Ils ont bonne mine vraiment, nos fiers troupiers, rien dans leur allure, ne décèle les fatigues de dix longs mois d'une guerre atroce, l'esprit des hommes est bon, étonnamment bon, cela se voit à leur air gaillard, à la fois réjoui et résolu. Ah ! comme on les salue avec respect, ces chers soldats, suprême espoir de la Patrie.

Et l'on voit toujours, toujours plus, à mesure qu'on avance, de droite de gauche dans le sein de la terre féconde de Flandre, des tranchées, ces sillons profonds où couche la graine de jeunesse qui nous donnera la moisson de victoire.

A Z... l'auto s'arrête, le gendarme de service nous introduit dans l'humble demeure qui est le palais du Roi des Belges.

Un officier d'ordonnance vient nous saluer: le Roi est en conférence avec des généraux, nous serons reçus d'abord par la Reine. Dans un large salon bourgeois, aux meubles simples mais cossus, Sa Majesté Elisabeth nous reçoit accueillante, un sourire mélancolique aux lèvres.

La Reine, que nous avions eu l'honneur de rencontrer, il y a un an à peine au palais de Bruxelles, pâle et fort délicate, a vraiment bonne mine aujourd'hui. Au moment où nous la saluons, ses grands yeux bleus, qui ont comme un reflet de ce pays d'azur infini d'où nous venons, se fixent sur nous, avec je ne sais quelle expression interrogative empreinte à la fois de douceur et de fermeté. Sa Majesté est vêtue de façon très simple : une blouse de laine blanche, une jupe de laine noire, un empiècement en forme de scapulaire remontant le corsage ; on eut dit une religieuse. Une religieuse ! Comme c'est bien là, à l'arrière des tranchées l'idée qu'on se fait de Celle dont toutes les aspirations vont vers ce but pieux : panser les blessures, soulager ceux qui souffrent.

Nous disons à la Reine combien notre lointain voyage en Afrique nous a rendus plus

fiers encore d'être Belges, comment au cours d'une mission épineuse, dans un pays intensément travaillé par l'ennemi, nous avons pu néanmoins remuer les masses, rien qu'au récit des malheurs immérités de la Belgique, rien qu'à l'évocation du nom du Roi Albert. Nous lui représentons ces auditoires parfois indifférents et froids, soudain secoués par des ressauts d'indignation et d'horreur, en apprenant les atrocités commises sur tant de civils inoffensifs, sur des femmes, des enfants, des blessés, des prêtres — la colère des Boers avec leurs accents révoltés : Schande ! Schande !

Nous disons comment, au cours de nos meetings, des foules comprenant souvent plusieurs milliers d'Africains, se levaient mues par d'irrésistibles élans d'enthousiasme pour acclamer la Belgique et son Roi.

Les grands yeux bleus aux reflets mobiles restaient, obstinément, fixés sur nous, curieux et interrogateurs ; j'y voyais comme dans le miroir de cette âme de reine, tantôt la compatissante douleur pour les victimes pitoyables, dont j'évoquais le martyre, tantôt la fierté admirative pour cet époux, dont la renommée soulève, jusqu'aux confins du monde, l'enthousiasme des foules.

Puis nous disons à la Reine de quel message touchant nous fumes chargés en Afrique : au cours de notre raid à travers l'Union,

des fermiers de Oudtshoorn, Uitenhaeghe et Port-Elisabeth, éleveurs d'autruches, nous ont remis une collection de plumes de choix, nous priant de remettre, cet humble présent, à la Reine des Belges, comme un modeste témoignage d'admiration pour celle qui, à côté du *Mooïe Vorst* — le magnanime souverain — se consacre toute entière au soulagement des malheureux et des souffrants.

En un geste délicieux de simplicité, la Reine accepte le présent ; un moment, en femme, elle admire la beauté des grandes plumes blanches et noires, mais tout de suite c'est l'idée touchante, la délicate attention des Boers, qui la préoccupe ; les grands yeux bleus semblent se mouiller rien qu'un instant et c'est la bonté d'un merci cordial qui les baigne tout entiers. Doucement la souveraine dit sa gratitude pour « les braves cœurs », son émotion se traduisant dans la voix et dans le geste.

Puis venant comme tout naturellement à la grande pensée de sa vie, la Reine nous parle, longuement, des hôpitaux installés au front, des établissements de bains à l'usage des soldats, où, chaque jour, à portée des tranchées, un millier d'hommes peuvent se baigner ; des lingeries avec appareils de désinfection, qui assurent à nos troupes du linge frais ; Sa Majesté nous convie instam-

ment à visiter ces installations qui — Elle oublie de nous le dire — sont dues à Son initiative et à Son souci constant du bien-être de nos chers soldats.

A ce moment la porte s'ouvre, voici le Roi. On nous l'avait dit maigri et vieilli, il n'en est rien ; tel Il parut le 4 août 1914, à la mémorable séance du Parlement au Palais de la Nation à Bruxelles, grand, solide, énergique, la figure pleine et jeune encore, l'air résolu et réfléchi, tel exactement nous Le retrouvions, dans le sobre uniforme de campagne de général belge.

Le Souverain que le monde entier admire comme une des plus nobles figures qui honorent l'humanité, dont le nom seul évoquait en Afrique des manifestations dont je n'oublierai jamais l'empoignante émotion, est là devant nous, tendant la main, très simplement.

Nous faisons au Roi un rapport détaillé sur notre Mission et ses résultats envisagés à des points de vue divers. Sa Majesté écoute attentivement, plaçant Ses interrogations avec grand esprit de méthode, d'entendement et de sens pratique ; les questions économiques, surtout notre réception à la Bourse de Johannesburg, donnent lieu à un échange de vue du plus haut intérêt. On voit qu'au milieu des bruits de la bataille, malgré les terribles soucis de la guerre, le Roi ne cesse de songer aux

graves problèmes qui sont à la base du relèvement industriel et commercial de la Belgique; Il en parle avec gravité et une façon spéciale d'accentuer chaque mot, pour bien faire comprendre Sa foi inébranable dans l'essor de la Belgique Nouvelle. Puis, nous prenant la main, Sa Majesté nous félicite du succès de notre « mission bien délicate » et nous remercie, avec effusion, en des termes trop flatteurs pour que je les redise ici, mais dont je garderai à jamais l'émotionnant souvenir. Le Roi se montra particulièrement heureux de ce que par une démarche spéciale auprès de Son gouvernement, le gouvernement britannique eut, lui aussi, exprimé sa haute satisfaction du plein succès de notre mission, non seulement au point de vue belge, mais au point de vue de l'intérêt commun des alliés.

Nous étions sur le point de nous retirer, lorsque la Reine prenant affectueusement le Souverain par le bras, lui dit : « Venez donc voir le beau présent que m'ont fait les Boers. » Avec cette grâce de la femme, maniant des colifichets délicats et jolis, elle montre les grandes plumes aux larges pennes droites et floconneuses. Le Roi admire, souriant, visiblement heureux de cet hommage touchant fait à la Reine. Puis se retournant vers nous : « Surtout, Messieurs, n'oubliez « pas de remercier les Boers et tous ceux, si

« nombreux en Afrique du Sud, qui font
« preuve de tant de bonté vis à vis de la
« Belgique ; dites-leur combien le Roi est
« profondément sensible à ces témoignages
« précieux de sympathie et de générosité. »

L'audience était terminée. Respectueusement nous saluons la Reine et — comme la plus douce récompense que nous eussions pu ambitionner — Sa Majesté Elisabeth aimablement nous sourit, sans qu'il y eut ombre de mélancolie dans le sourire : une franche lueur de joie brillait dans les grands yeux bleus.

***

Faut-il le dire, j'accomplis de mon mieux la mission de gratitude dont nous chargea S. M. le Roi et c'est un honneur, dont je sens tout le prix, de pouvoir ici m'en acquitter pleinement au grand jour de la publicité.

A l'heure où je clos ces pages, de chers amis de là-bas m'écrivent : En ce moment, l'Union Sud-Africaine a versé, au profit de vos pauvres compatriotes de Belgique, la somme de cinq milions, tandis que des centaines de Boers sont partis, côte à côte avec vos vaillantes troupes du Congo, pour enlever à l'Allemagne sa dernière colonie.

C'est la réponse au Roi Albert de ces magnanimes populations Sud-Africaines, bonnes et honnêtes comme leur soleil est chaud et clair.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 7

I. — La politique coloniale allemande. — Le Sud-Ouest Africain. — L'Union Sud-Africaine. — Impérialisme 11

II. — Pourquoi une mission belge chez les Boers? — Le départ. — Escale à Madère. — Opinion américaine à bord. — Au-delà de l'Equateur 22

III. — Arrivée à Capetown. — Nos compatriotes. — La situation troublée de l'Afrique du Sud. — La rébellion des Boers..... 40

IV. — Premiers contacts. — Meeting à Stellenbosch. — M. J. X. Merriman..... 64

V. — Le « mass meeting » de Capetown. — Les discours. — Imposantes manifestations... 80

VI. — Noël d'Afrique. — Les Sud-Africains d'extraction anglaise. — Réveillon 1914-1915. 100

VII. — Dernière soirée à Capetown. — Dans la province du Cap : Worcester, Tulbagh, Wellington, Oudtshoorn 113

Pages

VIII. — Uitenhage et les autruches. — Lettre ouverte d'un Boer au Roi Albert. — Kimberley, la cité du diamant 133

IX. — Campagne de meetings dans l'Oranje Vry Staat. — Situation délicate. — Boshof. Au milieu des rebelles. — Bloemfonteyn : meeting enthousiaste 156

X. — Discours prononcé au meeting de Bloemfonteyn 190

XI. — Dans le Transvaal. — Scènes nègres. — Les kopjes. — Attitude de certains nationalistes. — La vie du Boer. — Touchantes manifestations 215

XII. — Prétoria. — Chez les Ministres. — Une visite à la prison. — Dans la maison de Paul Kruger : *In memoriam* 230

XIII. — Le meeting de Prétoria. — Discours 252

XIV. — Johannesburg. — Visite chez le Gouverneur-Général. — Vue d'ensemble de la cité de l'or. — Manifestation à la Bourse. — « A wonderful demonstration ». — Discours du Gouverneur Général Lord Buxton 279

XV. — Sous le tropique du Capricorne. — Visite chez les Cafres. — Meeting à Pietersburg. — Un raid aquatique de Prétoria à Rustenburg 302

XVI. — Un « Week-End » à Johannesburg. — Les mines d'or. — Au cinéma. — Kafferdans. — Chez le Consul général de France. — Pour les Italiens. — Nouveaux meetings 320

Pages

XVII. — Accueil enthousiaste au Natal. - Ladysmith. Le pays des Zoulous. - Pietermaritzburg. — En route vers Durban..... 335

XVIII. — Le meeting de Durban. — Discours..... 354

XIX. — A Port-Elisabeth. — Retour à Capetown. Réception chez le Gouverneur Général. — Au Parlement. — Le départ..... 368

XX. — Chez S. M. Albert I..... 373

IMPR. M. SOUCHIER, RUE DE SULLY, ROANNE

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 095 432 1

Baron A. DE MARICOURT.

— ***Le Drame de Senlis.*** 1 vol. in-16 br., illust. 3 50

Vicomte Hubert DE LARMANDIE.

— ***Blessé, Captif, Délivré.*** *Mémoires de guerre.* Préface du général Malleterre. 1 vol. in-16 br., illustré 3 50

Louis COLIN.

— ***Reliques sacrées.*** *Lettres ouvertes sur des tombes.* 1 vol. in-8 br., illustré . . . . . 3 »

Henri COLAS.

— ***Les Chants du Coq gaulois.*** 1 vol. in-8, br. 4 »

Charles SILVESTRE.

— ***Charles Péguy.*** Lettre-préface de Mme Charles Péguy. 1 vol. in-16, br. 1 50

Louis GARRIGUET.

— ***Nos Morts. Séparation passagère. Revoir éternel.*** 1 vol. in-16 br. 3 50

Mgr A. PONS.

— ***Il n'y a pas de Morts.*** Hommage à ceux qui ont donné leur vie pour la Patrie. 1 vol. in-16 br. 3 50

François VEUILLOT.

— *La Dévotion française et la Guerre.* ***Montmartre.*** 1 vol. in-12 . . . . . 0 80

Un Aumônier militaire.

— ***Manuel du Soldat catholique.*** 1 vol. in-12 broché 0 80

A.-D. SERTILLANGES, *professeur à l'Institut Cathol. de Paris.*

— ***Le Sermon sur la Montagne.*** 1 vol. in-12 broché 2 50

J. Mersch, imp., 11, rue d'Alésia. - Paris-14e. — 19.290